

ENQUÊTE

**QUI VEUT LA PEAU
DES RHINOCÉROS ?**

REPORTAGE

**L'ALLEMAGNE FACE À
1,5 MILLION DE MIGRANTS**

EXPLORATION

**PLONGÉE AU MILIEU
DES CORAUX DE CUBA**

NATIONAL GEOGRAPHIC

OCTOBRE 2016

DÉCOUVERTE

L'EMPIRE CACHÉ DES MAYAS

**RÉVÉLATIONS SUR LA MYSTÉRIEUSE
DYNASTIE DES ROIS SERPENT**

REL : 6 € - CH : 9,50 CHF - CAN : 7,99 CAD - D : 7,50 € - ESP : 7 € - GR : 7 € - ITA : 7 € - LUX : 6 € - DOM : Avion : 7,5 € ; Surface : 6 € - Maroc : 65 DH - Tunisie : 10 TND - Zone CFA : Bateaux : 4 000 XAF - Zone CFP : Avion : 1 600 XPF - Bateau : 850 XI

PM PRISMA MEDIA

M 04020 - 205 - F : 5,50 € - RD



VENT FORCE R8.

La nouvelle Audi R8 Spyder avec
son moteur V10 5.2 FSI de 540 ch.

Rejoignez la #LeagueofPerformance*



Volkswagen Group France S.A. – RCS SOISSONS B 602 025 538. Audi recommande **Castrol EDGE Professional**.
*Ligue de la performance

Gamme Audi R8: consommation en cycle mixte (l/100 km): 11,4 - 12,3. Rejets de CO₂ (g/km): 272 - 287.



 Audi Sport

PEUGEOT 508 RXH BlueHDi 180

LA ROUTE EST SON TERRITOIRE



PROJECTEURS FULL LED
VOLET DE COFFRE MOTORISÉ
ACCÈS & DÉMARRAGE MAINS LIBRES

TOIT VITRÉ PANORAMIQUE
SIÈGES MI-CUIR ÉLECTRIQUES
NAVIGATION SUR ÉCRAN TACTILE

BETC Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Paris.



BVCert. 6033203

Peugeot 508 RXH 2,0L BlueHDi 180ch S&S avec boîte automatique EAT6

À partir de 425€/mois, après un 1^{er} loyer de 5600€.

Entretien incluant les pièces d'usure, garantie et assistance offerts pendant 3 ans.

PEUGEOT RECOMMANDE TOTAL Consommation mixte (en l/100 km) : 4,6. Émissions de CO₂ (en g/km) : 119.

En location longue durée sur 37 mois et pour 30000km. Exemple pour la location longue durée (LLD) d'une Peugeot 508 RXH 2,0L BlueHDi S&S EAT6 180ch neuve, incluant la garantie, l'entretien et l'assistance offerts pendant 37 mois. Montants exprimés TTC et hors prestations facultatives. Offre non cumulable valable du 01/09 au 31/10/2016, réservée aux personnes physiques pour un usage privé pour toute LLD d'une Peugeot 508 neuve dans le réseau Peugeot participant, sous réserve d'acceptation du dossier par CREDIPAR, loueur et SA au capital de 138 517 008 €, RCS Nanterre n° 317 425 981, ORIAS 07004921 - 9, rue Henri-Barbusse, 92230 Gennevilliers. Le PCS Maintenance peut être souscrit indépendamment de toute LLD aux conditions disponibles dans le réseau Peugeot participant.

PEUGEOT 508 RXH BlueHDi

MOTION & EMOTION



PEUGEOT



Ces rhinocéros dont la corne a été proprement coupée sont élevés dans un ranch privé sud-africain.

Qui veut la peau des rhinos ?

L'ignorance et l'appât du gain tuent les rhinocéros. De riches Chinois et Vietnamiens sont persuadés, malgré l'absence de toute preuve scientifique, que l'ingestion de poudre de corne de rhinocéros guérit des cancers ou des morsures de serpent. En Asie, le kilo de corne, au prix de gros, peut dépasser les 50 000 euros. À 10 000 km de là – sorte d'effet papillon pervers –, un Mozambicain qui pénètre avec sa kalachnikov dans le parc sud-africain Kruger peut devenir un homme riche, s'il parvient à en rapporter les 10 kg de corne d'un mâle. Il peut aussi mourir : 500 braconniers mozambicains ont été tués par les gardes du parc entre 2010 et 2015.

Avant le XIX^e siècle, on évaluait la population de rhinocéros à plusieurs centaines de milliers d'individus, rien qu'en Afrique. Aujourd'hui, il reste 29 500 rhinocéros sur l'ensemble de la planète, dont 70 % vivent en Afrique du Sud.

Devant cette situation dramatique, et alors que le commerce de corne est totalement interdit, un fermier d'un genre nouveau propose une solution. L'homme élève des rhinocéros dans son ranch, leur coupe la corne tous les deux ans – composée de kératine, elle repousse –, et demande à pouvoir vendre légalement sa production, arguant que ce commerce officiel tuera le marché noir. Sauf qu'il s'est produit exactement l'inverse lorsque le commerce international d'ivoire a été réautorisé sous condition en 2007 : le marché a explosé, et le braconnage d'éléphants avec lui. Découvrez ce mois-ci notre reportage exceptionnel en Afrique du Sud, là où se joue tout simplement la survie du deuxième plus gros mammifère terrestre du monde.

Jean-Pierre Vrignaud, rédacteur en chef



Vivez l'Instant Ponant

11h30

33° 24' 11.35" Sud

26° 20' 51.29" Est



Croisière d'exception en Afrique du Sud

Le Cap, Port Elizabeth, Richards Bay, Durban... Au cours d'un seul et même voyage, partez à la rencontre des multiples trésors de l'Afrique du Sud : tribus aux rituels ancestraux, plages de sable blond, parcs nationaux au cœur de la savane et faune emblématique...

À bord d'un superbe yacht 5 étoiles, de 122 cabines seulement, vivez des instants de voyage rares et privilégiés.

Équipage français, service raffiné, gastronomie, mouillages inaccessibles aux grands navires : avec PONANT, **accédez par la Mer aux trésors de la Terre.**

Le Cap - Durban (Afrique du Sud) - 9 jours / 8 nuits

Du 25 mars au 2 avril 2017, à partir de **4 690 €⁽¹⁾**

Vols A/R depuis Paris inclus

Contactez votre agent de voyage ou appelez le **0 820 20 31 27***

www.ponant.com

(1) Tarif Ponant Bonus par personne sur la base d'une occupation double, sujet à évolution, vols en classe économique depuis/vers Paris inclus sous réserve de disponibilités, pré et post acheminements inclus sous réserve de disponibilités, taxes portuaires et aériennes incluses. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. *0.09 € TTC / min. Crédits photos : © PONANT - Adobe Stock / Philip Plisson / François Lefebvre.



NATIONAL GEOGRAPHIC



OCTOBRE 2016 • N°. 205 • VOL. 35.4

28

L'Empire caché des Mayas

Les rois Serpent ont gouverné un royaume vaste et puissant, unique dans l'histoire des Mayas.

Par Erik Vance
Photographies
de David Coventry

46

L'Europe face aux migrants

Plus de 1 million de réfugiés sont arrivés sur le Vieux Continent l'an dernier. Zoom sur le cas allemand.

Par Robert Kunzig
Photographies
de Robin Hammond

74

Enquête sur la guerre du rhinocéros

Qu'arrivera-t-il aux rhinocéros si un trafiquant présumé et un éleveur réussissent à légaliser la vente de corne ?

Par Bryan Christy
Photographies
de Brent Stirton

110

L'histoire des États-Unis, version Afro-Américains

À Washington, un tout nouveau musée porte un regard sans concession sur l'histoire des Noirs américains.

Par Michele Norris
Photographies
de Grant Cornett
et Radcliffe Royce

132

Un bain chaud pour les macaques

La personnalité des macaques japonais émerge quand ils se baignent dans des sources chaudes.

Texte et photographies
de Jasper Doest

98 Plongée au milieu des coraux de Cuba

À environ 80 km au large des côtes cubaines se trouve une zone marine sauvage pleine de surprises et de merveilles.

Texte et photographies de David Doubilet et Jennifer Hayes

En couverture Vue aérienne de la grande pyramide de Calakmul, au Mexique.

Photo : David Coventry

Ce numéro comporte un encart Welcome Pack ADD/ADI posé sur une sélection d'abonnés, une lettre extension Hors-Série posée sur une sélection d'abonnés, une lettre extension ADI posée sur une sélection d'abonnés.



Dans les Jardins de la Reine, à Cuba, les ramures des coraux corne d'élan abritent une faune très riche.

PHOTO : DAVID DOUBILET
ET JENNIFER HAYES



ENTREZ DANS L'UNIVERS RX



Le nouveau Lexus RX 450h associe un design audacieux au meilleur de la technologie. Grâce à ses nombreux équipements de confort et son intérieur raffiné, le nouveau RX 450h fera de chacun de vos trajets une expérience extraordinaire. Découvrez la référence hybride en matière de SUV de luxe, découvrez le nouveau Lexus RX 450h.

Plus d'informations sur [Lexus.fr/RX](https://www.lexus.fr/RX)

Nouveau
RX 450h Hybride



Consommations (L/100 km) et émissions de CO₂ (g/km) en cycle mixte : de 5,3 à 5,5 et de 122 à 127 (C). Données homologuées CE.

VISIONS





**DE L'ÉLECTRICITÉ
DANS L'AIR**

États-Unis Un ciel d'été chargé d'électricité atmosphérique couvre une maison abandonnée, dans le Nebraska. Le phénomène montré par cette image composite – quatre prises en l'espace de vingt minutes – est souvent appelé « éclair internuageux ».

PHOTO : ERIK JOHNSON

A photograph of a red fox walking along a thick, dark tree branch. The fox is positioned on the right side of the frame, moving towards the left. Its fur is a rich reddish-brown color. The background is a dense forest of bare trees, with a thick mist or fog hanging between the branches, creating a soft, ethereal atmosphere. The lighting is diffused, typical of an overcast day in a forest.

RENARD ACROBATE
Allemagne Alors que la brume enveloppe la Forêt-Noire, un renard roux avance sur le tronc d'un sapin de Douglas à moitié écroulé. Cette espèce animale, pleine de ressources, est présente dans tout l'hémisphère Nord. Elle symbolise la ruse dans de nombreuses cultures et mythologies.

PHOTO : KLAUS ECHLE,
NATURE PICTURE LIBRARY





ESCADRON DE PERRUCHES

Angleterre Des perruches à collier volent jusqu'à un perchoir dans un cimetière londonien. Des milliers de ces oiseaux sauvages et non endémiques vivent dans la capitale britannique. Les traînées visibles sur la photo sont dues au flash et à une pose longue.

PHOTO : SAM HOBSON,
NATURE PICTURE LIBRARY



SACRED TO
THE MEMORY OF
DEIRDRE
PATRICIA
SMITH
A LOVING WIFE,
MOTHER AND
GRANDMOTHER
DIED
10th JULY 2002
AGED 58
SADLY MISSED

NOUVEAUTÉ



NATIONAL GEOGRAPHIC

CONTEMPLER LA TERRE dans toute sa splendeur !



© Art Wolfe / artwolfe.com

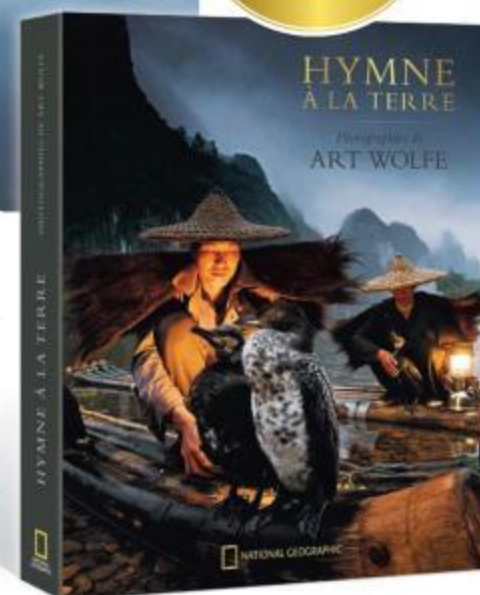
89 €

au lieu de 129 €

Prix
de lancement

450 photographies d'exception dans un superbe ouvrage
qui célèbre avec passion la beauté et la fragilité de notre monde.

Par ARTWOLFE



Grand format : 285 x 362 mm
Qualité d'impression exceptionnelle
360 pages et 12 dépliants

**POUR COMMANDER,
C'EST FACILE !**

@ Sur Internet, je tape : boutique.prismashop.fr/hymne

OU



Je renvoie ce bon de commande dans une enveloppe **NON AFFRANCHIE** à :
Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

Titre	Réf.	Qté	Prix	Total
Le livre Hymne à la Terre (prix de lancement -40€ de réduction)	13244	89 € au lieu de 129 €
		Participation aux frais d'envoi		5,90 €
		TOTAL		

NGE197V

Ci-joint mon règlement :

☐ Par chèque à l'ordre de National Geographic

☐ Par Carte Bancaire (Visa ou Mastercard)

N°

Date d'expiration

Cryptogramme

Signature :

Mes coordonnées :

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Date de naissance

Prénom*

Nom*

Adresse*

Code postal*

Ville*

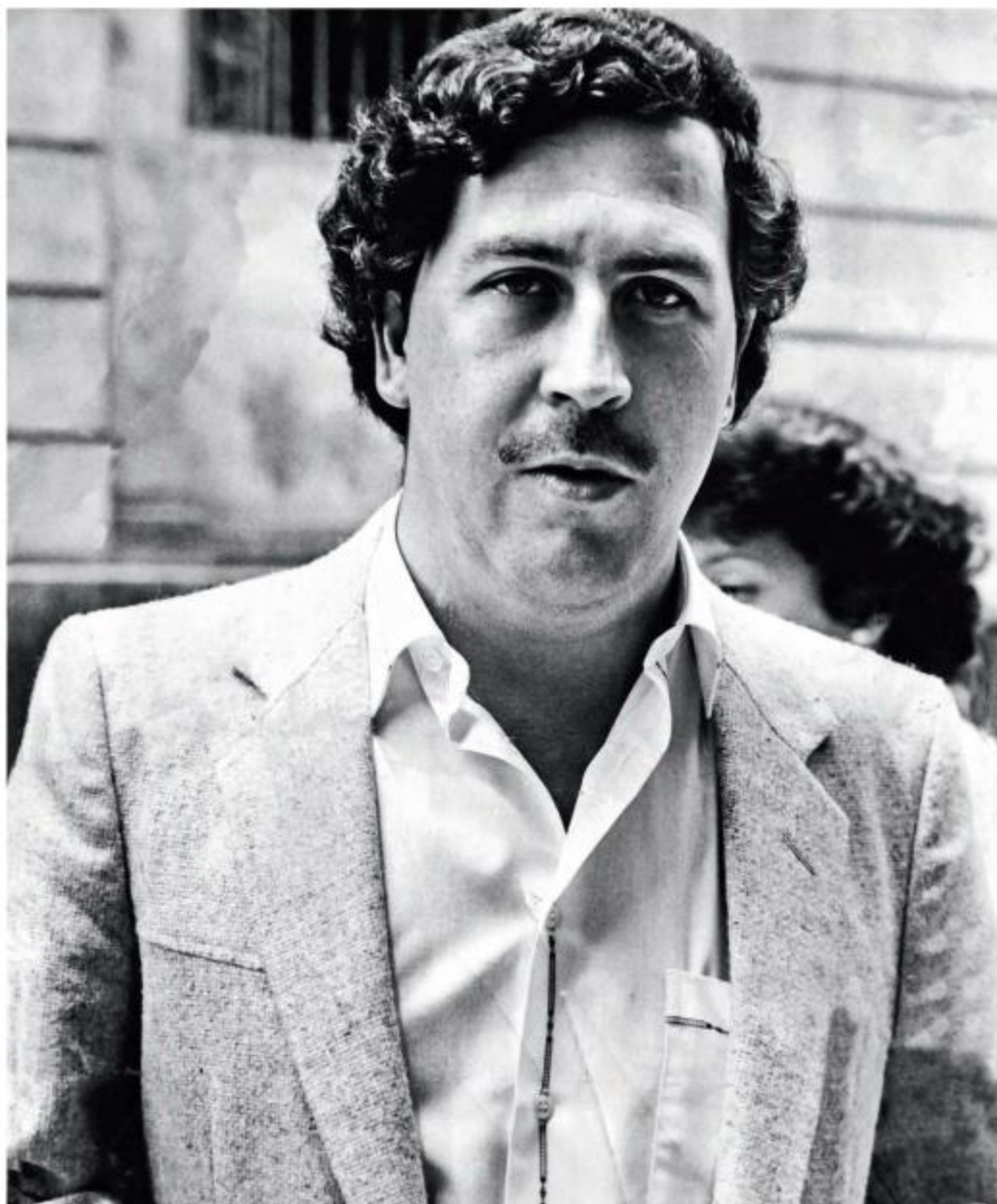
E-mail

Tél.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/03/2016. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à ci@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers ou d'appeler au 0 811 23 23 23 (Service 0,06€/min + prix appel). Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser.





Grâce au trafic de drogue, Pablo Escobar était devenu l'un des hommes les plus riches du monde.

TÉLÉVISION

La vérité sur Pablo Escobar, le roi de la cocaïne

Dans les années 1980, Pablo Escobar a fait régner la terreur en Colombie. Aujourd'hui, ses proches, dont son ancien tueur à gages, et ses rivaux de l'époque dressent le portrait du défunt parrain. *Sur National Geographic Channel, le 2 octobre, à 20 h 40.*

TÉLÉVISION

« Mission spéciale : rhinocéros de Sumatra »

Ne manquez pas ce documentaire, qui complète l'enquête que nous publions ce mois-ci sur les rhinocéros. *Sur Nat Geo Wild, le 1^{er} octobre, à 19 h 45.*

HORS-SÉRIE

« Le Japon, un siècle de photos par National Geographic »

Un panorama de l'archipel nippon, avec sa jeunesse anticonformiste, la trépidante métropole de Tokyo, la florissante industrie du sexe... *En kiosque.*

NATIONAL GEOGRAPHIC TRAVELER

Nos voyages au Japon, au Costa Rica, en Toscane...

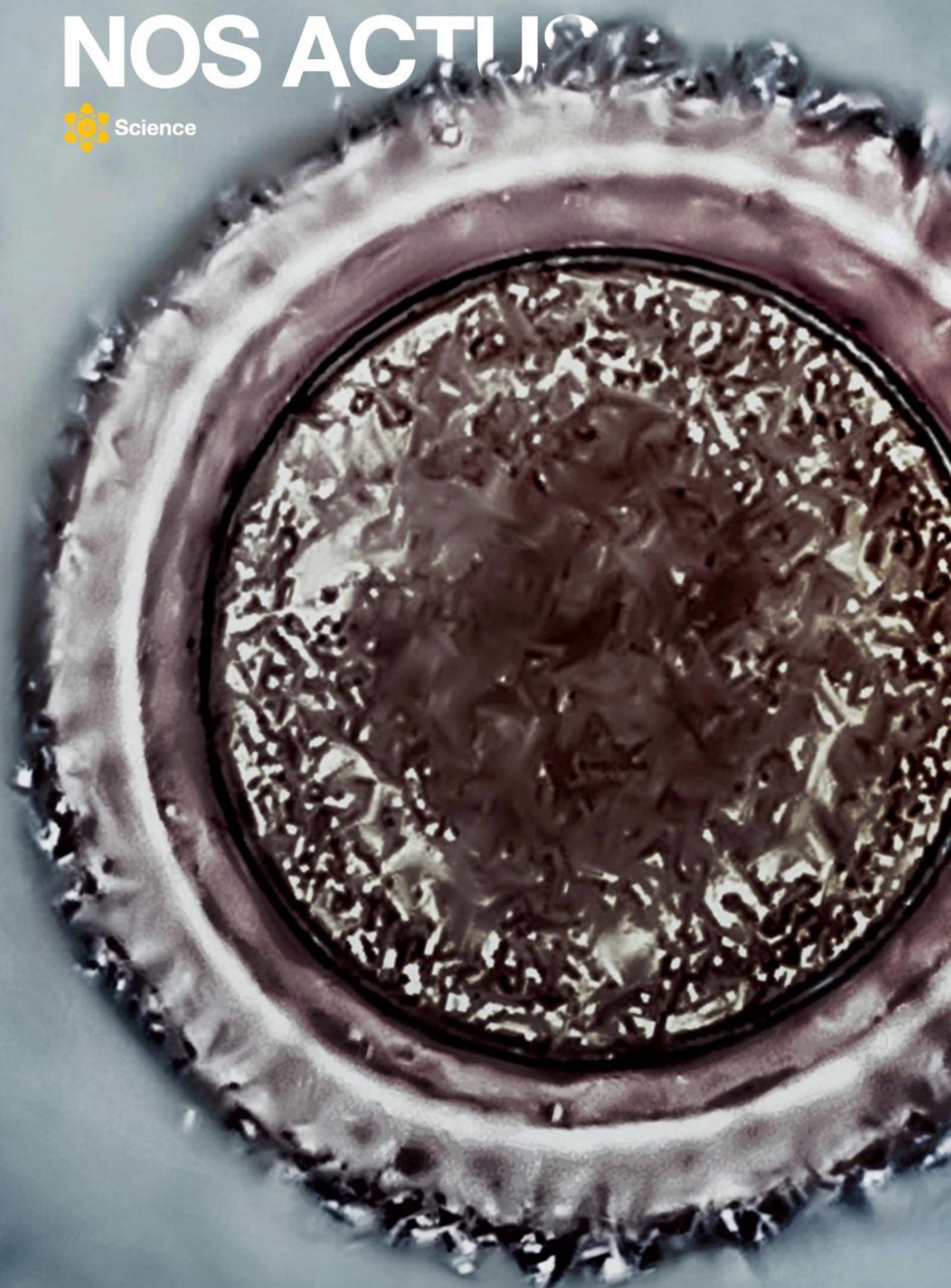
Il ne vous reste qu'à choisir votre prochaine destination dans le n° 4 de notre magazine de voyage, *National Geographic Traveler*. *En kiosque le 13 octobre.*

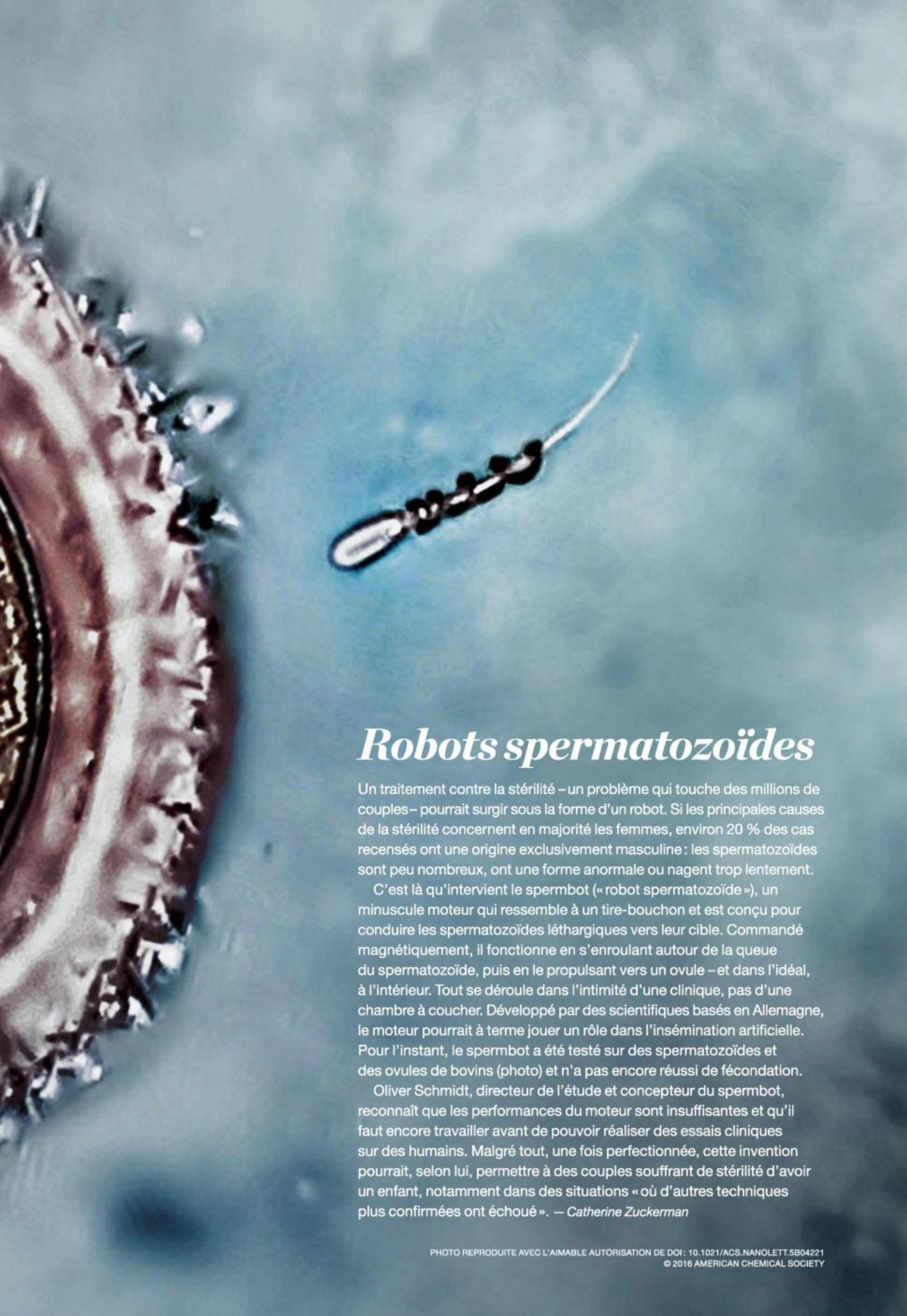
LIVRE

« L'Atlas historique du monde biblique »

À l'aide de nombreuses cartes et de riches illustrations, parcourez les terres de la Bible. Un superbe ouvrage à offrir aux amateurs d'art, d'histoire et de civilisation. *De Jean-Pierre Isbouts, éditions National Geographic, 368 p., 45 €.*

NOS ACTUO





Robots spermatozoïdes

Un traitement contre la stérilité – un problème qui touche des millions de couples – pourrait surgir sous la forme d'un robot. Si les principales causes de la stérilité concernent en majorité les femmes, environ 20 % des cas recensés ont une origine exclusivement masculine : les spermatozoïdes sont peu nombreux, ont une forme anormale ou nagent trop lentement.

C'est là qu'intervient le spermbot (« robot spermatozoïde »), un minuscule moteur qui ressemble à un tire-bouchon et est conçu pour conduire les spermatozoïdes léthargiques vers leur cible. Commandé magnétiquement, il fonctionne en s'enroulant autour de la queue du spermatozoïde, puis en le propulsant vers un ovule – et dans l'idéal, à l'intérieur. Tout se déroule dans l'intimité d'une clinique, pas d'une chambre à coucher. Développé par des scientifiques basés en Allemagne, le moteur pourrait à terme jouer un rôle dans l'insémination artificielle. Pour l'instant, le spermbot a été testé sur des spermatozoïdes et des ovules de bovins (photo) et n'a pas encore réussi de fécondation.

Oliver Schmidt, directeur de l'étude et concepteur du spermbot, reconnaît que les performances du moteur sont insuffisantes et qu'il faut encore travailler avant de pouvoir réaliser des essais cliniques sur des humains. Malgré tout, une fois perfectionnée, cette invention pourrait, selon lui, permettre à des couples souffrant de stérilité d'avoir un enfant, notamment dans des situations « où d'autres techniques plus confirmées ont échoué ». — Catherine Zuckerman

50%
LECTURE

25%
AUDIO

25%
VIDÉO

INFONITY, 1^{ère} APPLI D'INFORMATION 100% SUR-MESURE

Voyage, high-tech, société... le contenu éditorial issu de grandes marques de la presse est à découvrir sur Infonity.

Lisez, écoutez, regardez... plus vous utilisez l'appli, plus Infonity apprend à vous connaître et vous propose les infos que vous aimez.



Disponible sur
App Store



DISPONIBLE EN
Google play



INFONITY



Des fresques romaines de luxe à Arles

Des fresques qui décoraient une villa à Arles, il y a plus de 2 000 ans, ont été mises au jour sur un site de l'époque romaine, à la grande stupéfaction des archéologues qui y font des fouilles depuis 2014. Des morceaux de plâtre peint ornent toujours les murs d'une chambre et d'une salle de réception. Par endroits, la hauteur de ces œuvres dépasse 1 m. Au cours des excavations, la terre a également livré des milliers de fragments tombés au sol. Une fois reconstituées, les images montrent des personnages jamais vus en France, comme cette femme jouant d'un instrument à cordes (à droite).

Les fresques sont d'une telle qualité d'exécution et les pigments si précieux que, selon les experts, les artistes devaient venir d'Italie et ont sans doute été engagés par un membre de l'élite arlésienne. Peut-être un fonctionnaire romain a-t-il voulu un décor rappelant Pompéi, en souvenir de sa terre natale, pendant qu'il était en poste à Arles. À moins qu'un riche autochtone n'ait souhaité exhiber le raffinement de sa culture. Ces fresques pourraient offrir bien d'autres surprises à mesure que des sections supplémentaires sont reconstituées comme les pièces d'un puzzle. — A. R. Williams





Comment la pollution voyage autour du globe

Si la pollution naît toujours localement, elle devient vite un problème global. Mais à quelle vitesse – et à quelle distance – se propage-t-elle ? Des chercheurs néerlandais et américains ont retracé la trajectoire de l'ozone depuis la Chine, le premier émetteur mondial de gaz à effet de serre. À l'aide de l'imagerie satellitaire, les scientifiques ont découvert que l'ozone chinois traversait l'océan Pacifique jusqu'à la côte ouest des États-Unis où, entre 2005 et 2010, il a réduit à néant 43 % des efforts de ce pays dans la réduction de la pollution à l'ozone.

La dangerosité de la pollution dépend de son altitude. La plupart de l'ozone (l'un des gaz les plus faciles à pister) reste près de la surface de la planète, où, en quantité excessive, il peut gêner la croissance des végétaux et la respiration des animaux. Il peut voyager plus loin dans la troposphère libre, où il agit comme un gaz à effet de serre tout en décomposant les contaminants aériens. Encore plus haut, l'ozone stratosphérique protège la planète des radiations.

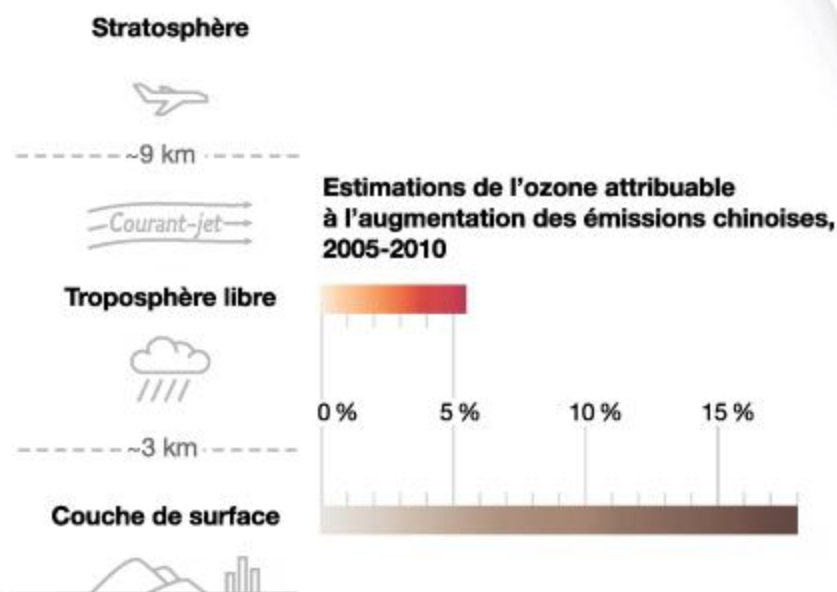
La pollution de tous les grands pays émetteurs se déplace. « Nous voulions démontrer l'impact global des émissions polluantes locales », explique le chimiste Willem Verstraeten. En d'autres termes, montrer que toutes les émissions peuvent avoir un effet ailleurs. — *Daniel Stone*

Pollution chinoise en hausse

La production de l'économie chinoise a plus que doublé entre 2005 et 2010. Au cours de cette période, les émissions d'oxydes d'azote, ingrédients-clés dans la création d'ozone, ont augmenté de 21 % en Asie orientale.

L'autoroute des polluants

Le courant-jet subtropical, dont l'intensité et la trajectoire varient selon les saisons, fait circuler l'air. Les vents violents poussent la pollution chinoise vers les côtes américaines, et la pollution américaine vers l'Europe.



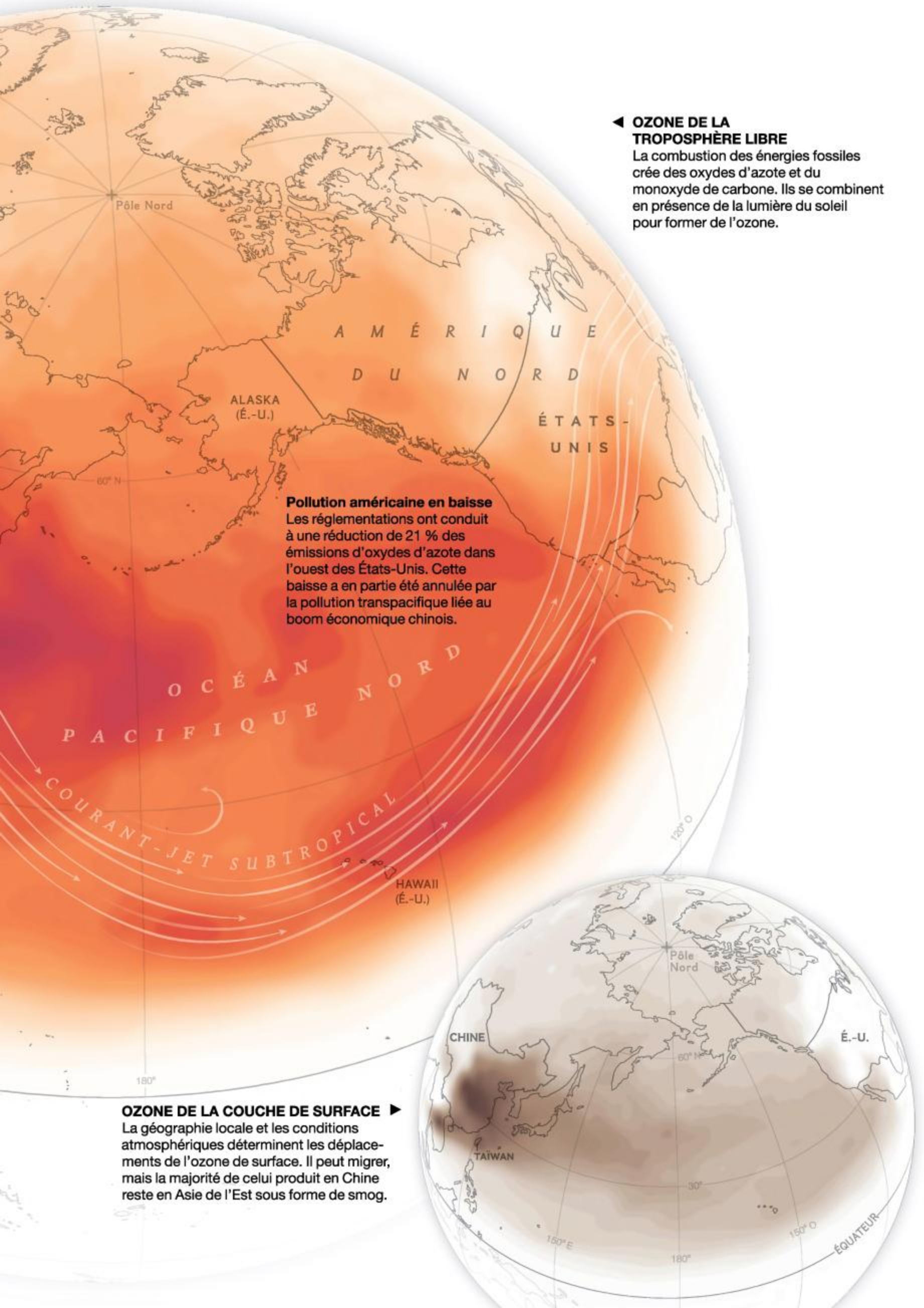
◀ OZONE DE LA TROPOSPHÈRE LIBRE

La combustion des énergies fossiles crée des oxydes d'azote et du monoxyde de carbone. Ils se combinent en présence de la lumière du soleil pour former de l'ozone.

Pollution américaine en baisse
Les réglementations ont conduit à une réduction de 21 % des émissions d'oxydes d'azote dans l'ouest des États-Unis. Cette baisse a en partie été annulée par la pollution transpacifique liée au boom économique chinois.

▶ OZONE DE LA COUCHE DE SURFACE

La géographie locale et les conditions atmosphériques déterminent les déplacements de l'ozone de surface. Il peut migrer, mais la majorité de celui produit en Chine reste en Asie de l'Est sous forme de smog.





Des pèlerins méditent dans le temple de Maya Devi, à Lumbini, au Népal.

Quand Bouddha a-t-il vécu ?

Des archéologues ont mis au jour des traces de ce qui pourrait être le plus vieux sanctuaire bouddhique jamais découvert. Lors de fouilles à Lumbini, au Népal, une équipe dirigée par Robin Coningham a localisé des trous de poteau datant d'environ 550 av. J.-C. Ils proviendraient d'une clôture en bois entourant un *bodhigara*, ou « arbre sanctuaire ». Selon la légende, Lumbini est le jardin où la reine Maya Devi a agrippé un arbre et donné naissance au personnage historique de Siddhartha Gautama, qui deviendra plus tard Bouddha. « Toute la question est de savoir quand Bouddha a vécu, et cette structure sacrée nous oriente vers le VI^e siècle avant notre ère », affirme Robin Coningham. La date de naissance exacte de Bouddha est contestée, les autorités népalaises optant pour 623 av. J.-C., tandis que d'autres traditions la considèrent plus récente, vers 400 av. J.-C.

La découverte archéologique a été saluée par des experts, qui demandent toutefois des analyses plus poussées, car les arbres étaient aussi vénérés dans les religions indiennes prébouddhistes. Certains centres rituels ont ainsi pu se chevaucher. Dans le sanctuaire, on n'a retrouvé aucune trace de sacrifices ou d'offrandes comme on en voit d'ordinaire sur les sites indiens plus anciens. « En fait, il était très propre, ce qui témoignerait plutôt de pratiques bouddhistes de non-violence et de non-offrandes », précise Robin Coningham. Les recherches sur le site, poursuit-il, laissent à penser qu'il était cultivé vers 1 000 av. J.-C., avant d'être occupé par une communauté bouddhiste comparable à celle d'un monastère au VI^e siècle av. J.-C. — Dan Vergano

maVieEnRose



il faut que ça continue



#maVieEnRose

cancerdusein.org

Bêtes de sexe

Une subtile étude de l'amour et du désir dans le règne animal

Le (très) gros atout du tapir

Les périssodactyles – l'ordre auquel appartiennent les rhinocéros, les chevaux et les tapirs – possèdent un nombre impair de doigts. Autre trait adaptatif : ces mammifères sont « extrêmement bien dotés par la nature », explique Michele Stancer, spécialiste des tapirs au Utah's Hogle Zoo, à Salt Lake City.

Le sexe d'un tapir en érection est si « volumineux et encombrant que j'ai déjà vu des tapirs marcher dessus et pousser un cri », poursuit la scientifique. Manœuvrer l'organe en position d'accouplement exige de grands mouvements et plusieurs essais. Pourtant, selon Michele Stancer, ce membre « devait évoluer jusqu'à cette taille et cette forme pour aller où il doit aller », c'est-à-dire dans les longues voies génitales de la femelle et la féconder. De grands pans de peau situés près de l'extrémité du pénis « forment un bouchon étanche à l'intérieur de la femelle » et permettent aux tapirs de s'accoupler efficacement sous l'eau comme sur la terre ferme.

Les tapirs entament leur vie sexuelle vers l'âge de 2 ans et sont actifs jusqu'à plus de 20 ans. Si tout se passe bien pendant la rencontre, la femelle donnera naissance à un petit (ou, très rarement, à des jumeaux), treize mois plus tard. — Patricia Edmonds

HABITAT

Forêts tropicales, savanes et marécages en Asie, en Amérique centrale et du Sud et au Mexique.

STATUT

Trois des quatre espèces de tapirs – indien, des Andes et de Baird – sont considérées « en danger » par l'UICN. Le tapir terrestre est classé « vulnérable ».

NATIONAL
GEOGRAPHIC

PHOTOARK
JOEL SARTORE

Appelé tapir indien ou malais, ce *Tapirus indicus* mâle a été photographié au Omaha's Henry Doorly Zoo (États-Unis).



TISCAZ

NUEVA SERIE DE COLECCIÓN CALAVERAS



EN COUVERTURE

L'EMPIRE CACHE DES MAYAS

Révélation sur les rois Serpent

Les chercheurs étaient depuis longtemps confrontés à un vide de plus d'un siècle dans l'histoire maya. Aujourd'hui, on découvre les secrets de l'ascension – par la force et par la ruse – du plus grand et plus puissant royaume qui ait jamais régné sur cette civilisation fascinante.



CALAKMUL

Au VII^e siècle apr. J.-C., la dynastie du Serpent s'installa dans cette capitale (située aujourd'hui dans le sud du Mexique), dont l'édifice principal était une pyramide haute de 55 m. De là, ses souverains nouèrent tout un réseau d'alliances.

CONSEIL NATIONAL POUR LA CULTURE ET LES ARTS (CONACULTA), INSTITUT NATIONAL D'ANTHROPOLOGIE ET D'HISTOIRE (INAH), MEXIQUE





MASQUES FUNÉRAIRES

Issus de sépultures de la cité de Calakmul, ces masques devaient faciliter le passage dans l'au-delà pour les âmes de l'élite. Les visages des rois étaient sculptés dans le jade vert, un matériau plus précieux que l'or aux yeux des Mayas.

CONACULTA, INAH, MEXIQUE (LES DEUX).
PHOTOGRAPHIES PRISES AU PALAIS
NATIONAL, À MEXICO (À GAUCHE), ET AU MUSÉE
DU SITE DE COMALCALCO, AU MEXIQUE.

Par Erik Vance
Photographies de David Coventry



Une simple série de collines abruptes, au milieu de la forêt tropicale du nord du Guatemala, près de la frontière avec le Mexique : *a priori*, l'ancienne cité d'Holmul ne paie pas de mine. Ici, dans le bassin du Petén, la selve est dense, la chaleur écrasante, et l'air plus sec qu'on ne s'y attendrait. Seuls le chant des cigales et quelques cris de singes hurleurs trouent le silence.

Toutefois, à mieux y regarder, la plupart des collines forment des anneaux massifs. D'encore plus près, on se rend compte qu'elles sont pour partie en pierre taillée, et que des tunnels sont creusés au flanc de certaines d'entre elles. Car ce ne sont pas du tout des collines, mais des pyramides abandonnées après l'effondrement de la civilisation maya, il y a un millénaire.

Holmul fut une cité en pleine expansion lors de l'époque maya classique (250-900 apr. J.-C.). L'écriture et la culture étaient alors florissantes dans ce qui est de nos jours l'Amérique centrale et le sud du Mexique. Mais ce fut aussi une période de troubles politiques : deux cités-États guerrières se disputaient sans cesse la suprématie. Pendant un temps assez court, celle de Calakmul prédomina. Pour la première fois de son histoire, la civilisation maya connut alors une forme de pouvoir évoquant un empire.

Ce pouvoir était exercé par les rois Serpent, de la dynastie Kaanul. Nul n'avait entendu parler d'eux voilà encore quelques décennies. Mais, avec la mise au jour de sites autour de Calakmul, dont celui d'Holmul, les archéologues tentent de reconstituer l'histoire de ces souverains.

Comparé à Tikal, son proche voisin, le site d'Holmul n'est ni aussi vaste ni aussi réputé.

Il était même plutôt négligé jusqu'à l'arrivée de Francisco Estrada-Belli, en 2000. Ce dernier n'était nullement en quête de trouvailles extraordinaires, telles que des tablettes écrites de l'ère classique ou des tombes ornées. Il souhaitait juste plonger un peu plus loin dans les origines de cette civilisation. L'une de ses premières découvertes a été un bâtiment situé à quelques kilomètres des pyramides centrales d'Holmul. Dans l'édifice, les restes d'une fresque murale montraient des soldats en pèlerinage dans une contrée lointaine.

Chose étrange, les Mayas avaient apparemment détruit eux-mêmes une partie de cette fresque, comme s'ils voulaient effacer l'histoire qu'elle racontait. Pourquoi ? Pour le savoir, Francisco Estrada-Belli a creusé des tunnels dans plusieurs pyramides proches.

Les anciens peuples mésoaméricains élevaient leurs pyramides à la manière des poupées russes, par empilements successifs. Quand ils ajoutaient un niveau, ils préservaient le niveau inférieur. De ce fait, les archéologues ont pu aménager des galeries et découvrir les structures les plus anciennes quasiment telles qu'elles étaient lorsqu'elles furent abandonnées.

En 2013, Estrada-Belli et son équipe se sont frayé un chemin dans l'une des plus grandes pyramides, suivant un ancien escalier jusqu'au seuil d'un édifice cérémoniel. Là, ils se sont hissés par un trou dans le sol et ont découvert une fresque longue de 8 m, magnifiquement conservée, au-dessus de l'entrée d'une tombe.



Les fresques en stuc sont aussi rares que fragiles. Celle-ci représentait trois hommes (dont un roi d'Holmul) émergeant des gueules d'étranges monstres, eux-mêmes flanqués de créatures du monde souterrain entremêlées avec deux serpents à plumes géants. Estrada-Belli a aperçu des sculptures sur la partie basse et s'est agenouillé. Une série de représentations graphiques – ou glyphes – correspondait à la liste des rois d'Holmul. Et, au milieu de la fresque, figurait un glyphe dont l'archéologue a aussitôt su qu'il serait la plus grande découverte de sa carrière : un serpent au large sourire.

« Parmi tous ces glyphes, j'ai vu [le nom de] Kaanul, se souvient-il. Auparavant, Holmul était un site anonyme. Et voilà que, d'un coup, nous nous retrouvions au cœur de la période la plus captivante de l'histoire des Mayas. »

L'histoire de la découverte des Kaanul – les rois Serpent – et de leur acharnement à créer un empire commence à Tikal, la ville de leurs ennemis mortels. De même qu'elle régna sur les

JEU DE BALLE Ce bas-relief trouvé à La Corona (ex-cité de Saknikte, au Guatemala) montre le futur roi Secoueur de Villes jouant à la balle lors d'une visite – le 11 février 635, selon les hiéroglyphes.

basses terres des Mayas pendant des siècles, Tikal est au cœur des travaux archéologiques sur cette civilisation depuis les années 1950. La cité abrita un temps près de 60 000 habitants, et les voyageurs de l'an 750 étaient sans doute tout aussi éblouis par l'élégance de ses constructions que les touristes actuels.

Elle comptait aussi des centaines de pierres dressées à la façon de tombes, aux sculptures magnifiques. Grâce aux inscriptions gravées sur ces stèles, les archéologues ont pu retracer l'histoire de Tikal jusqu'à sa chute, au IX^e siècle. Mais, étrangement, il y a un vide sur la période allant de 560 à 690 environ : aucune stèle ne fut gravée à cette époque, également pauvre en édifices. Les archéologues ont appelé cette lacune « le hiatus de Tikal », et l'ont ajouté à la liste des mystères entourant la civilisation maya.



Puis, dans les années 1960, les archéologues ont remarqué qu'un glyphe étrange se retrouvait sur plusieurs sites de l'époque classique : une tête de serpent au sourire clownesque, entourée de symboles de la royauté. En 1973, l'archéologue Joyce Marcus a observé que ce signe était un glyphe-emblème. Autrement dit, il désignait une ville et un titre royal, un peu à la façon d'un blason. Marcus s'est demandé si ce blason pouvait avoir un rapport avec le hiatus de Tikal. Des guerriers inconnus avaient-ils pu conquérir la ville ? Mais alors, d'où avaient-ils bien pu sortir ? Et pourquoi les archéologues ne les connaissaient-ils pas déjà ?

La selve du bassin du Petén est brûlée par le soleil pendant la saison sèche et presque impraticable pendant la saison des pluies. Elle est infestée de plantes et d'insectes venimeux, et fréquentée par des trafiquants de drogue armés. Cela n'a pas empêché Joyce Marcus de

l'explorer pendant des mois, visitant des ruines et réunissant des photos de glyphes. Où qu'elle allât, elle voyait des références au sourire du serpent. C'était notamment le cas dans les sites aux alentours de l'ancienne cité de Calakmul, localisée aujourd'hui au Mexique : « Dans les sites satellites, il était fait mention de cette ville du centre. C'était le carrefour d'un réseau de villes équidistantes de Calakmul. »

Quand Joyce Marcus s'est rendue à Calakmul, dont les deux pyramides centrales se voyaient facilement du ciel, elle a été surprise par la taille de la ville – qui comptait 50 000 habitants. De nombreuses stèles étaient disséminées un peu partout, mais n'offraient en général rien à lire. Des siècles d'érosion avaient eu raison des gravures sur le calcaire tendre. Marcus n'a retrouvé que deux glyphes au serpent dans toute la ville.

L'énigme posée par ce symbole incita un jeune chercheur britannique, Simon Martin, à compiler toutes les informations connues sur les glyphes au serpent de Calakmul et d'autres sites secondaires. Se fondant sur des allusions à des batailles et à des intrigues politiques, il a pu former une image de la dynastie du Serpent.

■ **Bourse de la National Geographic Society**
Les récentes fouilles à Holmul et La Corona, au Guatemala, ont été financées en partie par la NGS.



« Ce que nous savons de Tikal provient uniquement de Tikal. Alors que les sources au sujet de Calakmul sont extérieures, souligne Simon Martin. Il s'agit de réaliser une synthèse. Peu à peu, il émerge de ce brouillard de signes disparates une seule et même direction. »

Dans leur ouvrage *Chronicle of the Maya Kings and Queens* (« Chronique des rois et reines mayas », non traduit), Martin et l'archéologue Nikolai Grube décrivent les histoires croisées des royaumes de l'ancien monde maya. Dont celui du Serpent fut le centre pendant un siècle glorieux. Le royaume du Serpent constitua un pouvoir qui sut s'imposer à toutes les villes environnantes et qui créa une sorte d'Empire maya, estime Martin, tout comme Joyce Marcus.

Le règne des rois Serpent laisse en suspens bien des interrogations. Comment vivaient-ils ? exerçaient-ils le pouvoir ? se battaient-ils ? On se demande même si certains noms de rois correspondent à des êtres réels ou mythiques.

À la fin du ^v^e siècle, Tikal était l'une des plus puissantes cités-États de la région. Les archéologues présument qu'elle tenait ce rang grâce

GRIFFE DE FEU Reconstitution de la sépulture d'un roi (sans doute Griffes de Feu, mort en 697), inhumé à Calakmul avec des bijoux de jade, des coquillages et des céramiques.

à l'aide d'une ville bien plus vaste, Teotihuacán, située dans les montagnes à quelque 1 000 km vers l'ouest, près de l'actuelle Mexico. Des siècles durant, ces deux cités incarnèrent la peinture, l'architecture, la poterie, l'armement et l'aménagement urbain mayas. Tout changea au ^{vi}^e siècle : Teotihuacán se désengagea du pays maya, laissant Tikal se débrouiller seule.

C'est alors qu'entrèrent en scène les Kaanul. Nul ne sait avec certitude d'où ils venaient, et nous n'avons aucune preuve qu'ils régnèrent sur Calakmul avant l'année 635. Des spécialistes avancent que, plusieurs siècles avant la période maya classique, ils seraient allés de site en site, créant une succession de cités gigantesques. Mais ceci n'est qu'une simple hypothèse. Les premiers glyphes au serpent clairement identifiables apparurent, semble-t-il, à Dzibanché, une ville du sud du Mexique, à environ 125 km au nord-est de Calakmul.



Quelle que soit la contrée d'origine des Kaanul, nous savons que, dès le début du VI^e siècle, deux rois de la dynastie, conscients de la vulnérabilité de Tikal, se lancèrent dans une opération audacieuse destinée à prendre le contrôle de la cité. Le premier, Jaguar à la Main de Pierre, passa des décennies à rendre des visites de courtoisie dans les basses terres du pays maya.

Ces tournées pourraient sembler bien innocentes à nos yeux. On pourrait n'y voir que la préparation d'un mariage, la participation à un jeu de balle, ou l'occasion de saluer un voisin. Mais les conquêtes se déroulaient souvent ainsi dans le monde maya : on offrait des présents, on se vouait un respect mutuel, on nouait des alliances cruciales. À ce petit jeu, il semblerait que les rois Serpent furent sans rivaux.

Caracol, une ville située au sud-est de Tikal et qui était jusqu'alors son alliée, se rangea bientôt du côté des Kaanul, de même que Waka, une cité belliqueuse, plus à l'ouest. Patiemment, les rois Serpent s'assurèrent de la loyauté de villes au nord, à l'est ou à l'ouest de Tikal, créant une pince géante à même de broyer leur ennemi. Jaguar à la Main de Pierre et ses alliés étaient

prêts à marcher sur Tikal, mais le roi Serpent mourut avant de récolter les fruits de sa tactique. C'est son successeur (peut-être son fils), Témoin du Ciel, qui referma le piège. Le jeune roi devait être d'une carrure impressionnante. L'examen de ses restes montre qu'il était un très solide gaillard. Son crâne était couturé de nombreuses cicatrices superposées, récoltées lors de batailles dont nous ignorons tout.

C'est le 29 avril 562 – à en croire les inscriptions sur un autel de Caracol – que Témoin du Ciel signa la fin du royaume de Tikal. Toutes les pièces du plan étant en place, il frappa. Il conduisit son armée à l'est, depuis Waka, tandis que des forces de Caracol, de Naranjo (une cité-État proche) et, sans doute, d'Holmul, convergèrent vers l'ouest.

Les Serpents et leurs alliés écrasèrent rapidement Tikal, qui fut pillée. Son roi fut sans doute égorgé avec un couteau de pierre sur son propre autel cérémoniel. C'est probablement à cette même époque que, en signe d'allégeance à leurs nouveaux seigneurs, les habitants d'Holmul détruisirent en partie la fresque que Francisco Estrada-Belli devait découvrir



1 400 ans plus tard – une fresque qui célébrait Tikal et Teotihuacán. Le règne des rois Serpent venait de commencer.

Les trente années suivantes de l'histoire des Mayas sont un peu confuses. Grâce aux archéologues mexicains Enrique Nalda et Sandra Balanzario, nous savons que Témoin du Ciel mourut, encore jeune trentenaire, dix ans après sa victoire.

En 2004, dans une pyramide de Dzibanché, Nalda et Balanzario ont mis au jour une série de tombes. Là, sous une épaisse couche de poussière de cinabre, parmi des masques de jade, des objets en obsidienne et des perles, se trouvait une aiguille en os utilisée pour les rituels de sang. Sur l'un des côtés de l'aiguille, on lisait : « Ce sang est un présent de Témoin du Ciel. » Huit rois Serpent régnèrent pendant le hiatus de Tikal. Témoin du Ciel est l'un des deux dont nous avons retrouvé la dépouille et des objets.

C'est bien plus loin, vers l'ouest, dans la riche cité de Palenque, qu'on a ensuite découvert la trace des Kaanul. Au contraire de Tikal et Calakmul, situées sur les basses terres sèches

ALLIÉE AUX ROIS SERPENT Une frise longue de 8 m orne le tombeau d'un souverain de la cité-État d'Holmul mort vers 590. Elle suggère des liens étroits entre la ville et les rois Serpent.

du pays maya, Palenque était une ville d'un grand raffinement. Ses pyramides et ses tours de guet, recouvertes de stuc, s'élevaient au pied des montagnes qui s'avancent vers le golfe du Mexique et la haute chaîne centrale. Grâce à de puissantes rivières et à de nombreuses sources et cascades, la cité ne manquait certes pas d'eau. Une ressource qui était peut-être même utilisée pour faire fonctionner un système de toilettes.

Palenque n'était pas une grande ville – elle a pu compter 10 000 habitants. Mais elle constituait un foyer de civilisation et la porte d'entrée du commerce vers l'ouest, bref, une cible toute trouvée pour une jeune puissance ambitieuse. Le roi Serpent Boucle était alors le souverain Kaanul. Manœuvrant à l'image de ses prédécesseurs, il conquiert la ville en utilisant au mieux ses voisins et alliés. Après avoir résisté, la reine de Palenque, Cœur du Domaine des Vents, se rendit le 21 avril 599. *(suite page 40)*



FIGURINES RITUELLES DE LA CITÉ DE WAKA

Un allié de la dynastie du Serpent appelé Trône du Roi Jaguar fut inhumé dans la cité-État de Waka vers 656. Sa tombe contenait des figurines en céramique peintes, hautes de 10 à 23 cm. Celles-ci décrivent un rituel dans l'au-delà. Le roi Serpent Secoueur de Villes (en haut, à gauche) joue le rôle du roi. Sa fille, Main de Lis d'Eau (page de gauche) a fait surgir un cerf par enchantement (en bas, à gauche), et l'animal prie pour la résurrection du défunt. Parmi les autres figurines: la veuve du roi et des courtisans.





JEU D'ALLIANCES

Tikal était une cité-État de premier plan au sein de l'Empire maya. Mais, au VI^e siècle, ceux qui allaient instaurer la dynastie du Serpent, peut-être installés à Dzibanché, se liguerent avec des villes (en rouge) autour de Tikal (dont les alliés sont en noir). Ils écrasèrent leurs rivaux en 562. Vers 635, la dynastie du Serpent avait déplacé sa capitale à Calakmul. Tikal retrouva sa suprématie le 5 août 695, quand le roi nommé Dieu Purificateur du Ciel vainquit Calakmul (qui disposait de deux alliés supplémentaires, en gris).

(suite de la page 37) De telles entreprises de conquête étaient rares chez les Mayas de la période classique. Ceux-ci sont souvent décrits comme querelleurs, peu organisés, intéressés surtout par leur territoire et peu portés à l'expansionnisme. Les rois Serpent étaient différents.

« L'attaque de Palenque s'inscrivait dans un plan plus général, affirme Guillermo Bernal, épigraphiste à l'université nationale autonome du Mexique. Je ne crois pas qu'ils étaient poussés par des considérations matérielles. Je crois plutôt à des motifs idéologiques. Les Kaanul avaient l'ambition de fonder un empire. »

La théorie ne fait pas l'unanimité parmi les spécialistes des Mayas. Nombre d'entre eux jugent cette idée d'empire improbable sur les plans culturel et géographique.

Pourtant, quand on étudie la dynastie du Serpent, on a du mal à ne pas percevoir chez elle une stratégie expansionniste. Les Kaanul s'allièrent aux plus grandes villes de l'Est, ils s'emparèrent de celles du Sud, et commercèrent avec les populations du Nord. Palenque constituait la frontière du monde maya vers l'ouest. Cela dit, ne disposant ni de chevaux ni d'une garnison d'occupation, comment les Serpents parvinrent-ils à s'y maintenir ?

Réussir à peser politiquement sur une région aussi éloignée, qui s'étendait peut-être sur 100 000 km², exigeait un niveau d'organisation inconnu jusqu'alors chez les Mayas. Cela requerrait aussi un nouveau siège pour le pouvoir, afin de se rapprocher des villes du Sud enrichies par le commerce du jade. Or Dzibanché se trouvait à près de 125 km de Calakmul – une distance considérable quand on se déplace à pied dans une forêt tropicale épaisse.

Il n'existe aucun témoignage du déménagement vers une nouvelle capitale, à Calakmul. Cependant, en 635, les rois Serpent y érigèrent un monument par lequel ils se proclamaient maîtres de la cité, après en avoir évincé la dynastie précédente, dite des Chauves-Souris.

C'est aussi en 635 que le plus grand roi de la dynastie du Serpent, et peut-être le plus grand de tous les souverains mayas, monta sur le trône : Yuknoom Cheen II – ou Secoueur de Villes. Si Témoin du Ciel et Serpent Boucle étaient d'habiles conquérants, Yuknoom Cheen fut un véritable roi. À l'instar de Cyrus le Grand, en Perse, ou d'Auguste, à Rome, il sut adroitement jouer une cité contre l'autre – corrompant les unes, menaçant les autres. En parallèle,

il consolida son emprise sur les basses terres du pays maya comme aucun autre souverain avant ou après lui. Et il resta fidèle à cette stratégie politique pendant un demi-siècle.

La meilleure façon de comprendre un roi est parfois de s'intéresser à son serviteur. De même, pour appréhender les ressorts d'un empire, on peut observer le comportement d'une cité qui lui a fait allégeance. Et parmi toutes celles qui servirent la dynastie du Serpent, la petite ville de Saknikte, qui n'a rien de remarquable par ailleurs, est sans doute la plus intéressante.

En un sens, les archéologues ont découvert le site à deux reprises. Au début des années 1970, ils sont tombés sur une série de panneaux en pierre qui circulaient au marché noir. C'était du très beau travail, avec des textes imbriqués. Les panneaux avaient été dérobés par des pillards et vendus à l'étranger. Il était impossible d'en connaître l'origine exacte. Mais on y remarquait, ici ou là, des glyphes avec un serpent au grand sourire. Les archéologues donnèrent un nom à l'endroit inconnu où les pillards avaient déniché ces trésors : le « site Q ».

Ce lieu mystérieux est devenu une sorte de Graal pour des spécialistes tels que Marcello Canuto. Par un chaud après-midi d'avril 2005, celui-ci accompagnait des chercheurs en train de cartographier un site surnommé La Corona, dans la forêt tropicale du Petén. Il cherchait des céramiques susceptibles de l'aider à dater le site, quand il se retrouva dans une tranchée creusée par des pillards pour accéder à une pyramide. C'est alors qu'il vit sur le mur un morceau de pierre gravée, de la taille d'un portefeuille.

« J'ai distingué des gribouillis sur le rocher, se souvient Marcello Canuto. Ça m'a fait un choc : waouh ! est-ce que j'ai bien vu ce que j'ai vu ? J'ai mieux regardé, et c'était autre chose que des gribouillis – une écriture. »

Sous des couches de poussière et de végétation se trouvaient les plus belles et les plus élégantes sculptures que l'archéologue avait jamais découvertes sur le terrain. « Dès que nous eûmes fini de les dégager, nous avons su qu'il s'agissait du site Q. » Depuis lors, Marcello Canuto n'a cessé de travailler sur place.

Saknikte – le nom maya du site – semble avoir joui d'un statut particulier au sein du royaume du Serpent. Ses princes étaient éduqués à Calakmul, et trois d'entre eux épousèrent des princesses de la dynastie Kaanul. Au contraire de Waka, la ville guerrière du Sud, Saknikte n'a pas mené beaucoup de batailles. Ses rois portent des noms pacifiques, que l'on pourrait traduire à peu près ainsi : Chien Ensoleillé, Ver Blanc ou Dindon Rouge. Les panneaux de pierre évoquent des nobles qui buvaient de l'alcool et jouaient de la flûte.

Selon les panneaux gravés trouvés par l'équipe de Marcello Canuto, Yuknoom Cheen rendit visite à Saknikte juste avant de transférer officiellement sa capitale à Calakmul. La scène, élégamment sculptée, montre le grand roi assis, détendu, regardant de côté tandis que le roi de Saknikte l'observe.

Le nom de Yuknoom Cheen apparaît dans tout le pays maya. Il maria à un prince de Waka sa fille Main de Lis d'Eau – laquelle devint une puissante reine guerrière. Il installa de nouveaux monarques à Cancuén, dans le Sud, et à Moral-Reforma, à près de 160 km plus à l'ouest. À Dos Pilas, il vainquit le frère du nouveau roi de Tikal et en fit un vassal fidèle. C'est aussi à lui que l'on doit la nouvelle voie commerciale tracée dans la partie occidentale du royaume, et qui mettait en contact divers alliés.

Des scientifiques ont noté une bizarrerie au sujet de ces cités vassales. Il semble que certains de ces proches alliés ne disposaient pas de leurs propres glyphes-emblèmes, et que leurs rois, bien que vivant dans le luxe, n'utilisaient plus de titres royaux après avoir conclu une alliance avec les Kaanul. Entre-temps, les rois Serpent de Calakmul, eux, s'étaient accordé un titre encore plus glorieux : *kaloonte* – « roi des rois ».

« Je crois qu'ils ont changé la manière de faire de la politique. Ils ont créé quelque chose de totalement nouveau, estime Tomás Barrientos, archéologue guatémaltèque et codirecteur du site de Saknikte. Personnellement, je considère que cela a été une avancée dans l'histoire de la civilisation maya. »

(suite page 44)





LA VICTOIRE DU SERPENT
29 avril 562 : pour assurer sa domination au cœur du pays maya, l'armée du roi Serpent attaque la cité-État de Tikal. Cette représentation de la victoire montre le roi Témoin du Ciel debout, au-dessus du vaincu, Oiseau Double, attaché à ses pieds. Tikal ne devait plus retrouver son pouvoir avant cent trente ans.

ILLUSTRATION: TOMER HANUKA. SOURCE: SIMON MARTIN, UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE

(suite de la page 41) Durant tout ce temps, les Kaanul gardèrent un œil sur leur vieille ennemie, Tikal, qui cherchait périodiquement à se soulever pour prendre sa revanche. En 657, après avoir rameuté ses alliés, Yuknoom Cheen et l'un de ses vassaux, l'ambitieux roi Dieu Marteleur du Ciel, la frappèrent. Deux décennies plus tard, la ville se rebella encore, et le roi Serpent mata à nouveau cette révolte, tuant par la même occasion le souverain ennemi.

Comment se pouvait-il que Tikal demeurât capable de menacer les tout-puissants Kaanul ? Selon les spécialistes, les rois mayas devaient se montrer prudents quand ils nouaient des alliances. Souvent, ils laissaient la vie sauve aux souverains défaits. Il est d'ailleurs possible que les batailles de l'époque maya classique aient relevé davantage d'une cérémonie que d'un combat. Ou bien, les alliés des perdants, inquiets que leur tour vienne un jour d'être égorgés, intercédèrent pour sauver la vie des vaincus. À moins que les rois mayas n'aient jamais vraiment disposé de troupes suffisantes pour rayer une ville de la carte.

Quoi qu'il en soit, Yuknoom Cheen joua une partie politique très serrée. Au lieu de remettre Tikal à son allié Dieu Marteleur du Ciel, il organisa un sommet pour la paix avec le nouveau roi de Tikal. Il en profita pour présenter son successeur (sans doute son fils), Griffes de Feu, qui un jour hériterait du royaume du Serpent. Et finirait par le perdre à jamais.

Yuknoom Cheen mourut vers 86 ans, un âge plus qu'avancé pour l'époque. La plupart des citoyens de Calakmul se seraient estimés très heureux de vivre moitié moins longtemps. Mais leurs rois, qui bénéficiaient de soins particuliers et ne se nourrissaient que de tamales, une nourriture bien peu coriace, présentaient même une denture étonnamment jeune. Dans les classes inférieures, la malnutrition était la norme ; chez les élites, l'obésité n'était pas inconnue, et peut-être aussi le diabète.

On a suggéré que Griffes de Feu en était justement atteint. Il semble qu'il ait pris en main les affaires du royaume longtemps avant le décès



SERPENT RIEUR Le glyphe-emblème des rois Serpent se retrouve partout dans le pays maya.

de son père. Mais, comme il advient avec les rejetons de bon nombre de grands rois, il était loin de posséder toutes les qualités de son père. Pourtant maintes fois défaite, la cité de Tikal se souleva à nouveau en 695. Cette fois-ci, la révolte était menée par un roi jeune, dont le nom seul avait de quoi impressionner : Dieu Purificateur du Ciel. Griffes de Feu leva une armée pour mater la rébellion.

Nous ignorons la nature précise des événements qui se déroulèrent par une journée d'août. Des experts avancent que Dieu Marteleur du Ciel, las et amer d'avoir essuyé trop de rebuffades, trahit ses alliés du Serpent sur le champ de bataille. Pour d'autres, Griffes de Feu, un homme d'un certain âge et qui souffrait d'une douloureuse maladie de la colonne vertébrale, n'inspirait pas confiance à ses troupes. Ou bien l'alignement des étoiles ne lui était tout simplement pas favorable.

Les Serpents furent mis en déroute. Griffes de Feu s'éteignit quelques années plus tard, alors que son pouvoir s'effritait, emportant dans sa tombe les rêves d'un empire Serpent. La plupart des archéologues s'accordent à dire que les Kaanul ne s'en remirent jamais, même si leur influence continua à se faire sentir. En 711, Naranjo, leur alliée la plus puissante, se déclarait toujours sa fidèle vassale et, une décennie plus tard, une nouvelle princesse Serpent se rendit à Saknikte.

Néanmoins, vers le milieu du VIII^e siècle, les rois Serpent avaient perdu de leur venin. Un voisin de Calakmul se permit même d'élever une stèle pour célébrer le retour de la dynastie des Chauves-Souris : on y voit un guerrier en train de piétiner un serpent. Le siècle qui suivit fut l'occasion pour Tikal de châtier les cités-États qui avaient soutenu les rois Serpent : Waka, Caracol, Naranjo et Holmul.

Plus connus pour leur esprit pacifique que pour leur humeur guerrière, les habitants de Saknikte invitèrent en 791 une princesse de Tikal à épouser l'un des leurs. Cependant, le pouvoir politique de Tikal ne fut jamais comparable à celui des rois Serpent et, vers le milieu du IX^e siècle, l'époque classique maya touchait à sa fin. Surpopulation, troubles politiques, sécheresse prolongée... Quelles qu'en soient les raisons, les cités de l'âge classique sombrèrent dans le chaos et furent abandonnées.

La dynastie des rois Serpent aurait-elle pu empêcher la décadence ? Que serait-il arrivé si Griffes de Feu avait triomphé de Tikal en 695 ? « Je suis persuadé que l'effondrement aurait pu être évité, affirme David Freidel, un archéologue qui supervise les fouilles sur le site de Waka. L'échec de la tentative d'unification de l'aire centrale du pays maya sous un seul gouvernement est un facteur essentiel qui explique l'anarchie, les guerres endémiques et la vulnérabilité à la sécheresse qui s'ensuivirent. »

Peut-être aurons-nous la réponse un jour. Il y a quarante ans, l'existence même des rois Serpent n'était qu'une rumeur. Il y a vingt ans, on les considérait simplement comme les maîtres de Calakmul. On sait aujourd'hui qu'ils régnèrent sur le plus grand et le plus puissant de tous les royaumes de la civilisation maya. Tel est le charme exaspérant des lenteurs de la recherche archéologique : à partir de morceaux de puzzle, de fragments, on essaie de construire une vision cohérente du passé.

Ajoutons, pour corser le tout, que les experts ne sont pas d'accord entre eux. Selon Ramón Carrasco, l'archéologue qui dirige les fouilles sur le site de Calakmul, les rois Serpent ne vécurent

jamais à Dzibanché, et l'on ne saurait parler de déclin à leur propos. Bien qu'il ait travaillé aux côtés de Simon Martin et d'autres spécialistes, et qu'il ait eu sous les yeux les mêmes éléments, il en arrive à des conclusions différentes.

Les archéologues n'en finiront jamais de chercher de nouveaux indices. En 1996, Ramón Carrasco fouillait le plus grand édifice de Calakmul, une élégante pyramide antérieure à 300 av. J.-C. Près du sommet, alors qu'il nettoyait et soulevait les pierres avec précaution, il a découvert les restes d'un corps. Et, encore en dessous, une chambre mortuaire.

« Nous avons soulevé la dalle pour regarder à l'intérieur, raconte cet homme distingué, dont la voix rauque trahit le fumeur invétéré. Nous avons aperçu quelques ossements, des offrandes et pas mal de poussière. Comme si nous contemplions la poussière du temps. »

L'équipe a mis neuf mois pour pénétrer dans la sépulture sans l'abîmer et pour la fouiller dans les règles de l'art. Quand Carrasco a enfin touché au but, il a su qu'il avait mis au jour un roi puissant. Un tissu fin et recouvert de perles enveloppait la dépouille. Mais le roi n'était pas seul : une jeune femme et un enfant avaient été sacrifiés et placés dans une chambre voisine.

Le corps du roi, raconte l'archéologue, « était couvert de boue et de poussière. On distinguait quelques perles de jade, mais pas le masque mortuaire. » Carrasco a donc entrepris de le nettoyer délicatement avec une brosse. « La première chose que j'ai vue, ça a été un œil... qui me regardait depuis le passé. »

L'œil était celui d'un superbe masque de jade, destiné à honorer le roi dans l'au-delà. Une analyse ultérieure du corps a révélé qu'il s'agissait de celui d'un homme corpulent, peut-être obèse, dont les ligaments de l'épine dorsale avaient durci. Sa tombe était élégamment décorée.

Tout près reposait une coiffe de jade avec, en son centre, l'emplacement où était accrochée jadis une patte de jaguar. Et, à côté, se trouvait un plat en céramique. Il était orné d'une tête de serpent qui sourit et de l'inscription suivante : « Assiette de Griffes de Feu ». □

REPORTAGE





Plus de 1 million de réfugiés sont arrivés en Europe l'an dernier. Beaucoup fuient les guerres en Syrie, en Irak, en Afghanistan ou en Afrique. Cette migration bouleverse le continent et met à l'épreuve sa tolérance. Découvrez notre série de photos d'immigrés d'hier et d'aujourd'hui, et notre grand reportage sur la situation en Allemagne, le pays d'Europe qui a accueilli le plus grand nombre de migrants récemment.

L'EUROPE FACE AUX MIGRANTS

« Nous vivons bien ici, et nous avons été bien accueillis », assure Abed Mohammed Al Khader, 88 ans, patriarche d'une famille de seize personnes qui a fui la Syrie il y a deux ans. « Mais nous voulons rentrer », ajoute-t-il. Ils sont arrivés à Berlin en février dernier, et ont été hébergés dans un grand gymnase avec 1 500 autres réfugiés.

Notre galerie de portraits illustre la longue et complexe histoire de l'immigration en Europe. Les **Algériens** sont venus en France lorsque leur patrie en était une colonie. Environ 40 000 **Somaliens** fuyant la guerre civile se sont installés en Suède depuis les années 1990. Les **Indiens** font partie des 3 millions de **Sud-Asiatiques** venus au Royaume-Uni et issus d'ex-colonies britanniques. À peu près autant de **Turcs** vivent en Allemagne. Arrivés en tant que «travailleurs invités» dans les années 1960 et 1970, ils sont restés dans le pays hôte et y ont fondé des familles.

«Nous vivons ici, nous sommes nés ici, nous avons grandi ici. Mais l'endroit cher à mon cœur est la Turquie», dit Ali Tecimen, 34 ans (debout, en veste bleue). Ses grands-parents (assis) sont arrivés en Allemagne dans les années 1970 comme «travailleurs invités», quand sa mère (à droite) était petite. La famille habite Berlin.





**« C'EST COMME
ÇA QUE JE PORTAIS
MA FILLE PENDANT
NOTRE VOYAGE. »**

**Mohammad Jumma
–ici avec Farah, 10 ans–,
était concierge à Damas.**

Quand cette photographie a été prise à Berlin, la femme et le fils de Mohammad Jumma étaient bloqués en Grèce. Il souhaite que « ce cauchemar finisse ».

SYRIENS
EN ALLEMAGNE



ALGÉRIENS EN FRANCE

« La discrimination a commencé à l'école; j'avais 6 ou 7 ans. C'était pendant la guerre d'Algérie », dit Patricia Fatima Houiche, écrivaine de 66 ans. Sa mère était française, son père (en photo), un chef de file de l'indépendance algérienne. Elle a passé l'essentiel de sa vie en France. Ses enfants y sont aussi. Mais elle espère être enterrée en Algérie.



**« J'ai l'impression
que je peux être
100 % français et
100 % algérien »,**
dit Massyle Mouzaoui,
10 ans (à droite). Son
frère, Ilyas, 8 ans, est
d'accord. Ils vivent dans
une banlieue confortable
de Paris avec leur mère
française et leur père,
un Algérien d'origine qui
a été naturalisé français.



SOMALIENS EN SUEDE

« Je me considère comme somalien et pense que je serai toujours somalien. Je suis venu en Suède pour trouver la paix. La Suède est un très bon pays », dit Asad Abdiassiz Dahir, 16 ans. Il a fui Mogadiscio, car il subissait des pressions pour rejoindre la milice islamiste Al-Shabaab. Sa famille est restée là-bas.



En mai 2015, Isra Ali Saalad, 10 ans, est venue de Mogadiscio à Malmö avec sa mère, son frère et sa sœur. « **Nous sommes venus dans ce pays parce qu'il est sûr** », dit sa sœur, Samsam, 19 ans. Son expérience suédoise est positive, « **mais j'ai pris du retard dans l'apprentissage de la langue** ».



INDIENS AU ROYAUME-UNI

«Je suis née ici. Je suis une vraie Londonienne. Je m'y suis toujours sentie la bienvenue –je pense même que mon héritage culturel m'a valu plus de respect», dit Sharanjit Padda, une institutrice de 26 ans. Elle souhaite que les migrants soient acceptés, mais aussi qu'ils acceptent la culture britannique : «C'est donnant-donnant.»



« Je suis venue ici parce que mon Sardarji [titre d'honneur sikh] est venu d'Inde afin de suivre des études pour que nos enfants en profitent », dit Nichattar Pal, 92 ans, en parlant de son mari. C'était en 1970. Depuis, sa famille londonienne s'est agrandie, avec notamment sa petite-fille Sharanjit Padda (ci-contre). « Je suis heureuse ici, ajoute-t-elle, très heureuse. »



Entre 2014 et 2015, l'Allemagne a accueilli 1,5 million de réfugiés. Comment le pays gère-t-il ce déferlement sans équivalent en Europe ?

Par Robert Kunzig

Photographies de Robin Hammond

Tous les Européens, et en particulier les Allemands, assistent depuis un an à un débat public déstabilisant sur le sens de l'identité européenne et sur la manière dont des personnes nées ailleurs peuvent s'intégrer. En août 2015, les tensions liées à l'afflux de réfugiés du Moyen-Orient sont devenues extrêmes.

En Autriche, soixante-dix personnes abandonnées par des passeurs sont mortes dans un camion verrouillé. En Allemagne, des néonazis ont attaqué la police devant un foyer de réfugiés, près de Dresde. La chancelière Angela Merkel s'est rendue sur place pour afficher son soutien aux réfugiés. Elle a été reçue par des manifestants aux cris de « Nous sommes le peuple ! », et a été traitée de « putain » et de « *Volksverräter* » – qualificatif datant de l'époque nazie signifiant « traître au peuple ». En France, le 31 août 2015, le Premier ministre, Manuel Valls, en visite à Calais, a lui aussi été interpellé par des riverains de la « jungle », le campement de 4 500 réfugiés rêvant de gagner l'Angleterre.

Si partout en Europe la question des migrants fait débat, nulle part elle ne se pose avec autant d'acuité qu'en Allemagne. Le pays a enregistré 468 800 entrées sur son territoire en 2014 (259 800 pour la France) et plus de 1 million en 2015. Son flux migratoire a plus que doublé en sept ans ; elle est, de loin, la première destination européenne des migrants. Ce qui en fait un cas d'école pour tout le continent.

Lorsque Angela Merkel a tenu sa conférence de presse estivale à Berlin, le 31 août 2015 – tandis qu'à Budapest les réfugiés syriens prenaient d'assaut les trains vers l'Allemagne –, elle a souligné que la Constitution allemande garantit le droit à l'asile politique, et en a rappelé l'article 1 : « La dignité de l'être humain est inviolable. » De fait, les Allemands étaient bien plus nombreux à aider les réfugiés qu'à lancer pierres et insultes. « L'Allemagne est un pays fort,





NOUVELLE VAGUE Dans un café de la place Kottbusser Tor, à Kreuzberg. Depuis les années 1960, ce quartier de Berlin est un refuge pour les immigrés turcs. L'Allemagne n'a pas fait grand-chose alors pour les accueillir, mais « nous avons retenu la leçon », déclare Michael Roth, ministre adjoint aux Affaires européennes.

a ajouté Merkel. Nous avons beaucoup accompli. Nous y arriverons ! » Ce credo (« *Wir schaffen das!* »), qui serait digne d'orner un jour sa tombe, a contribué à faire de l'Allemagne la scène la plus fascinante de ce drame international.

Depuis quelques décennies, les migrations augmentent plus vite que la population au niveau mondial. En 2015, selon les Nations unies, la planète comptait 244 millions d'immigrés

– des personnes vivant dans un pays où elles ne sont pas nées. Le nombre de réfugiés contraints de quitter leur pays natal a atteint 21 millions, un record depuis la Seconde Guerre mondiale. Ce chiffre, selon les scientifiques, devrait encore s'accroître avec les sécheresses plus fréquentes et la hausse du niveau des mers dues au réchauffement climatique. Celui-ci, estiment certains, a déjà joué un rôle dans la guerre civile en Syrie, qui a déclenché l'exode actuel vers l'Europe.

Les réfugiés arrivent sur un continent qui a déjà accueilli un tiers des immigrés du globe depuis 1945. De grands pays d'Europe qui, jadis, envoyèrent leurs émigrés en Amérique, ont à présent un taux d'habitants nés à l'étranger comparable à celui des États-Unis. Mais tout le monde ne s'est pas fait à la situation – d'ailleurs, même aux États-Unis, la question de l'immigration est toujours de celles qui divisent.

En allemand, le mot *Überfremdung* désigne la crainte que son pays ne devienne méconnaissable parce qu'il compte trop d'étrangers. En Allemagne, l'an dernier, ce sentiment s'est affiché ouvertement. On a vu des défilés aux flambeaux, des discours enflammés d'orateurs de

Les réfugiés arrivent sur un continent qui a déjà accueilli un tiers des immigrés du globe depuis 1945.

droite, et des centaines d'attaques contre des centres pour réfugiés (la plupart encore vides, même si quelques jours avant la conférence de presse d'Angela Merkel, des voyous ivres ont lancé un cocktail Molotov dans une chambre d'enfant d'un foyer, près de Hanovre).

Malgré tout, de façon plus discrète mais tout aussi évocatrice, s'est aussi manifesté le meilleur de la nature humaine. Trois quarts de siècle plus tôt, les Allemands envoyaient des trains remplis de Juifs vers des camps de concentration, à l'est ; désormais, dans la gare de Munich, ils accueillent des trains transportant des réfugiés musulmans avec de la nourriture, de l'eau, des animaux en peluche et des sourires. Dans un podcast allemand, j'ai entendu une journaliste de *Die Zeit* affirmer qu'il n'y avait aucun mal à se sentir « enivré » par cette transformation. Ce à quoi un autre journaliste a rétorqué : la gueule de bois arrive.

« L'Union européenne est dans une situation très, très fragile, me confiait Michael Roth, le ministre adjoint allemand aux Affaires européennes, en avril dernier. J'espère que les Européens en ont conscience. » L'afflux de réfugiés, conjugué à l'incapacité de l'Allemagne à persuader le reste du continent de suivre son exemple d'ouverture, est l'une des principales causes de cette fragilité. Le monde entier s'en est aperçu le 23 juin, quand les Britanniques ont voté pour quitter l'UE lors d'un référendum national. Les réfugiés n'étaient pas directement le sujet (le Royaume-Uni n'en a quasiment pas accueilli), mais des sondages ont montré que la réduction de l'immigration (issue de l'UE comme d'en dehors de l'UE) a été la raison principale du vote pro-Brexit.

Ce qui a eu lieu au Royaume-Uni, de même que la montée des mouvements populistes anti-immigration dans d'autres pays, ne fait qu'ajouter à l'importance de la situation outre-Rhin. Les Allemands sont-ils capables de tourner la page de leur lourd passé et de devenir une *Willkommenskultur*

– une culture qui accueille les autres ?

Au milieu des années 1970, quand j'étais au lycée à l'École allemande de Bruxelles, Volker Damm était mon professeur de sciences sociales. Grand, avec des cheveux blonds bouclés et un visage taillé à la serpe, Damm faisait partie des profs sympas de l'école. C'est dans sa classe que j'ai compris pour la première fois l'Holocauste : pendant une heure de cours, il a lu à voix haute des témoignages directs de victimes des camps de concentration. Né en 1939, mon ancien professeur n'avait que 6 ans à la fin de la guerre. Son père, lui aussi instituteur, avait été le chef du parti nazi d'un petit village du Land de Hesse, ce que j'ignorais à l'époque.

Nous n'avions plus été en contact depuis près de quarante ans, mais Damm n'a pas été difficile à trouver : un journal local avait réalisé un reportage sur le travail bénévole qu'il effectue

en faveur des victimes d'actes criminels. Nous avons commencé à correspondre, et j'ai appris que, profitant de sa retraite, il donnait aussi des cours particuliers à des adolescents réfugiés (des dizaines de milliers de mineurs sont arrivés seuls en Allemagne). Damm m'a proposé de lui rendre visite à Rotenburg an der Fulda, ville de plus de 13 000 habitants où il a passé la plus grande partie de sa carrière d'enseignant.

Voilà comment, l'hiver dernier, Damm et moi nous retrouvons à grimper l'escalier en bois usé de la mairie du XVI^e siècle. Nous avons rendez-vous avec un autre de ses anciens élèves, qui n'est autre que le maire, Christian Grunwald. Au-dehors, les cloches du temple sonnent 9 heures. À l'Alheimer Kaserne, une base militaire qui domine la douce vallée, au sud-est de la ville, une nouvelle journée commence pour 719 réfugiés originaires, entre autres, de Syrie, d'Afghanistan et d'Irak.

Grunwald est un homme attentionné et beau parleur de 39 ans, au sourire facile. Depuis son élection, il y a cinq ans, il essaie de redynamiser les immeubles et les commerces vides de la ville. Mais il n'avait pas imaginé l'arrivée des réfugiés, admet-il rapidement. Quand le Land de Hesse l'a informé, début juillet 2015, que des centaines d'entre eux arriveraient le 3 août, « la nouvelle a fait l'effet d'une bombe », dit-il.

Quelque 700 personnes ont rempli l'auditorium où s'est tenue une réunion municipale. Des représentants de l'État leur ont expliqué que l'Alheimer Kaserne deviendrait un centre de premier accueil. Les réfugiés y seraient hébergés pendant leurs premiers mois en Allemagne, en attendant le dépôt de leur demande d'asile et un logement permanent. Le centre d'accueil principal de la Hesse, à Giessen, était surpeuplé, disaient les fonctionnaires. Des gens dormaient dehors, dans des tentes.

Dans la grande salle de Rotenburg, l'assistance s'énervait. Qui va payer pour tout ça ? a demandé quelqu'un. Les réfugiés auront-ils le droit de sortir de la base ? a demandé un autre. Étaient-ils contagieux ? « La peur était palpable, raconte Grunwald. Mais personne n'a osé se lever et dire : "J'ai peur, je n'en veux pas !" »

Personne, ajoute-t-il en employant une expression allemande courante, ne voulait « être mis au piquet nazi » – être accusé de xénophobie.

À la fin de juillet, Thomas Baader, directeur régional du service des soins, a reçu un appel du ministère des Affaires sociales de la Hesse, lui demandant de gérer le nouveau centre pour réfugiés. Il y est arrivé le mercredi 29. Les premiers réfugiés étaient attendus pour le lundi suivant. Baader a appelé Christian Grunwald, qui lui a envoyé deux ouvriers, puis s'est rendu sur place. À eux deux, ils ont installé et nettoyé les tables et les chaises de la cafétéria. « Deux jours plus tard, raconte Thomas Baader, il y avait 600 personnes à l'extérieur. »

Malgré la course folle, tout s'est remarquablement bien passé. Ailleurs, cela a été plus difficile. « Personne n'était préparé, personne en Allemagne », me dit Anselm Sprandel, coordinateur des réfugiés à Hambourg. La ville a dû héberger 35 000 réfugiés l'an dernier. « On n'a jamais vraiment eu de problème de sans-abri, avec un nombre très important de personnes dormant dehors. Mais c'était limite. » Les collaborateurs de Sprandel ont logé des personnes dans des magasins de bricolage ayant fait faillite, dans des modules empilables constitués de conteneurs maritimes et des tentes chauffées.

À Rotenburg, Thomas Baader me conduit dans les couloirs des baraquements militaires de trois étages. Chacune des chambres, naguère partagée par plusieurs soldats, est maintenant occupée par une seule famille. Les réfugiés sont affectés et acheminés dans des centres précis (la Hesse compte 7,35 % de ceux du pays, en fonction d'un système de répartition des charges entre les Länder). Pourtant, la veille de ma visite, une famille irakienne de six personnes est arrivée par ses propres moyens à la caserne de Rotenburg.

Dans les rues de la ville, les réfugiés font dorénavant partie du paysage. On les voit monter péniblement vers la base militaire en poussant vieux vélos et poussettes. En plus du gîte et du couvert, des dons de vêtements et d'autres avantages en nature, ils perçoivent (suite page 64)





HÉBERGEMENT PROVISOIRE

L'hiver dernier, 2000 réfugiés venus du Moyen-Orient – dont Zainab, 55 ans, une Kurde de Syrie voyageant avec son fils – ont été hébergés dans un hangar au Tempelhof, un aéroport berlinois fermé en 2008. Nombre de réfugiés ont passé des mois dans de tels abris en attendant de déposer une demande d'asile.

(suite de la page 61) des indemnités pouvant atteindre 112 euros par adulte et 63 euros par enfant et par mois. « L'argent qu'ils reçoivent, ils le dépensent ici, en ville, dit Frank Ziegenbein, propriétaire de l'hôtel Landhaus Silbertanne. Sans eux, on pourrait mettre la clé sous la porte à Rotenburg. » Une affirmation exagérée, mais Christian Grunwald me confirme que les réfugiés sont un atout économique.

Cela n'empêche pas certains habitants de protester, surtout sur Facebook. Le maire énumère les diverses façons dont les réfugiés heurtent le sens de l'ordre allemand. Ils laissent des ordures dans le parc, roulent à vélo sur le trottoir. Et il y a le délicat problème des W.-C.

En plus du gîte et du couvert, ils perçoivent des indemnités pouvant atteindre 112 euros par adulte et par mois.

Beaucoup de réfugiés, habitués aux toilettes « à la turque », n'aiment pas s'asseoir. Grunwald monte sur son siège et s'accroupit pour m'aider à visualiser le problème. Dans un centre de réfugiés de Hambourg, j'ai rencontré deux agents d'entretien qui transportaient des lunettes de toilettes en se plaignant de ce qu'elles étaient tout le temps cassées.

Un fossé culturel sépare Allemands et réfugiés, et ils n'ont pas encore de langue commune pour le combler. « La compréhension des émotions et des pensées de l'autre... Nous n'en sommes qu'aux balbutiements, dit Grunwald. Si nous pouvions avoir un meilleur échange à ce niveau-là, je suis convaincu que nous pourrions accomplir quelque chose d'historique. »

Quant à la fonction publique allemande, elle a réagi comme prévu à la crise, c'est-à-dire bien – à quelques flagrantes exceptions près.

Plus surprenant a été le nombre d'Allemands ayant décidé de s'investir en personne dans l'aide aux réfugiés. À Duderstadt, je rencontre Olaf Knauff, graphiste et DJ occasionnel, qui a accueilli deux adolescents érythréens l'an passé. Un jour, me dit-il, il a rencontré une femme du centre de loisirs pour les jeunes. Elle lui a parlé du grand besoin de tuteurs et de foyers pour tous les mineurs isolés. Knauff a 51 ans, et ses deux enfants ont quitté le nid. Il était un peu inquiet à l'idée de vivre avec un étranger, mais il a décidé de prendre le risque et d'accueillir un Érythréen de 18 ans, Desbele, un chrétien copte.

Tous deux se sont si bien entendus que, trois semaines après l'arrivée de Desbele, en mai, celui-ci a confié à Knauff que son frère de 16 ans, Yoïsef, était bloqué en Libye. Desbele était en contact avec les passeurs. Il fallait 2 500 euros pour faire venir Yoïsef. Le graphiste a donné l'argent à Desbele. En juillet, tous deux ont retrouvé Yoïsef au bord d'une nationale, à l'extérieur de Munich, où les passeurs l'avaient laissé.

Olaf Knauff héberge maintenant deux nouveaux ados. S'il doit parfois leur rappeler d'éteindre la lumière, de faire la vaisselle, et que c'est lui qui commande, il n'a pas de regrets. Il appelle Desbele et Yoïsef « mes enfants ».

Olaf Knauff et moi sommes assis avec Karin Schulte, une professeure retraitée qui donne bénévolement des cours d'allemand à Desbele et Yoïsef trois fois par semaine. Les garçons fréquentent un lycée professionnel où une classe est réservée aux migrants. Après l'école, ils vont s'asseoir dans la cuisine de Karin Schulte. Elle leur donne du café et des biscuits. Un jour, après avoir longtemps hésité, elle leur a dit que cela ne se fait pas, en Allemagne, de boire son café bruyamment. Yoïsef a admis que, selon sa grand-mère, cela ne se fait pas non plus en Érythrée.

À Rotenburg, un groupe d'enseignants à la retraite de la Jakob-Grimm-Schule, où Damm a enseigné pendant des décennies, ont organisé

des cours d'allemand dans le centre de premier accueil. Un matin, j'y ai passé quelques heures en compagnie de Gottfried Wackerbarth. Comme la population de la base militaire change une fois par mois ou tous les deux mois, Wackerbarth ne sait pas à qui il va faire cours, ce jour-là. Parmi la multitude de visages impatients émergent ceux de cinq Afghans, âgés de 12 à 35 ans.

À côté de moi est assis Sariel, 35 ans. Il apparaît bientôt qu'il ne sait ni lire ni écrire, même en dari. Les autres garçons de la classe le surpassent vite dans les exercices. En le regardant recopier les lettres trait à trait, comme des dessins, en m'imaginant devoir apprendre les obscurs gribouillis en dari que l'un des garçons écrit sur le tableau, je me sens fatigué pour Sariel – non pas à cause de son long périple depuis l'Afghanistan, mais à cause du chemin encore plus long qu'il lui reste à parcourir.

Dans cette classe, les élèves ont un premier aperçu de l'allemand... et d'un autochtone sympathique. « Quand on les croise en ville, ils disent : "Bonjour, professeur !" », et ils sont très contents qu'on les reconnaisse », raconte Wackerbarth. À Rotenburg, un après-midi, je rencontre un Syrien de 43 ans, en Allemagne depuis deux ans, qui a reçu des cours d'allemand pendant six mois. Assis dans son salon, nous mangeons un gâteau et devons parler par le biais d'un interprète arabe. À son âge, reconnaît-il, il n'est pas un très bon élève.

Celui que j'appellerai Ahmad – comme bien des réfugiés, il craint que ses proches restés au pays aient des ennuis s'il révèle son nom – était électricien à Damas. En Égypte, où sa famille s'est d'abord réfugiée, ils ne se sont pas sentis les bienvenus. L'Allemagne leur a donné l'asile, des aides sociales et cet appartement dans le centre de Rotenburg. Il est très reconnaissant. Mais, au bout de deux ans, il n'a toujours pas de travail et cela lui est presque insupportable.

« Je vais au supermarché et j'emmène mon fils à l'école, mais, en dehors de cela, je ne sors pas, dit-il. Parce que j'aurais honte si quelqu'un me demandait ce que je fais dans la vie. Je passe souvent le balai devant notre porte, rien que pour m'occuper. » Il me demande si je pense

qu'une maison de retraite voisine le laisserait faire le ménage gratis. Il me montre des exercices d'allemand qu'il a dénichés sur Internet.

Les trois fils d'Ahmad, âgés de 16, 14 et 8 ans, nous écoutent en silence. Ils sont dans des écoles allemandes depuis un an et demi. Les deux plus âgés fréquentent la Jakob-Grimm-Schule. Ils ont un bon niveau d'allemand. L'aîné aimerait devenir coiffeur et effectue un stage dans un salon, non loin de là. Le garçon de 14 ans dit qu'il fera peut-être des études ; son professeur lui a dit qu'il écrivait mieux que nombre d'Allemands. Et il est l'avant-centre de l'équipe de foot.

L'Allemagne a accueilli environ 50 millions d'immigrants depuis la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, un habitant sur huit est né ailleurs. Pourtant, quand Angela Merkel a dit publiquement, le 1^{er} juin 2015, que l'Allemagne est un *Einwanderungsland* – un « pays d'immigration » –, le quotidien *Frankfurter Allgemeine Zeitung* a jugé cette déclaration « historique ».

Pendant des décennies, l'Union chrétienne-démocrate (CDU), le parti de la chancelière, a rejeté cette idée. Martin Lauterbach, qui est à la tête d'un programme d'intégration auprès de l'Office fédéral des migrations et des réfugiés (BAMF), affirme : « Nous étions un pays d'immigration dans le déni. »

Les immigrants initiaux furent des Allemands ethniques – et ils étaient 12 millions. Chassés d'Europe de l'Est à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ils arrivèrent dans un pays bombardé et démuni. Allemands ou pas, ils furent souvent mal accueillis. Erika Steinbach, élue de la CDU au Bundestag et originaire de Francfort, raconte que, fuyant l'actuelle Pologne avec sa mère et sa petite sœur, elles sont arrivées dans une ferme du Schleswig-Holstein. « Le paysan a dit à ma mère, qui avait besoin de lait pour ma sœur : "Vous êtes tous pires que des cafards." Il n'y avait pas beaucoup de chaleur humaine. »

Il y en eut encore moins envers les Turcs. Dans les années 1950 et 1960, époque de prospérité économique, la RFA (Allemagne de l'Ouest) avait besoin d'ouvriers. Elle en a d'abord recruté en Italie, puis en Grèce (suite page 68)

SE RÉFUGIER EN EUROPE

Fuyant des régions déchirées par la guerre, en quête d'une vie meilleure et plus sûre, des populations quittent leur pays natal et pénètrent en Europe depuis des décennies. Ces vagues humaines ont contribué à forger l'Europe moderne. Mais le continent a fait face en 2015 à un nombre inédit de migrants, issus de Syrie, d'Afghanistan, d'Irak et de divers pays d'Afrique. Beaucoup de ces réfugiés font une demande d'asile. Si elle est accordée, cette protection, en vertu du droit international, signifie qu'ils ne sont plus expulsables et n'auront plus à affronter les dangers qu'ils ont fuis.

L'ALLEMAGNE, OBJECTIF N° 1

Les déclarations de bienvenue formulées par la chancelière Angela Merkel l'an dernier ont encouragé près des deux tiers des personnes fuyant les conflits – surtout celles venant de Syrie et d'Afghanistan – à choisir l'Allemagne comme destination.





(suite de la page 65) et en Espagne, mais plus encore en Turquie. En général, les hommes venaient seuls, et travaillaient en usine ou dans le bâtiment. Ils partageaient des chambres dans des baraquements ou des dortoirs. Au début, nul ne s'attendait (eux pas plus que les Allemands) à ce qu'ils restent : ils étaient des *Gastarbeiter* – « travailleurs invités » –, pas des immigrés. Ils retourneraient en Turquie d'ici un an ou deux, et d'autres « invités » prendraient leur place.

C'était le projet, mais la réalité s'en est mêlée. Les employeurs ne voulaient pas perdre les ouvriers qu'ils avaient formés. Les ouvriers solitaires faisaient venir leurs familles. Ça a été le cas du père de Fatih Evren pour sa femme et ses

L'Agence fédérale pour l'emploi estime que la moitié des réfugiés n'auront toujours pas de travail dans cinq ans.

trois enfants ; puis il a eu un fils en Allemagne – Fatih. « Après un certain temps, raconte ce dernier, il s'est installé. C'était agréable de bien gagner sa vie en Allemagne. » À Bebra, une ville ouvrière située à 8 km de Rotenburg, Fatih Evren est devenu secrétaire du centre communautaire turco-musulman et de la mosquée que son père a cofondés en 1983.

Le programme de travailleurs invités a pris fin en 1973, avec le choc pétrolier et la crise. Près de 3 millions de personnes d'origine turque vivent de nos jours en Allemagne. Seulement une sur deux possède la nationalité allemande. Certaines ont atteint des postes élevés, tel Cem Özdemir, coprésident du parti Vert.

Mais ce qui me frappe, quand je parle avec des Turcs lambda, est leur constante ambivalence envers l'Allemagne. « Être “invité” dans un pays pendant des décennies, c'est absurde »,

observe Ayşe Köse Küçük, assistante sociale à Kreuzberg, un quartier de Berlin où beaucoup de Turcs se sont installés. Elle est arrivée dans la ville à 11 ans, et y vit depuis trente-six ans. Elle ne s'y sent encore pas acceptée, et ses enfants non plus : « Mes enfants, à qui je n'ai jamais dit : “Vous êtes turcs”, ont commencé à dire “Nous sommes des Turcs” après le CMI, affirme-t-elle. Parce qu'ils se sentaient exclus. Cela me fait de la peine. » Pourtant, Ayşe Köse Küçük aime Kreuzberg et s'y sent chez elle.

À Bebra, à l'inverse, tout le monde se connaît, et les Turcs organisent un festival culturel annuel sur la place de la ville, dit Fatih Evren ; l'intégration a fonctionné. Pourtant, même s'il

est né et a grandi en Allemagne, et y a beaucoup d'amis, Fatih songe à être enterré en Turquie.

Se sentir pleinement accepté en Allemagne n'a jamais été aisé, même pour certains Allemands. Les grands-parents maternels de Christian Grunwald étaient des réfugiés, des Allemands du nord de la Serbie qui ont échoué à Rotenburg après la guerre. Sa mère me raconte l'histoire, un

après-midi, dans l'ex-corps de garde de l'Alzheimer Kaserne, au milieu de cellules de prison pleines de dons de vêtements. Gisela Grunwald coordonne une action de la Croix-Rouge pour distribuer des vêtements aux réfugiés actuels.

Les aïeux de sa propre mère (désormais en maison de retraite) étaient allemands ; celle-ci habite Rotenburg depuis soixante-cinq ans ; et son petit-fils est le maire de la ville. Pourtant, il n'y a pas longtemps, « quelqu'un est venu la voir et lui a dit : “Vous n'êtes pas allemande” ». Il semble que la mère de Gisela n'a pas tout à fait perdu son accent serbe.

L'Allemagne a tiré les leçons de son expérience avec les Turcs et d'autres immigrés.

Lors des seize dernières années, elle a assoupli sa législation sur la citoyenneté. Jusqu'en 2000, il fallait en général avoir au moins un parent allemand pour pouvoir acquérir la nationalité

allemande. Actuellement, si l'on réside de façon légale dans le pays depuis huit ans, ou si l'on est né d'un parent dont c'est le cas, on peut devenir citoyen allemand – et parfois même conserver en parallèle sa nationalité d'origine.

De plus, à la suite d'une loi votée en 2005, le gouvernement allemand offre aux personnes bénéficiant du droit d'asile ou susceptibles d'en bénéficier des cours d'intégration (600 heures de cours de langue au minimum et 60 heures sur la vie en Allemagne). L'Office fédéral des migrations et des réfugiés a dû engager des milliers de personnes pour traiter les centaines de milliers de demandes d'asile en souffrance. Il n'en a pas moins investi un gros demi-milliard d'euros dans des programmes d'intégration. L'organisme estime que 546 000 personnes suivront des cours d'intégration en 2016.

Au centre de l'échiquier politique allemand, il y a maintenant consensus sur le fait que le pays a besoin d'immigrés. En Allemagne, on compte près de 200 000 décès de plus que de naissances chaque année, et ce nombre augmente. Sans l'immigration, la population diminuerait. L'Institut berlinois pour la population et le développement, un groupe de réflexion, estime que, simplement pour maintenir à un niveau constant la population en âge de travailler (celle qui finance les pensions d'un nombre de retraités croissant), l'Allemagne aura besoin d'une immigration nette d'environ 500 000 personnes par an jusqu'en 2050.

Mais de nombreux réfugiés ne sont pas les ouvriers qualifiés dont le pays a besoin, et ne seraient même pas susceptibles d'intégrer ses programmes d'apprentissage. On estime que plus de 15 % d'entre eux sont analphabètes. Et la plupart des autres n'ont pas un niveau d'instruction équivalent aux standards allemands.

Dans un lycée d'enseignement professionnel de Bad Hersfeld, près de Rotenburg, je visite quatre classes de migrants. Ils ont deux ans pour acquérir les compétences linguistiques et les connaissances nécessaires afin de décrocher un diplôme de seconde, qui peut déboucher sur un apprentissage. La plupart sont âgés pour une classe de seconde. Dans une salle, je reconnais

Mustafa, un Afghan de 17 ans au visage triste. Je l'ai rencontré, la veille, au foyer pour réfugiés mineurs où Volker Damm donne des cours. Mustafa m'avait dit à quel point il était content d'être en Allemagne, non seulement parce qu'il était désormais en sécurité, mais aussi parce qu'il pouvait aller à l'école. Dans son petit village afghan, où il gardait des moutons et des ânes, on ne lui avait enseigné que le Coran.

La plupart des migrants qui fréquentent l'école de Bad Hersfeld, explique son directeur, Dirk Beulshausen, « considèrent comme un cadeau d'avoir le droit d'apprendre. Beaucoup d'Allemands considèrent cela comme un devoir, et le devoir est toujours désagréable ».

Mais il y a une limite à ce que la volonté de travailler, même forte, peut accomplir. Joanna Metz, l'une des assistantes sociales, estime que près de la moitié des migrants qui participent au programme ne décrocheront peut-être pas de diplôme : « Le problème est qu'ils ont énormément à rattraper. Il leur faudrait des journées de quarante-huit heures. »

Les réfugiés assez jeunes pour s'adapter rapidement, à l'instar des enfants d'Ahmad, seront sans doute un réel atout économique pour le pays. Concernant les réfugiés dans leur globalité, il est trop tôt pour le dire. L'Agence fédérale pour l'emploi estime que la moitié d'entre eux n'auront toujours pas de travail dans cinq ans, et un quart dans douze ans. Mais ils ont été accueillis pour des raisons humanitaires, et non pas économiques. Une grande partie de l'opinion publique reste pourtant sceptique.

Une large majorité d'Allemands acceptent l'immigration et l'islam intellectuellement, estime Naika Foroutan, spécialiste en sciences politiques et directrice adjointe de l'Institut berlinois de recherche empirique sur l'intégration et les migrations (BIM), mais, sur le plan émotionnel, ils ne sont pas aussi nombreux.

En 2014, avant les attentats de Paris et de Bruxelles, et avant l'afflux de réfugiés, l'équipe de Naika Foroutan a mené une enquête auprès de 8 270 résidents allemands. Près de 40 % d'entre eux pensaient qu'on ne peut pas être

allemand si l'on porte un foulard ; 40 % étaient en faveur d'une limite à la construction de mosquées visibles, et plus de 60 % d'une interdiction de la circoncision (un rituel essentiel dans les religions tant musulmane que juive). Enfin, quelque 40 % pensaient que, pour être allemand, il faut parler la langue sans accent.

Avant même les attentats, avant l'étrange série d'incidents devant la gare de Cologne lors de la nuit de la Saint-Sylvestre, nombre d'Allemands voyaient déjà les musulmans comme une menace. Ce sentiment a redonné des ailes aux partis de droite. « Je ne crois pas qu'il soit possible d'intégrer une telle masse de gens », dit Björn Höcke, d'Alternative für Deutschland (AfD). Ce parti populiste est présent dans plus de la moitié des parlements des Länder depuis les dernières élections régionales, et a battu la CDU d'Angela Merkel dans le propre fief de la chancelière.

Björn Höcke effraie et dégoûte beaucoup d'Allemands, pour qui l'AfD, en jouant sur la corde mystique du nationalisme, rappelle les nazis. Mais de nombreux autres partagent avec lui un certain malaise, que des attentats commis par des réfugiés l'été dernier n'ont fait qu'accroître.

Que craignent-ils ? En un mot, les *Parallelgesellschaften* – les « sociétés parallèles » ou, comme dit Björn Höcke, « les quartiers urbains où l'on n'a pas l'impression d'être en Allemagne ». Le mot est un épouvantail même parmi les Allemands modérés. Chez un Américain, cela pourrait évoquer une image plus inoffensive – Chinatown, Little Italy, voire l'une des centaines de Little Germany (« Petite Allemagne ») qui existaient naguère aux États-Unis. Pourquoi les Allemands ne peuvent-ils pas accueillir des migrants aujourd'hui, dans le même esprit ?

Je pose la question à Erika Steinbach, elle-même une ancienne réfugiée. Elle appartient pourtant à l'aile droite de la CDU, et ses critiques envers la politique de Merkel ont fait débat. « Je n'en veux pas, déclare-t-elle. Nous devons préserver notre identité. » Erika Steinbach décrit alors la menace avec force anecdotes. À Francfort, le fils de sa coiffeuse est l'un des deux seuls Allemands « de souche » de sa classe

d'école primaire. Dans la même ville, des bandes de migrants arpentent la principale rue commerçante en rotant au visage des passants. « Mon Dieu, soupire Erika Steinbach. Où tout cela va-t-il nous mener ? »

Je lui parle de quelques-uns des nouveaux visages de l'Allemagne que j'ai rencontrés. Ahmad, qui balaie devant sa porte à Rotenburg. Ces deux garçons dans un refuge berlinois qui, m'a raconté leur père, s'endorment en pleurant quand ils ne peuvent joindre au téléphone leur





PEU DE MARIAGES MIXTES À Berlin, Gözde Sakallı, qui va se marier avec Serkan Çavan, célèbre « la nuit du henné ». Sa paume en est décorée par sa future belle-mère (pour symboliser sa perte de virginité) tandis que des demoiselles d'honneur chantent des chansons tristes. 93 % des Turcs d'Allemagne se marient avec des Turcs.

mère restée à Damas. Sharif, propriétaire d'un restaurant à Alep, qui voit l'Allemagne comme une dernière chance, ses enfants n'ayant pas été à l'école depuis le début des combats, en 2011.

Et puis il y a aussi, dans le même gymnase de Berlin, cette femme de 20 ans, enceinte et angoissée, au visage ovale ceint d'un foulard blanc, et qui, peu après s'être mise à me parler, a éclaté en sanglots. Parce que sa famille en Syrie lui manque terriblement. Et à cause de la gentillesse des Allemands. Et aussi parce qu'elle a

eu très peur, un soir, quand d'autres Allemands en colère se sont rassemblés dans la rue, devant le gymnase. Si elle le pouvait, m'a dit la jeune femme, elle expliquerait à ces Allemands qu'elle n'est pas là pour leur prendre quoi que ce soit.

La haine est affligeante, mais je peux comprendre l'appréhension qu'éprouvent un grand nombre d'Allemands. Ahmad lui-même en est capable. « Les Allemands ont raison d'avoir peur pour leur pays, admet-il. L'Allemagne est habituée à l'ordre et à la sécurité. Les gens ont peur

que cela change. » Ma rencontre avec Ahmad et avec les autres m'a touché profondément. Je demande à Erika Steinbach si elle a eu un contact direct avec des réfugiés. « Non », répond-elle.

C'est dans les Länder de l'ex-Allemagne de l'Est, là où il y a le moins de migrants, que l'hostilité envers eux est la plus grande. Des Länder plus pauvres que ceux de l'ex-RFA.

Le fossé qui se creuse entre riches et pauvres dans l'ensemble du pays favorise peut-être aussi l'hostilité envers les migrants. L'angoisse suscitée par les réfugiés n'a toutefois aucun fondement concret, note Naika Foroutan. L'économie allemande est forte, le taux de chômage faible,

« Pour la première fois de ma vie, je peux affirmer que je suis fier de l'Allemagne », dit mon ancien professeur, les larmes aux yeux.

et le budget fédéral a dégagé un excédent de 19,4 milliards d'euros en 2015. L'Allemagne a les moyens d'intégrer les réfugiés tout en continuant d'investir dans les infrastructures au profit de tous les Allemands. « La panique n'est pas matérielle, observe Naika Foroutan. C'est une panique culturelle. »

Âgée de 44 ans, née d'une mère allemande et d'un père réfugié d'Iran, elle place ses espoirs dans l'éducation. « On peut apprendre aux gens à considérer l'intégration comme une évidence », avance-t-elle – tout comme l'Allemagne a tenté d'éliminer l'antisémitisme, avec un succès mitigé. Depuis la Seconde Guerre mondiale, une génération d'antisémites endurcis est morte. De nouvelles générations ont grandi, confrontées aux actes des nazis par la télévision, mais aussi à l'école. Une étude menée par Naika Foroutan indique qu'un changement similaire est en cours par rapport aux migrants.

Les réfugiés sont arrivés dans un pays encore en quête de sa nouvelle identité – « un nouveau "nous" allemand », a dit le président Joachim Gauck dans un discours de 2014. Ce « nous » plus large, estime Foroutan, fait partie de ce que la modernité signifie pour le pays : être ouvert au monde extérieur et au changement.

Les conservateurs allemands ne sont pas les seuls à résister à cette vision des choses. De nombreux immigrés musulmans ne sont pas non plus tout à fait ouverts et modernes. Selon une étude de 2013, 30 % d'entre eux sont des fondamentalistes : ils pensent que l'islam doit revenir à ses racines du VII^e siècle, et que ses lois prévalent sur les lois laïques.

Je rencontre Serkan Özalpay, un jeune professeur barbu, à la mosquée Mevlana, à Kreuzberg. Il évoque l'hostilité dont font preuve certains Allemands à son égard. Parfois, quand il passe avec son turban et sa djellaba qui lui arrive aux chevilles, ils crachent. Özalpay me surprend en tenant les mêmes propos que l'AfD : « Les réfugiés n'ont pas

leur place ici. Les musulmans n'ont pas leur place dans ce pays. » Il dit à ses fidèles de rentrer en Turquie s'ils le peuvent, que c'est trop difficile de vivre selon le Coran en Allemagne.

L'un des sujets qui opposent les musulmans traditionalistes aux Allemands, dont la Loi fondamentale garantit l'égalité des droits entre hommes et femmes, est celui de l'interdiction de serrer la main à une femme. Un autre est leur intolérance vis-à-vis de l'homosexualité. Dans un atelier de Neukölln, au lendemain de ma rencontre avec Özalpay, je serre la main d'un autre type de musulmane : İpek İpekçioğlu, une DJ ouvertement lesbienne, qui fume cigarette sur cigarette. Elle a grandi dans le Berlin que lui considère impie, et qu'elle adore.

Cela n'a pas toujours été le cas. Quand elle a terminé le lycée, dit-elle, son allemand était médiocre et elle n'avait aucun lien affectif avec le pays. Elle a travaillé comme jeune fille au pair

à Londres, sans savoir quand elle reviendrait. Puis, un jour, elle a pris par hasard un livre de poèmes de Goethe sur une étagère. C'était *Le Divan occidental-oriental*, où il rend hommage à l'islam. Ses textes ont trouvé un écho chez İpek. Elle se souvient d'avoir pensé : « C'est vraiment une belle langue. »

Elle est retournée à Berlin. Aujourd'hui, en plus de ses prestations dans les discothèques du monde entier, elle s'exprime parfois à l'étranger dans le cadre du Goethe-Institut, comme représentante de la nouvelle Allemagne. La vieille Allemagne, dit İpek, a beaucoup d'atouts, dont Goethe, mais elle a encore « une difficulté fondamentale à dire : "je vais ouvrir ma culture et lui donner l'occasion de changer" ».

Il y a peu, elle se produisait sur une scène de Leipzig, mixant sa house music anatolienne, et la piste de danse était bondée. Un homme est venu la voir. Il lui a demandé de passer de la musique « allemande ». Alors elle a forcé encore plus sur le côté ethnique. Elle voulait que lui – et le reste de l'Allemagne – comprenne le message : « Nous sommes ici. Nous ne repartirons pas. Nous allons adapter la ville à nos modes de vie. »

« La peur de l'autre est une chose que nous ressentons tous, observe İpek. Ce n'est pas propre aux Allemands. » Mais, il n'y a pas si longtemps, les Allemands ont poussé cette peur jusqu'à la violence la plus extrême. C'est pourquoi un grand nombre d'entre eux sentent encore sa présence : la peur d'eux-mêmes.

« Si j'avais eu l'âge à l'époque, je suis sûr que j'aurais été dans les SS, m'a confié Volker Damm un jour, en voiture. J'espère seulement que je n'aurais pas été gardien de camp. » Analyste politique à Berlin, Gerd Rosenkranz évoque, lui, le virage à droite de la politique allemande : « Nous sommes sur la corde raide. Nous pouvons tomber. Et, en dessous, se trouve le passé. »

Le 9 novembre 1938, quand la Nuit de cristal a gagné toute l'Allemagne, elle avait déjà éclaté à Rotenburg et à Bebra. Deux nuits plus tôt, la foule y avait brisé les vitres des maisons des Juifs, avant de les saccager. Goebbels en personne fit l'éloge de la région, rappelle Heinrich Nuhn,

ancien professeur d'histoire et collègue de Damm. Nuhn tient un petit musée consacré aux Juifs disparus de Rotenburg.

Un après-midi, Volker Damm et moi allons rendre visite à Uli Rathmann, à la mairie de Bebra. Il dirige les projets pour les écoles maternelles et les jeunes de la ville. Il a grandi dans un village voisin, où il n'a jamais vu un seul immigré – et qu'il appelle ironiquement une « société parallèle ». Devenu travailleur social à Bebra, il a commencé à œuvrer en permanence avec des immigrés. Maintenant, si Bebra devait devenir à 90 % étranger, il dit : et alors ?

Vers la fin de notre conversation, Rathmann m'emmène auprès de la fenêtre pour regarder, en contrebas, le mur de brique semi-circulaire qui coupe la grand-place en deux. Il indique la plaque de bronze énumérant les noms des quatre-vingt-deux Juifs de Bebra assassinés dans les camps. Une plaque plus petite commémore la synagogue disparue. « Nous vivons un moment passionnant en Allemagne, déclare-t-il quand nous revenons au sujet des réfugiés. Je dois dire que j'ai été bouleversé par le formidable élan de solidarité dont les Allemands ont fait preuve. Et il n'a pas encore vraiment décliné. »

Volker Damm, qui écoutait jusqu'alors en silence, intervient : « Pour la première fois de ma vie... » Il s'arrête, s'excuse. Je regarde mon ancien professeur ; il a les larmes aux yeux. « Pour la première fois de ma vie, reprend-il, je peux affirmer que je suis fier de l'Allemagne. »

Je regarde Rathmann. Ses yeux brillent aussi. Nous parlons de la difficulté qu'ont longtemps eue les Allemands à ressentir une fierté nationale saine – au-delà d'une victoire à la Coupe du monde de football –, qui ne soit ni arrogante ni dangereuse. Peut-être, dit Rathmann, que les Allemands peuvent être « fiers d'avoir accueilli les réfugiés ». Peut-être que la fierté vient de la « démocratie vécue », du sentiment que « ceci est mon pays, je vais me bouger les fesses et faire quelque chose pour lui ». Il se tourne vers son ordinateur pour relever le numéro de quelqu'un à qui il pense que je devrais parler, un homme qui l'a aidé à poser le plancher du nouveau centre de loisirs. C'est Fatih Evren, de la mosquée. □



Ce rhinocéros noir a été tué avec des balles de gros calibre, près d'un trou d'eau, dans le parc Hluhluwe-Imfolozi, en Afrique du Sud. Les braconniers y sont entrés illégalement, sans doute à partir d'un village proche, et ont sûrement utilisé un fusil à silencieux. Il ne reste que 5 000 rhinocéros noirs environ dans le monde.

A photograph of a rhinoceros head lying on the ground in a savanna landscape. The rhinoceros has a large, bloody wound on its forehead. The background shows a savanna with acacia trees and a cloudy sky.

Enquête sur la guerre du rhinocéros

**Dans le seul parc
sud-africain Kruger,
les braconniers tuent
deux ou trois rhinocéros
par jour. Menace
supplémentaire : des
hommes d'affaires
se battent en justice
pour légaliser le
commerce de corne.**



BRACONNIERS EN AFRIQUE DU SUD

Selon les autorités du Mozambique, ces hommes ont avoué avoir voulu tuer un rhinocéros dans le parc national Kruger (Afrique du Sud). Ils risquent jusqu'à douze ans de prison, en vertu d'une nouvelle loi sur la protection de la faune.







DES CORNES D'« ÉLEVAGE » ?

Un agent de sécurité tient une corne de rhinocéros, dans le ranch de John Hume, le plus gros éleveur de rhinocéros du monde, à Klerksdorp (Afrique du Sud). Les cornes de ses 1 300 bêtes sont coupées environ tous les vingt mois, puis repoussent. Hume tient en lieu sûr le stock qu'il espère pouvoir commercialiser un jour.

ENNEMI PUBLIC N° 1 Le millionnaire sud-africain Dawie Groenewald fait face à 1 739 chefs d'accusation liés au braconnage et au trafic de corne de rhinocéros. Les États-Unis demandent également son extradition. Des procédures suspendues par l'action judiciaire qu'il finance contre l'interdiction de la vente de corne dans son pays.

PAR BRYAN CHRISTY

PHOTOGRAPHIES DE BRENT STIRTON

Il y a cinq heures de route entre le parc national Kruger, en Afrique du Sud, là où vit la plus grande population de rhinocéros sauvages du monde, et Polokwane, où vit l'homme le plus recherché du monde en matière de trafic de corne de rhinocéros : le millionnaire Dawie Groenewald.

Pour rencontrer cet organisateur de safaris et ex-membre de la police, le photographe Brent Stirton et moi traversons à vive allure une superbe chaîne de montagnes. Mais, à la nuit tombée, quelqu'un a mis le feu à du goudron répandu sur la ligne centrale de l'autoroute. Nourries par les tensions économiques et ethniques, des actions de protestation de ce genre secouent encore l'Afrique du Sud plus de vingt ans après la fin de l'apartheid. Nous louvoyons pour éviter les flammes. Au bout de 1 km, nous tombons sur un embouteillage et une barricade

improvisée. Brent descend de sa voiture pour déplacer les plus gros rochers, tandis que je surveille les alentours. Nous franchissons l'obstacle sous une pluie de pierres lancées par des mains invisibles depuis le bas-côté.

Nous passons la nuit dans un motel froid et humide. Le lendemain, suivant les instructions de Groenewald, nous attendons dans une station-service l'arrivée de son émissaire, Leon van der Merwe. Nous suivons celui-ci pendant vingt minutes le long d'une propriété à la clôture parfaitement entretenue, avant d'atteindre





un portail électrique. De l'autre côté, debout dans l'allée, nous attend Dawie Groenewald – surnommé « le boucher de Prachtig » pour ce qu'il est réputé avoir fait à des rhinocéros sur sa propriété de chasse éponyme (*prachtig* signifie « beau », en hollandais).

Dawie Groenewald et dix autres personnes, baptisés le « gang Groenewald » par la presse d'Afrique du Sud, font l'objet de 1872 chefs d'accusation : abattage illégal de rhinocéros, décornage illégal, trafic de corne de rhinocéros, racket, blanchiment d'argent, etc.

Dawie Groenewald et son frère Janneman sont mis en examen aux États-Unis pour avoir dupé une douzaine de chasseurs américains, en leur faisant abattre des rhinocéros à Prachtig illégalement. La justice américaine réclame leur extradition. En République tchèque, des enquêteurs ont établi un lien entre Groenewald et un gang de trafiquants de corne de rhinocéros. Ils ont découvert que des cornes expédiées au Viêt Nam provenaient d'animaux abattus par des chasseurs tchèques à Prachtig. Groenewald nie avoir eu connaissance du but de ces chasses.

La route du trafic de corne

Le commerce international de corne de rhinocéros est interdit depuis 1977. En Chine et au Viêt Nam, la corne est un médicament populaire (quoique inefficace) et un remède contre la gueule de bois. Dans ces pays, où elle est symbole de prestige, la demande croissante a tiré les prix à la hausse. Les autorités font face à des trafiquants de mieux en mieux organisés.

Le braconnage augmente

La hausse de la demande sape vingt ans de succès dans la protection des rhinocéros en Afrique. Les pertes dues au braconnage pourraient bientôt dépasser les naissances.



Il a été une fois interdit de chasse au Zimbabwe, et l'Association des chasseurs professionnels d'Afrique du Sud l'a exclu de ses rangs.

Voici donc l'histoire de Dawie Groenewald, accusé de trafic de corne de rhinocéros, et de John Hume, propriétaire du plus gros élevage de rhinocéros du monde. Deux hommes qui se connaissent bien, et poursuivent le même objectif : mettre fin à l'interdiction du commerce national et international de corne de rhinocéros. Groenewald a accepté de nous rencontrer alors qu'il est au cœur d'une bataille juridique qui pourrait soit lui valoir des décennies de prison, soit déboucher sur la légalisation de la vente de corne en Afrique du Sud – un premier pas, peut-être, vers une légalisation mondiale qui, selon ses détracteurs, pourrait condamner l'espèce.

LA FIN DES RHINOCÉROS ?

Près de 70 % des 29 500 rhinocéros restant sur terre sont en Afrique du Sud. Avant le XIX^e siècle, on en recensait des centaines de milliers rien qu'en Afrique. L'animal est présent sur



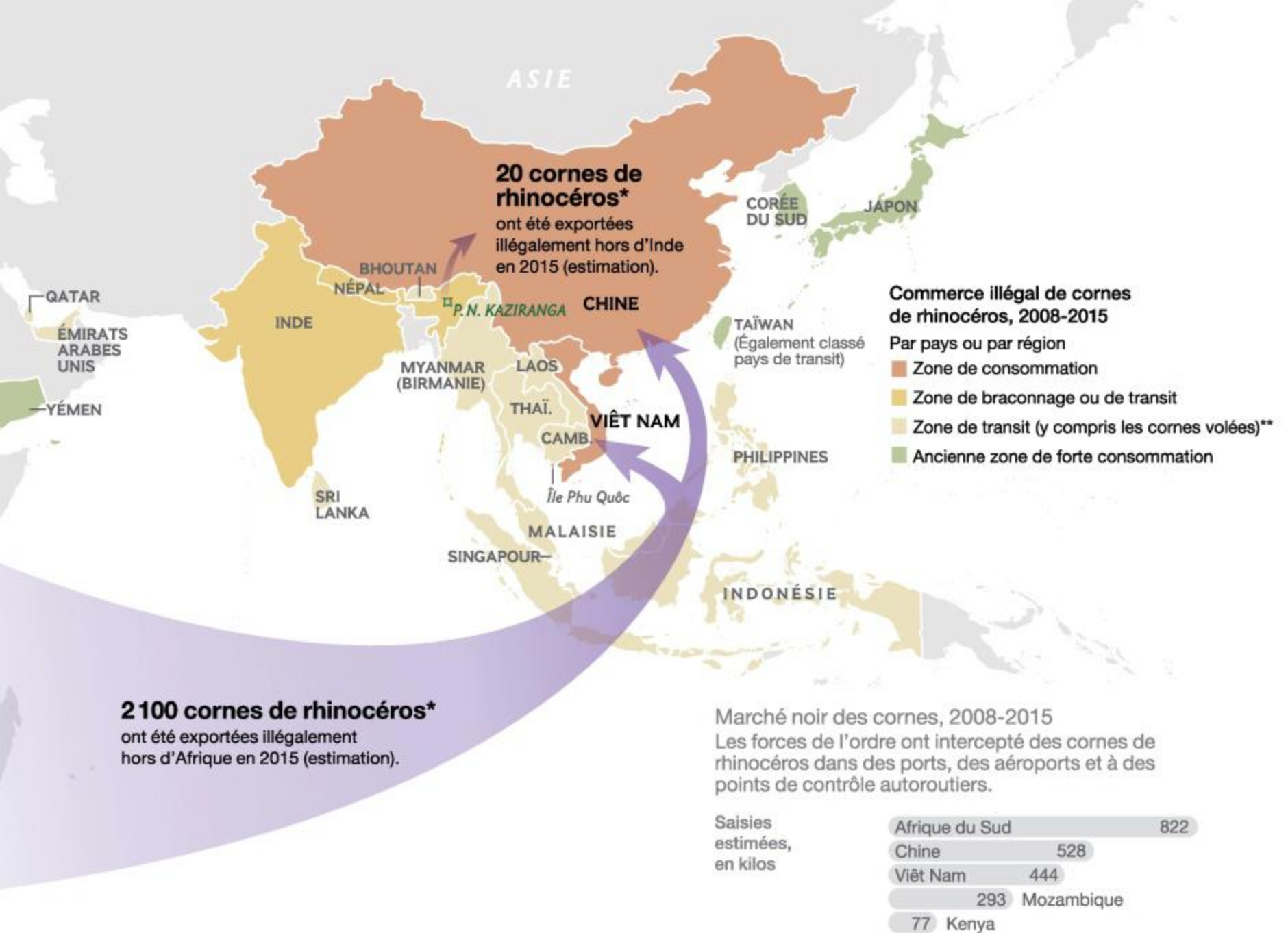
RHINOCÉROS D'AFRIQUE
Environ 98 % des rhinocéros noirs et des rhinocéros blancs vivent dans quatre pays : Afrique du Sud, Namibie, Kenya et Zimbabwe.

† Espèce disparue localement depuis 2009.

deux continents et compte cinq espèces : rhinocéros blanc (20 400 individus), noir (5 250), unicorne de l'Inde, de Sumatra et de la Sonde. Selon l'Association sud-africaine des propriétaires privés de rhinocéros, 6 200 rhinocéros du pays appartiennent à des particuliers et font l'objet d'un usage commercial – safaris-photos, chasses légales, production de corne et reproduction.

La corne de rhinocéros est l'appendice le plus précieux et le plus cher du monde sur un marché exotique qui prise les singularités de la nature : ivoire d'éléphant, pénis de tigre, queue de girafe. La corne du rhinocéros, à la différence de celle de nombreuses espèces (y compris les bovidés), n'est pas constituée d'os, mais de kératine, une protéine également présente dans nos cheveux et nos ongles. Et, une fois coupée, elle repousse.

La vente de corne de rhinocéros est illégale. Mais, en Afrique du Sud, vous avez le droit de couper la corne si vous disposez d'un permis. Tous les ans ou tous les deux ans, les éleveurs anesthésient leurs bêtes, et coupent jusqu'à 2 kg de corne par animal. Les cornes sont mises en lieu sûr, en attendant la légalisation de la vente.



UN TRAFIC FLORISSANT

Le trafic de corne de rhinocéros alimente surtout le Viêt Nam et la Chine. Là, la corne est réduite en poudre et ingurgitée pour traiter toutes sortes de maux, du cancer aux morsures de serpent. Selon Dawie Groenewald, la corne de rhinocéros blanc se vend jusqu'à 5 800 euros le kilo au marché noir en Afrique du Sud. Mais, en Asie, les prix de gros sous le manteau sont cinq à dix fois plus élevés. Et les prix au détail atteignent des sommes astronomiques.

Pour le braconnier mozambicain qui franchit la frontière sud-africaine et se glisse dans le parc national Kruger avec une kalachnikov, les 10 kg de corne d'un rhinocéros mâle sont la promesse d'une vie nouvelle. Mais ce braconnier est lui-même exploité par ceux qui lui fournissent son arme. Et il risque d'être abattu par les autorités – ce qui est arrivé à 500 braconniers mozambicains dans le parc Kruger entre 2010 et 2015.

Le braconnage des rhinocéros a atteint des proportions désastreuses lors de la dernière décennie. En 2007, l'Afrique du Sud annonçait la perte de 13 rhinocéros ; puis de 83 en 2008 ;

et de 1175 en 2015. Dans le parc national Kruger, où vivent quelque 9 000 rhinocéros, les braconniers en tuent 2 ou 3 par jour.

Le massacre ne se limite pas à l'Afrique. En avril dernier, un gros rhinocéros unicolore a été abattu dans le parc national de Kaziranga, en Inde. Quelques heures plus tôt, le duc et la duchesse de Cambridge étaient sur place pour promouvoir la protection des espèces.

Un rhinocéros blessé ne mugit pas. Il entonne une sorte de mélodie funèbre. Une mère atteinte d'une balle lance des appels douloureux, qui parfois attirent son petit effrayé. Les braconniers couperont alors la colonne vertébrale du jeune rhinocéros à la machette (pour économiser une balle) et prélèveront aussi sa corne.

« C'est une guerre, dit Xolani Nicholas Funda, chef des gardes du parc national Kruger, théâtre de l'essentiel du braconnage. On se sent frustré. La guerre du rhinocéros, c'est comme pour la drogue. Il y a beaucoup d'argent et de corruption en jeu. L'ensemble du système judiciaire est vraiment frustrant. Nous perdons des procès. [...] Nous sommes entourés de postes

Quand une unité d'élite de la police effectue une descente à Prachtig, elle découvre des restes brûlés de rhinocéros – tous dépourvus de leur corne.

de police que nous ne considérons même pas comme des postes de police, parce qu'ils sont de mêche avec les braconniers. »

BATAILLE À JOHANNESBURG

Le commerce international de corne de rhinocéros a été interdit en 1977 par les pays adhérant à la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (Cites). Mais cela ne s'applique qu'au commerce entre pays. Et il y a une exception, dont les trafiquants ont profité : l'exportation de la corne d'un rhinocéros blanc abattu avec un permis de chasse sportive est légale – c'est alors un « trophée ».

À partir de 2003, des trafiquants vietnamiens se sont enregistrés auprès d'organismes de chasse sud-africains pour abattre des rhinocéros dont ils prenaient la corne. Un gang basé au Laos a même enrôlé des prostitués, pour jouer le rôle des chasseurs. De retour au pays, les cornes étaient revendues au marché noir.

L'Afrique du Sud a alors durci les règles : prises limitées à un rhinocéros par chasseur et par an ; présence obligatoire d'un observateur officiel ; refus de permis pour les chasseurs du Viêt Nam ; marquage par puce électronique de chaque corne, avec enregistrement de la signature ADN dans une base de données à Pretoria.

Mais le trafic a continué. L'interdiction internationale contenait une autre faille qui échappait à la Cites : la vente de corne restait légale au sein de l'Afrique du Sud. En 2008, Marthinus van Schalkwyk, ministre de l'Environnement et du Tourisme, a annoncé un moratoire sur cette autorisation pour « freiner la hausse du

commerce illégal de corne de rhinocéros » et « tenter de contenir le braconnage ». Ce moratoire est devenu effectif en 2009.

La vente de corne d'animaux d'élevage réduirait le braconnage, assurent pourtant Dawie Groenewald et l'éleveur John Hume. Ce que réfute Allison Thomson, directrice de l'association anti-légalisation Outraged South African Citizens Against Poaching : « Les forces de l'ordre, qui ont traité près de 1 000 arrestations en 2015 pour seulement 61 condamnations, sont déjà surchargées. Une pression accrue pour surveiller un commerce légal rendrait la répression quasiment impossible, c'est certain, et permettrait une fois encore aux gangs d'écouler plus de cornes sur le marché international. »

Johannesburg devait accueillir la conférence trisannuelle de la Cites en septembre 2016. En 1997, l'Afrique du Sud avait proposé de lever l'interdiction du commerce international de corne de rhinocéros en se prévalant de son système juridique capable de garantir un commerce contrôlé qui « réduira les prix et les activités du marché noir ». La tentative avait échoué.

L'histoire le montre : la levée d'une interdiction sans mesures anti-corruption et anti-criminalité appropriées peut être désastreuse. En 2007, la Cites a suspendu l'interdiction du commerce international d'ivoire d'éléphant, et a autorisé quatre pays (Botswana, Afrique du Sud, Namibie, Zimbabwe) à en vendre 100 t à la Chine et au Japon. La vente a eu lieu en 2008. Elle devait inonder le marché asiatique, mettant sur la touche les négociants illégaux. C'est le message contraire qui a été reçu : les affaires reprenaient ! Le braconnage des éléphants d'Afrique a atteint dès lors des niveaux inédits (plus de 30 000 animaux abattus par an entre 2010 et 2012), et le massacre se poursuit.

Certains craignent désormais que l'Afrique du Sud, pressée par son industrie de l'élevage, ne propose une nouvelle fois à la Cites de lever l'interdiction du commerce international de corne de rhinocéros. « Nous avons fait tout notre possible [pour que cesse le braconnage], a déclaré Edna Molewa, ministre sud-africaine de l'Environnement au *Mail & Guardian* durant

la conférence de la Cites à Bangkok, en 2013. Mais recommencer la même chose chaque jour ne fonctionne pas. » En mai 2016, l'Afrique du Sud a cependant annoncé qu'elle ne proposerait pas de lever l'interdiction. Mais, peu après, le Swaziland, un petit pays coincé entre l'Afrique du Sud et le Mozambique, s'en est chargé.

CARNAGE À PRACHTIG

Dawie Groenewald nous mène à une longue table, dans le pavillon central de Mataka, son ranch d'élevage de gibier de chasse exotique. C'est la plus petite de ses deux propriétés – 750 ha situés à 200 km au sud de Prachtig. Il y possède deux hélicoptères rutilants, une écurie de chevaux arabes et des hectares de terrain réservés à des animaux de prix, y compris des rhinocéros, qu'il me montrera plus tard.

Groenewald a créé Mataka en 2012, deux ans après son arrestation, mais n'en a pas pour autant stoppé ses activités de chasse à Prachtig. Il a créé une société, Wild Africa Hunting Safaris, pour remplacer l'originale, Out of Africa Adventurous Safaris. Il se montre très confiant sur ses chances devant les tribunaux sud-africains et américains. Et il n'a pas tort.

En Afrique du Sud, son dossier pénal est gelé depuis une procédure civile engagée par un éleveur de gibier nommé Johan Krüger, qui vit dans le voisinage. Celle-ci conteste la constitutionnalité du moratoire sud-africain sur le commerce de corne de rhinocéros, ainsi que de la plupart des délits liés aux rhinocéros qui valent des poursuites pénales à Groenewald.

Johan Krüger n'est impliqué dans aucun des délits pour lesquels Groenewald est poursuivi. Il n'est pas le véritable plaignant. Et ce n'est pas lui qui paie les frais de justice. « C'est moi », affirme Groenewald avec emphase.

Krüger n'a pas répondu aux demandes de rencontre de *National Geographic*, mais il y a bien des raisons de croire Dawie Groenewald. Les deux ont été dans le business des buffles ensemble ; ils chassent ensemble ; une photo de Johan Krüger est parue dans les brochures de chasse de Groenewald ; et l'avocat de Krüger est aussi celui de Groenewald.

Les accusations de la justice sud-africaine contre Groenewald se fondent sur une descente effectuée en septembre 2010 à Prachtig par une unité d'élite de la police, les Hawks (« Faucons »). Markus Hofmeyr, directeur du service vétérinaire des parcs nationaux d'Afrique du Sud, était présent. Lui et une équipe de spécialistes anesthésiaient des rhinocéros de Groenewald pour prélever des échantillons de tissus et de sang. Vingt-neuf rhinocéros ont été repérés, et vingt-six anesthésiés avec des fléchettes.

Dans une déclaration sous serment, Markus Hofmeyr décrit ce qu'il a vu à Prachtig : « Tous les rhinocéros que nous avons anesthésiés avaient eu la corne coupée, parfois au niveau du point de croissance. La corne de certains rhinocéros avait visiblement été coupée à la tronçonneuse ou avec un outil similaire. »

Couper une corne trop près de son point de croissance est douloureux pour l'animal et provoque des saignements. Markus Hofmeyr avance que certaines cornes avaient été ôtées « en insérant un couteau et en décollant la zone d'attachement de la corne de la base du squelette, ou en exerçant une grande pression et en arrachant la corne de sa base ».

Selon Groenewald, les Chinois « n'aiment pas les pièces décorées ». Aussi coupe-t-il la corne de ses rhinocéros à seulement 8 cm du crâne.

À Prachtig, les enquêteurs ont aussi trouvé en plusieurs endroits des restes brûlés de carcasses et de dix-neuf crânes de rhinocéros – tous dépourvus de leur corne. Six ans plus tard, la scène hante encore Hofmeyr. « La chose la plus traumatisante pour moi, ça a été la vision de cette fosse avec les rhinocéros morts. Il est très possible qu'il [Groenewald] s'en tire. Ça en dit long sur l'état de notre système judiciaire. »

Dans le ranch de Groenewald, Hofmeyr a aussi reconnu des rhinocéros qu'il avait aidé à capturer dans le parc national Kruger. L'éleveur « a offert les meilleurs prix, et comme il n'y avait aucune condamnation [à son encontre], selon nos lois d'adjudication, nous ne pouvions pas ne pas les lui vendre ». Grâce à la vente d'animaux sauvages au secteur privé, le parc finance des projets de protection (suite page 88)





OPÉRATION EXPÉRIMENTALE

Johan Marais, un vétérinaire, va essayer un nouveau traitement (des bandes de caoutchouc utilisées en chirurgie humaine) pour obturer le trou béant sur le nez d'une femelle rhinocéros à qui des braconniers ont extirpé au couteau la corne. Il se dit confiant : « Elle se remet très bien. Elle a ce courage propre à l'espèce. »

REFUGE POUR RHINOS Cette jeune rhinocéros, dont la mère a été tuée dans le parc Kruger, se trouve désormais au refuge Care for Wild Africa. Dorota Ladosz s'en occupe à plein temps. Elle la réconforte après une opération pour soigner les blessures causées par des hyènes avant l'arrivée des secours.

(suite de la page 85) spécifiques, précise Markus Hofmeyr. Et, même si des rhinocéros sont vendus à des organisateurs de safaris, ils ont une chance de se reproduire, ce qui augmente leur nombre total. Chacun reconnaît d'ailleurs que la reproduction du gros gibier pour la chasse a contribué à sauver les rhinocéros blancs de l'extinction, au début du ^{xx}e siècle.

Après avoir vu ce qu'il a vu, assure Hofmeyr, « il faut beaucoup de temps pour s'en remettre, pour refaire confiance aux gens. On se dit : est-ce que je fais partie de ça ? J'ai capturé cet animal et je l'ai mis dans cette fosse ». Il préfère considérer le tableau général – les animaux qu'il a aidé à transférer ailleurs. « Je dirai que 75 % d'entre eux sont encore vivants et se reproduisent. Au bout du compte, cela me permet d'accepter plus facilement de telles situations. »

Groenewald a acheté plus de trente rhinocéros au parc Kruger. Il affirme que le parc national a fixé les prix selon la longueur de chaque corne : « Ils *voulaient* que les gens les chassent. »

Qui achète les cornes de rhinocéros sud-africains ? Groenewald n'en fait pas mystère, et étire le coin de ses yeux avec ses index.

« Ces gens m'appelaient tout le temps. Parce qu'ils veulent des cornes. Des cornes. Des cornes. Ils n'en trouvent pas chez moi ? Ils en trouveront ailleurs.

— Des Chinois ou bien des Vietnamiens ? demande Brent Stirton.

— Les deux. Si leurs yeux sont bridés, ils veulent de la corne. »

L'OPÉRATION CRASH

En juin 2011, Johan Joost, colonel des Hawks sud-africains, a envoyé un courriel au Service de la pêche et de la vie sauvage des États-Unis (USFWS). Il souhaitait interroger plusieurs Américains ayant chassé le rhinocéros avec Dawie Groenewald en Afrique du Sud.

La mission a échoué à David Hubbard, du bureau de San Antonio (Texas). Il avait aidé à l'arrestation de Groenewald après que celui-ci avait

envoyé aux États-Unis un léopard naturalisé, abattu en Afrique du Sud sans permis. Le client de Groenewald était un plombier texan. Il avait tué le léopard en 2006. Mais Groenewald ne disposait pas de permis de chasse au léopard cette année-là. La procédure d'entente relative au plaidoyer (ou « plaider coupable ») qu'il a signée signale que son nom n'apparaît qu'en 2008 pour une demande de permis de chasser le léopard.

Dawie Groenewald a été arrêté par l'USFWS en janvier 2010, au cours d'une visite à son frère Janneman. Celui-ci était directeur commercial





de la filiale américaine de leur entreprise de chasse (depuis lors, Janneman est reparti en Afrique du Sud). Dawie Groenewald a plaidé coupable. Il a été condamné à une peine de prison équivalente à sa détention provisoire (huit jours), à rembourser 7 500 dollars à son client et à une amende de 30 000 dollars.

« Comment peuvent-ils me facturer un léopard abattu chez moi ? demande Groenewald, encore furieux. Je ne l'ai pas volé. Je ne l'ai pas tué chez un autre. Il est à moi. » Selon les dires de Groenewald, le léopard a été abattu en toute

légalité en 2008. Mais, en page 13 de la brochure 2006-2007 de sa société, une photo montre le plombier texan tenant le félin.

En 2011, David Hubbard était persuadé que Dawie Groenewald se livrait encore au trafic d'animaux sauvages. Une douzaine d'Américains ayant participé à des safaris avec la société de Groenewald lui avaient raconté la même histoire : ils n'avaient pas l'intention de chasser le rhinocéros, mais, à leur arrivée à Prachtig, Groenewald leur avait parlé d'un animal « problématique » qu'il fallait abattre, et leur avait

Pour Groenewald, comme pour beaucoup de Sud-Africains, vous n'êtes pas un braconnier si vous tuez ce qui vous appartient.

réclamé 10 000 dollars en moyenne (bien moins que pour une chasse légale). Les Américains avaient eu le droit de photographier leur proie – et c'est tout ce qu'ils avaient pu rapporter. Groenewald conservait les cornes.

David Hubbard a lancé sa propre procédure, baptisée Opération Crash (en anglais, un groupe de rhinocéros est appelé « *crash* ») et menée dans plusieurs pays sous la direction de l'USFWS. L'opération, encore en cours, est l'une des plus fructueuses jamais diligentées par l'agence. Elle a révélé l'implication, entre autres, d'antiquaires, de maisons d'enchères, d'un gang irlandais et d'un ex-associé du cartel de Medellín dans le trafic de corne de rhinocéros aux États-Unis, en Europe, en Asie et en Afrique. Résultats en juillet 2016 : 30 condamnations, 405 mois de prison, 75 millions de dollars de biens saisis.

La plupart des cibles de l'Opération Crash trafiquaient des cornes vieilles ou de collection. Mais les frères Groenewald sont soupçonnés de tuer des rhinocéros. Ils sont mis en examen aux États-Unis pour avoir organisé onze chasses au rhinocéros illégales selon les lois sud-africaines. Or une loi américaine, le Lacey Act, punit la violation de toute loi de protection de la nature, américaine ou étrangère. Le 4 avril 2015, la justice des États-Unis a réclamé l'extradition des frères Groenewald à l'Afrique du Sud.

Mais Dawie Groenewald semble avoir réussi à bloquer la procédure judiciaire américaine. « Au début, l'Afrique du Sud s'est montrée très coopérative », explique David Hubbard, qui se rappelle les premières communications avec les magistrats sud-africains pour préparer l'extradition. Puis, ajoute-t-il, les échanges

officiels entre le gouvernement sud-africain et le Département de la justice des États-Unis se sont ralentis. Peut-être en partie à cause de l'affaire Krüger, suppose-t-il (le parquet sud-africain a décliné une demande d'interview de *National Geographic*, citant « des dossiers en instance de jugement »).

L'affaire Krüger semble avoir aussi bloqué les poursuites contre un associé de Groenewald, Hugo Ras. Parmi les clients de cet organisateur de safaris de luxe ont figuré Eric Trump et Donald Trump, Jr., les fils du candidat à la présidentielle américaine. Hugo Ras est soupçonné de diriger un gang de dix braconniers et trafiquants de corne qui ont abattu des rhinocéros avec des carabines à fléchettes et des doses mortelles d'étorphine – ou M99 –, un opioïde semi-synthétique jusqu'à 80 000 fois plus puissant que la morphine.

« LE BUFFLE EST MON ANIMAL »

Je m'installe dans un luxueux pick-up 4 x 4. Groenewald m'emmène visiter son ranch.

En Afrique du Sud, les éleveurs de gibier possèdent quasiment tout ce qu'un client peut vouloir chasser. En 2013, un buffle a été vendu à un groupe d'investisseurs dirigé par Johann Rupert (actionnaire majoritaire de Richemont, deuxième plus grand groupe de luxe du monde) pour 3,6 millions d'euros – un record. En 2014, le vice-président sud-africain, Cyril Ramaphosa, a cédé trois impalas pour 2 millions d'euros. Cette année, un investisseur a engagé 2,5 millions d'euros pour 25 % d'un buffle nommé Horizon, le valorisant à 10 millions d'euros.

Groenewald élève des buffles, des impalas, des rhinocéros, des hippotragues noirs (une espèce d'antilope) et des gnous bleus, ainsi que des chevaux arabes. Ses hippotragues vivent avec des tubes de PVC blanc à l'extrémité de leurs cornes massives élégamment recourbées, pour les protéger avant commercialisation.

Il élève aussi des animaux à la mode, des variantes génétiques très prisées comme le gnu doré, l'impala saddleback et l'impala à face noire (des animaux porteurs de gènes récessifs produisant des couleurs inhabituelles). Selon

l'Association des chasseurs professionnels africains, qui juge la chasse de tels animaux non éthique, cette pratique fait courir un risque aux populations d'animaux sauvages.

Le buffle est l'un des mammifères les plus dangereux d'Afrique, mais Groenewald conduit en souplesse au milieu du troupeau. « Le buffle est mon animal », lance-t-il affectueusement. Il appuie sur un bouton, et un portail s'ouvre dans la clôture. Nous approchons d'un groupe de taureaux énormes. « Celui-là vaut environ 6 millions de rands [360 000 euros]. » Il en évalue un autre à 600 000 euros. Loin de charger, ces gros mâles gambadent comme de joyeux moutons.

L'intérêt que Groenewald porte à la valeur des animaux confirme ce que j'ai mis du temps à saisir : pour lui, comme pour beaucoup de Sud-Africains, vous n'êtes pas un braconnier si vous tuez ce qui vous appartient. L'idée est ancrée dans une législation nationale favorable à l'exploitation du gibier, et qui fait de la faune la propriété de quiconque réussit à l'enclorre.

« Tout le monde sait que je ne suis pas un braconnier, me dit Groenewald. J'estime qu'un animal comme le rhinocéros devrait m'appartenir. Je peux en faire ce que je veux, comme avec n'importe quel autre animal, comme avec un buffle ou un koudou. Si je l'achète, il est à moi. Si vous voulez chasser le rhinocéros, c'est le mien ; il est sur mon domaine. Si je veux bien que vous l'abattiez, vous pouvez l'abattre. »

Pour Dawie Groenewald, ce qui est légal se résume à une seule question : à partir de quand un rhinocéros lui appartient-il ?

LE ROI DU RHINOCÉROS

John Hume est le plus grand propriétaire de rhinocéros du monde. Il en élève depuis 1995, et en possède 1 300. Un nombre qui porte malchance, me dit-il en s'installant à son bureau, dans son exploitation de Klerksdorp, à 160 km au sud de Johannesburg. Il aimerait en avoir au moins un de plus, et vérifie sur son ordinateur s'il n'y a pas eu une nouvelle naissance.

Vous auriez déclaré, lui dis-je, que vous achèteriez des rhinocéros au diable si cela pouvait les sauver. « Eh bien, répond-il, si vous regardez

ma liste de rhinocéros, vous verrez que nous avons plein de "DG". Sans doute plus d'une centaine proviennent de chez Dawie Groenewald. Je ne le nie pas. Je n'ai rien à cacher, et beaucoup de ces rhinocéros seraient morts aujourd'hui. » Précisons que Hume n'est impliqué dans aucun des délits présumés de Groenewald.

John Hume possède environ un cinquième des rhinocéros détenus par des particuliers en Afrique du Sud. Ce qui rend l'animal si particulier, dit-il, c'est sa « convivialité ». Et d'expliquer que son élevage relève de l'exploitation bovine : « Vous ne pourriez pas y garder des éléphants. »

Chaque semaine, son équipe anesthésie dix à quinze rhinocéros, les aide quand ils vacillent, coupe les cornes, administre des piqûres revitalisantes, et expédie les cornes en lieu sûr, sous bonne escorte. Un rhinocéros produit jusqu'à 2 kg de corne par an, et la corne est coupée environ tous les vingt mois. Hume mène cette activité depuis des années. Il estime avoir amassé 5 t de cornes, qu'il espère vendre un jour légalement à 8 000 euros le kilo – soit une quarantaine de millions d'euros au total.

TRACTATIONS LÉGALES

Vendre de la corne de rhinocéros est prohibé, mais gagner de l'argent avec des rhinocéros vivants est légal. John Hume se démène pour en exporter au Viêt Nam. À l'automne 2015, il a entamé des négociations pour céder une centaine d'animaux à une société vietnamienne, Vinpearl, détenue par Pham Nhat Vuong, première fortune du pays.

Un Sud-Africain peut exporter légalement des rhinocéros vivants avec l'accord du gouvernement (mais sur les conditions de vie qui les attendent après la vente, le flou demeure). Un rhinocéros à l'état sauvage a besoin de près de 400 ha, précise le gestionnaire de l'exploitation de Hume, mais son patron dispose d'un permis d'élevage en captivité lui permettant de garder un animal sur 3 ha, à condition de fournir le complément de nourriture.

Le parc animalier de la société Vinpearl est intégré à un complexe touristique de luxe, sur l'île Phu Quoc, dans le golfe (suite page 96)

EXILÉ POUR RAISONS DE SÉCURITÉ

Près de Port Elizabeth, un éleveur, qui ne peut plus assumer les frais de protection de ses rhinocéros contre les braconniers, a vendu cet animal à une exploitation plus sécurisée. Le mammifère voyagera dans un camion pendant vingt heures, sous sédatif, yeux bandés et oreilles bouchées, au côté d'un vétérinaire.





UN STOCK À 40 MILLIONS D'EUROS

Les cornes de ces rhinocéros du ranch de John Hume ont été coupées voilà peu. Si l'opération est exécutée correctement, la corne repousse. Hume estime détenir 5 t de cornes, qu'il espère un jour avoir le droit de vendre à 8 000 euros le kilo.







(suite de la page 91) de Thaïlande. Une partie de cet espace est consacrée à une énorme opération d'élevage de rhinocéros.

Le 7 décembre 2015, un représentant de Vinpearl a rencontré les autorités sud-africaines pour accélérer l'obtention du permis d'exportation réclamé par John Hume. L'ambassadeur du Viêt Nam en Afrique du Sud l'accompagnait. Dans une lettre, le Département pour le développement rural, environnemental et agricole de la province Nord-Ouest précise : « Vinpearl souhaite importer au moins 100 rhinocéros, qui

seront gardés dans un enclos de 15 ha. Son but est de posséder le plus grand nombre de rhinocéros du monde dans un parc à safari-zoo, et de favoriser la reproduction des animaux. » Le gouvernement a rejeté la demande de Hume.

Sept mois plus tôt, ce dernier avait lui-même entrepris d'obtenir la levée du moratoire sur le commerce intérieur de corne de rhinocéros, en s'associant à l'action en justice de Johan Krüger – celle dont Groenewald prétend être secrètement l'instigateur. Hume invoquait une simple mesure technique pour faire valoir son droit :



SURVEILLANCE RENFORCÉE Deux agents de sécurité utilisent un hélicoptère pour une opération de surveillance anti-braconnage dans le ranch de John Hume. Celui-ci estime dépenser 300 000 euros par mois pour le fonctionnement de son ranch, dont 180 000 euros pour la sécurité des rhinocéros.

« JE N'AI PAS HONTE »

Groenewald et Hume se préparent tous deux à vendre de la corne de rhinocéros.

Groenewald me raconte que, peu après la victoire de Hume au tribunal, il a invité un groupe de huit Asiatiques à inspecter le stock de cornes de Hume. « C'est comme si vous ameniez des gosses de 5 ou 6 ans dans un magasin de jouets. »

La levée du moratoire national n'est que la première manche de la bataille. Le marché étant négligeable en Afrique du Sud, les deux hommes doivent obtenir la levée de l'interdiction internationale. Ce qui a peu de chance d'arriver, car ni le Viêt Nam ni la Chine n'ont manifesté d'intérêt officiel pour la légalisation de ce commerce.

Dans des circonstances extrêmes, les gens honnêtes n'ont d'autre option que de violer la loi comme un acte de désobéissance civile, m'assure Izak Du Toit, l'avocat de John Hume : les éleveurs privés de rhinocéros, qui n'ont pas le droit de vendre les cornes et dont les employés et les animaux vivent sous la menace des braconniers, peuvent choisir de vendre quand même leurs cornes. Il tente un parallèle avec l'apartheid : « Les Noirs devaient transgresser les lois contre lesquelles ils protestaient pour montrer qu'elles étaient illégales. »

Et si des acheteurs de cornes veulent les sortir du pays de façon illégale, explique Dawie Groenewald, « c'est leur problème ».

Quant au fait que la corne de rhinocéros ne soit que de la poudre de perlimpinpin contre les maladies graves, Hume s'en fiche : « Je n'ai pas honte que la corne que je rends disponible pour le monde soit éventuellement ingérée par un malade du cancer, et qu'il finisse par mourir. Cela n'aide personne. J'ai de l'arthrite. Je prends au moins six affreux médicaments. Et pour ce que j'en sais, aucun ne marche. »

Il y a toutefois un cadre où, jusqu'à présent, la corne de rhinocéros marche pour Dawie Groenewald : la justice sud-africaine. Et il espère que ça marchera encore un peu plus : « En cas de légalisation, je serai le principal vendeur. » □

le gouvernement sud-africain, plaiderait-il, avait failli à ses obligations d'information du public, en omettant de consulter le plus gros éleveur de rhinocéros au monde – Hume lui-même – avant de faire appliquer ce moratoire.

L'affaire est passée en justice le 22 septembre 2015 – la Journée mondiale du rhinocéros. Et John Hume a gagné. C'est une bonne nouvelle pour Dawie Groenewald. La décision a été confirmée deux fois en appel. Le gouvernement a formé un ultime appel. Le moratoire reste en vigueur dans l'attente de la décision.

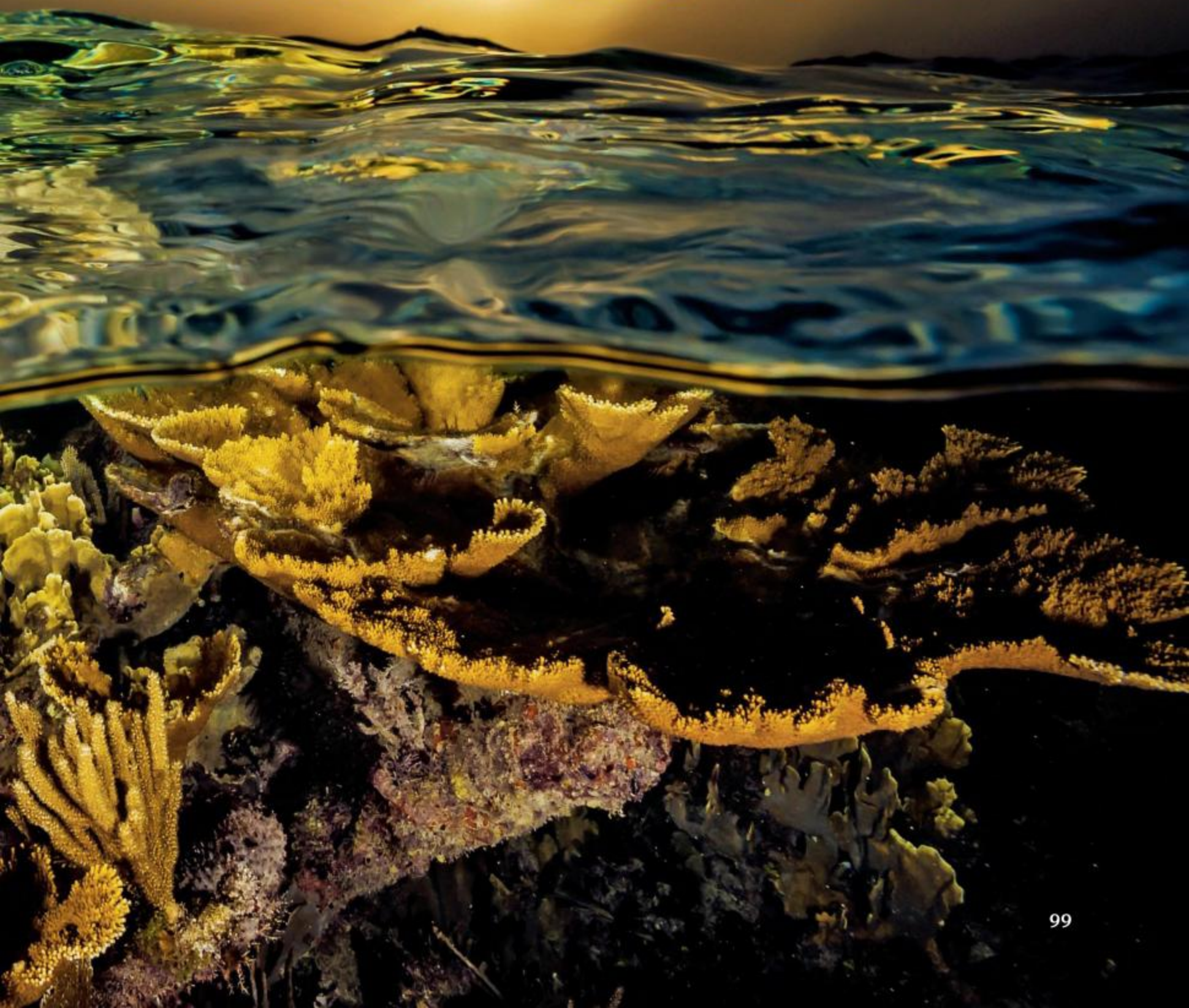
EXPLORATION

Le crépuscule baigne d'une lumière dorée les coraux, au large de la côte sud de Cuba. Baptisé « Jardins de la Reine » par Christophe Colomb, en l'honneur d'Isabelle d'Espagne, ce chapelet isolé d'îles, de mangroves et de récifs semble être resté dans son état originel.



En pleine mer des Caraïbes, les Jardins de la Reine sont une exception :
un écosystème de récifs coralliens et de mangroves parfaitement préservé.
Bienvenue au royaume des tortues, mérous, requins et crocodiles.

Plongée au milieu des coraux de Cuba







LA MANGROVE BIENFAITRICE

Les racines de la mangrove offrent un abri à des milliers d'athérines. Ces poissons argentés, de la taille d'un doigt, forment de grands bancs pour tromper les prédateurs. Les mangroves fortifient les récifs : elles offrent une zone de reproduction pour les créatures vulnérables et piègent les sédiments qui pourraient étouffer les coraux. Elles stockent également du carbone.



Un matin, nous nous enfonçons dans les mangroves. Nous traversons à la nage une forêt inondée, sillonnée par des bancs d'athérines et d'autres petits poissons argentés. Puis nous nous aventurons en pleine mer pour plonger avec des dizaines de requins soyeux au corps fuselé, qui tournent autour de nous.

Au crépuscule, nous regagnons les mangroves et en explorons les eaux sombres avec de puissants projecteurs. Nous suivons un crocodile américain qui chasse en silence, tel un sous-marin. Rencontrer autant de superprédateurs et de proies dans un seul écosystème – et en une seule journée – est incroyable.

Cette oasis marine se porte très bien parce que Cuba protège activement la réserve, où marées et courants retiennent larves et nutriments, explique l'océanographe Fabián Pina Amargós. Pour l'heure, l'écosystème a résisté au blanchiment des coraux. Mais il est menacé, au même titre que les autres récifs, à mesure que l'océan se réchauffe et s'acidifie, et que ses eaux montent.

Avec la fin de l'embargo américain, la beauté des eaux cubaines attirera sans doute de nombreux touristes. Il faut d'urgence instaurer un équilibre entre écotourisme et préservation. Les Cubains savent ce qui est en jeu : le joyau vivant des Caraïbes. □

UNE FAUNE FANTASTIQUE

Des requins soyeux se détachent sur le fond bleu de la mer des Caraïbes (à gauche). Les récifs, en pleine santé, abritent une chaîne alimentaire allant du plancton aux prédateurs. Parmi ceux-ci figurent le mérrou, photographié ci-dessus en train de dévorer un vivaneau.





MER DES CARAÏBES BY NIGHT La nuit, la mer grouille d'une vie différente de celle du jour. À gauche, en haut : une lumière sous-marine attire une myriade de vers marins. En bas : des calmars de récif des Caraïbes en pleine chasse. L'espèce est connue pour sa voracité et pour sa capacité à communiquer en changeant rapidement de couleur de peau et de forme de taches. Ci-dessus : un bébé tortue imbriquée (ou caret, une espèce en danger critique d'extinction), d'environ 8 cm de long, s'éloigne du rivage. Cuba a interdit la chasse aux tortues de mer en 2008.



LES CORAUX RÉSISTENT

Les larges ramures de coraux corne d'élan abritent des bancs de goquettes catires (ou sardes jaunes) et de vivaneaux dent-chien. Fragile, cette espèce de corail à croissance rapide est en danger critique d'extinction. Elle a presque disparu des Caraïbes. Quelques populations subsistent dans les Jardins de la Reine.





LE CROCODILE, ARCHITECTE DE LA MANGROVE

Un crocodile américain se réveille dans une prairie d'herbe à tortue avant de regagner le labyrinthe des racines de la mangrove. Les crocodiles sont essentiels à l'écosystème des mangroves, car ils y créent des voies facilitant la circulation des nutriments. La croissance des populations de superprédateurs, tels que les crocodiles et les requins, est l'indice d'un écosystème équilibré.



L'histoire des États-Unis, version Afro-Américains

Alors que les violences policières contre les Noirs créent la polémique aux États-Unis, Washington inaugure un ambitieux musée consacré à l'histoire du pays du point de vue des Afro-Américains. Rosa Parks, Chuck Berry et James Baldwin au programme.



PORTRAIT DE FREDERICK DOUGLASS Ce cliché de l'un des plus célèbres abolitionnistes du XIX^e siècle sera exposé dans le musée (ci-dessus). Ex-esclave, Douglass fut la personne la plus photographiée de son époque. Ayant compris le pouvoir des images pour changer le regard porté sur les Noirs, il n'hésitait pas à poser.





ROBE COUSUE PAR ROSA PARKS Rosa Parks, une couturière, refusa de céder son siège à un Blanc dans un bus. L'incident fut à l'origine du boycott des transports de Montgomery (Alabama), en 1955 – une étape-clé du mouvement pour les droits civiques. Rosa Parks cousait cette robe quand elle fut arrêtée.

DON DU MUSÉE DE LA MODE NOIRE

CASQUETTE D'UN PORTEUR DE LA PULLMAN La société de wagons-lits Pullman était le plus gros employeur de Noirs dans les années 1920. Ses porteurs étaient plutôt bien payés. La création de leur syndicat, en 1925, fut un tournant dans la marche vers l'égalité.

DON DES DESCENDANTS DE GARFIELD LOGAN



RADIOCASSETTE DE PUBLIC ENEMY Chuck D a acheté cette boom box en 1987, à New York, peu avant que son groupe de rap ne sorte son album-phare, *It Takes a Nation of Millions to Hold Us Back*. L'appareil sera utilisé en tournée jusqu'au milieu des années 1990, puis à nouveau en 2010.

DON DE PUBLIC ENEMY





TECSONIC

FM STEREO



Controls for the boombox, including a tuning dial and various function buttons.

FUNCTION

- NORMAL
- METAL
- DUBBING
- TAPE
- RADIO

BAND

- FM
- MW
- SW1
- SW2

TUNING

Controls for the boombox, including a volume knob and various function buttons.

EQUALIZER

- 1K
- 3K
- 10K

HIGH FILTER

- OFF
- ON

BEAT/MODE

- STEREO
- MONO

VOLUME

- MIN
- 0
- 10
- MAX

5-BAND GRAPHIC EQUALIZER MX-900

RECEIVER
E PLAYER

RELAY PLAY

DUBBING

START

END

RECORDING

HI-SPEED DUBBING SYSTEM

Controls for the boombox, including a volume knob and various function buttons.

PAUSE

REC

PLAY

REW/REV

F.F/CUE

STOP/EJ

PAUSE

HEADPHONE

20W

10W

5W

Par Michele Norris

Portraits de Radcliffe Roye

Photographies d'objets de Grant Cornett

Si Gina McVey n'avait pas croisé par hasard un soldat en uniforme dans une concession automobile de Californie, elle n'aurait sans doute jamais su que son grand-père avait joué un rôle non négligeable dans l'histoire des États-Unis. Gina et le soldat papotaient dans la salle d'attente. Elle a dit que son grand-père avait participé à la Première Guerre mondiale. « Qu'a-t-il fait ? a demandé le soldat. Dans quel corps a-t-il servi ? » Gina n'a su quoi répondre.

Ce grand-père paternel, Lawrence Leslie McVey Senior, vivait à New York. Gina avait 10 ans quand il mourut, et elle ne l'avait rencontré que deux fois. Mais elle se souvenait d'un détail qui participait du récit familial : il avait reçu une étrange médaille du gouvernement français, sans qu'elle pût s'en rappeler le nom.

« L'expression [sur le visage du soldat] quand j'ai mentionné la médaille avait quelque chose de bouleversant. Il m'a demandé si mon grand-père était noir, raconte Gina McVey, une Afro-Américaine à la peau marron et aux yeux foncés. C'est alors qu'il a prononcé le mot. » La croix de guerre. « Il voulait savoir si c'était bien cette médaille que mon grand-père avait reçue. »

Gina se souvient de ce que le soldat lui a dit ensuite : « Savez-vous ce que vous possédez ? Vous possédez une histoire. » Ces mots, elle les a pris comme une injonction. Dans l'heure, elle s'est mise à chercher sur son ordinateur les noms des soldats noirs de la Grande Guerre. Moins d'un mois plus tard, chez sa mère, à Los Angeles, elle fouillait dans une boîte métallique

oubliée dans un tiroir de la chambre depuis 1968 – l'année de la mort de son grand-père. Et il ne s'était pas passé quatre mois que Gina McVey se trouvait à Washington pour remettre le contenu de cette boîte aux conservateurs du nouveau National Museum of African American History and Culture (Musée national de l'histoire et de la culture afro-américaines).

La boîte contenait des médailles, des lettres d'éloges, des photos et des coupures de presse détaillant les états de service du grand-père dans le 369^e régiment d'infanterie, entièrement composé de Noirs. Interdits de combats aux côtés des Blancs, les soldats de couleur étaient cantonnés aux rôles subalternes, cuisiniers ou débardeurs. Mais ils furent finalement redéployés pour combler les pertes françaises. Le monde entier avait alors reconnu leur conduite





ENTRAVES EN FER Ces entraves pour enfants étaient généralement fabriquées en Afrique et utilisées lors de la traversée de l'Atlantique. On pouvait attacher les petits par deux pour rendre leur marche difficile.

héroïque. « Je n'en ai jamais entendu parler à l'école, regrette Gina McVey. Il aura fallu attendre que quelqu'un dise : "C'est une chose importante, que nous devons partager." »

Les musées de la Smithsonian Institution sont des lieux privilégiés pour comprendre ce que l'on entend par être américain. En ce mois de septembre, son dernier-né porte une mission différente : reconsidérer l'histoire des États-Unis du point de vue afro-américain.

Livre de cantiques de l'abolitionniste Harriet Tubman, Cadillac de la légende du rock'n'roll Chuck Berry, encrion de l'écrivain James Baldwin, robe cousue par Rosa Parks, wagon réservé aux

Noirs, mirador du pénitencier d'Angola, en Louisiane... Chaque objet de ce musée se veut emblématique d'un chapitre de cette histoire où l'esclavage, l'oppression, la liberté et l'obstination sont inextricablement mêlés.

Le musée attend 5 millions de visiteurs par an. Qui verront la croix de guerre de Lawrence Leslie McVey, et découvriront à quel point les préjugés envers les Noirs étaient la norme dans l'armée américaine. Ce qu'expliquait un mémo – secret – des autorités militaires rédigé en 1918 : « Bien que citoyen des États-Unis, l'homme noir est considéré par l'Américain blanc comme un être inférieur. » Et de conseiller aux officiers français d'éviter de prendre

En projet depuis plus de cent ans...

Des membres éminents de la communauté afro-américaine avaient formé le projet d'un monument national en hommage aux réussites de la population noire. Mais arguties politiques, problèmes de financement et questions liées à son emplacement ont retardé sa réalisation de plusieurs décennies.

leurs repas avec des soldats noirs, de leur serrer la main, ou même de les féliciter, afin de ne pas les « pourrir ».

Le musée se situe à deux pas de la Maison-Blanche, en face du Washington Monument, dédié au premier président des États-Unis. Tout y est audace : sa mission, ses collections, son bâtiment (qui a coûté 540 millions de dollars) inspiré d'anciens arts africains. Son principal concepteur, David Adjaye, est un architecte britannique né en Tanzanie de parents ghanéens.

La façade est un lavis de métal brun foncé évoquant les motifs complexes créés par les forgerons afro-américains pour décorer grilles et balcons des maisons de La Nouvelle-Orléans. « Je voulais un bâtiment qui évoque la résilience, l'élévation morale, la spiritualité, précise Lonnie Bunch, directeur et père fondateur du musée, mais je voulais également un bâtiment dont on ressentirait la sombre présence. »

Angulaire et esthétiquement agressif, il se veut aussi un hommage au style flamboyant des Afro-Américains, souvent inspiré par l'urgence qu'ils éprouvent à transmettre leur vision de la culture – chapeaux tape-à-l'œil, costumes de zazous, coiffures tressées, bling-bling. Je passe souvent devant, et je ressens toujours un choc.

À ma première visite, quelque chose a mis des mots sur ce que j'éprouvais aussi viscéralement : « Moi aussi, je suis l'Amérique. » La phrase figure en énormes lettres de bronze au mur d'une salle d'exposition. C'est la dernière d'un poème de Langston Hughes, *I, Too* (« *Moi, aussi* »). Rédigé lors du séjour de l'auteur en Europe, après qu'on lui eut refusé d'embarquer à bord d'un navire



Créé en 1863, le 55^e régiment d'infanterie du Massachusetts était formé de Noirs.

à cause de sa couleur de peau, le poème évoque le « frère plus sombre » qu'on envoie manger à la cuisine lorsqu'il y a des invités, mais qui mange et prend des forces, certain qu'un jour il sera accueilli « à la table quand il y a du monde ».

Hughes écrit : « De plus / Ils verront comme je suis beau / Et ils auront honte. »

Se pencher sur les épisodes les plus sombres de son histoire présente un véritable défi. Toute société marquée par la guerre, le génocide, la famine, la déportation ou l'esclavage doit décider de ce qu'elle veut se rappeler, et comment s'en rappeler. Les musées jouent un rôle crucial dans la construction de la mémoire collective – ici, ouvrir les États-Unis à une histoire qu'ils auraient pu choisir d'oublier. L'esclavage fut légal dans le pays pendant plus de deux siècles. Il a modelé presque chaque aspect du style de vie américain. Or il n'occupe qu'une place subalterne dans son histoire officielle.

Il y a une décennie, quand ils se sont lancés dans ce projet, les conservateurs du musée pensaient que bon nombre d'objets, documents ou précieux souvenirs témoignant de l'histoire des Afro-Américains devaient dormir anonymement dans des sous-sols, des garages ou des malles. Des pièces de grande valeur pouvaient se trouver aux mains de collectionneurs, mais ils pressentaient que beaucoup d'autres, hautement symboliques, restaient à découvrir, pour la bonne raison que bien des musées avaient négligé l'histoire du peuple noir américain.

Un autre paramètre incitait les conservateurs à penser qu'une grande partie de cette histoire demeurait enfouie. Bien souvent, les familles

1915

Création du Committee of Colored Citizens (« comité des citoyens de couleur ») pour accueillir à Washington les vétérans noirs venus célébrer le cinquantenaire de la guerre de Sécession. Il aura plus tard pour mission d'organiser une commémoration permanente – « un bel édifice en hommage à la contribution des Noirs à la nation américaine ».

1929

Le président Hoover charge quelques personnalités noires de planifier la construction d'un mémorial national, mais aucun financement n'y est affecté.

1967

À Anacostia, un quartier symbolique de la communauté noire de Washington, la Smithsonian Institution ouvre un musée dédié à la culture et à l'histoire des gens de couleur.

1968

Jackie Robinson, premier joueur noir en Ligue majeure de base-ball, et l'écrivain James Baldwin demandent au Congrès de créer une commission sur « l'histoire et la culture des Noirs ».

1981

Le Congrès autorise la création d'un Musée national afro-américain, dans l'Ohio, sans financement fédéral.

1986

Tom Mack, un voyageur noir, lance une campagne pour la création d'un musée sur le National Mall, à Washington.

1988

Joÿ Lewis, membre du Congrès, présente un projet de loi pour l'édification d'un musée. Il ne cessera de revenir à la charge à chaque session législative, jusqu'au vote de la loi, en 2003.

noires n'avaient pas voulu fouiller dans un passé douloureux. Pourtant, quand un repas réunit plusieurs générations, il y a encore souvent à table une personne assez âgée pour avoir connu l'époque où tout Noir était un citoyen de seconde zone, quand la loi dictait où il pouvait manger, vivre, travailler, envoyer ses enfants à l'école. Mais bien de ceux qui ont dû composer avec le système inhumain et dégradant de la ségrégation ont décidé que la meilleure façon d'avancer était de ne pas s'attarder sur le passé.

Dans ma propre enfance, mon père et mes cinq frères employaient à tout bout de champ cette expression, « voyager léger ». Si quelqu'un leur demandait « Comment ça va ? », la réponse était : « On voyage léger. » Il m'a fallu longtemps pour comprendre, une fois adulte, qu'ils ne faisaient pas allusion à un sac de voyage à poignée. Ils étaient de Birmingham, dans l'Alabama, et tous étaient partis s'installer dans le Nord, en quête d'une vie meilleure et d'une ville où leurs enfants pourraient prendre leur envol.

Pour essayer de s'élever dans la société, certaines choses étaient enfermées à double tour, ni plus ni moins. Outre la croix de guerre, la boîte en métal retrouvée par Gina McVey contenait la Purple Heart (décoration pour blessure de guerre) de son grand-père, une médaille de tireur d'élite, une lettre de remerciement du gouvernement français et des photos du grand-père en uniforme américain. « Sur l'une des photos, ma grand-mère avait écrit "héros", tout en haut, se souvient Gina. Ça m'a secouée. Je venais juste d'apprendre qu'il avait reçu cette médaille. Je me suis assise et j'ai pleuré. » Comment une famille peut-elle oublier ce genre de choses ?

Quand le 369^e régiment d'infanterie revint de la guerre, New York lui fit un triomphe. Il y avait des cigarettes, du chocolat, et des pièces rebondissaient sur les casques d'acier. Mais, une fois la parade achevée, les soldats se retrouvèrent dans un pays qui ne semblait pas les considérer comme des égaux. La même année, en 1919, des centaines d'Afro-Américains furent massacrés en plusieurs endroits des États-Unis par la populace blanche, lors d'une période de tensions raciales appelée « l'Été rouge ».

« Plus j'en apprenais, non seulement sur les services rendus par mon grand-père, mais sur le monde qu'il avait retrouvé à son retour, mieux je comprenais pourquoi toute cette histoire s'était perdue, dit Gina McVey. C'était douloureux, trop douloureux. »

La responsabilité du musée est de raconter l'histoire dans sa totalité, « et non pas juste

une partie de l'histoire, pas plus que la partie avec laquelle certaines personnes se sentent à l'aise », affirme Rex Ellis, le directeur administratif. Cela ne va pas sans controverses, comme il a pu s'en rendre compte lui-même en exhumant dans sa ville natale des épisodes pourtant connus de tous.

Rex Ellis a grandi à Williamsburg, l'ancienne capitale de la Virginie. Colonial Williamsburg, l'immense musée historique à ciel ouvert où des acteurs portent des costumes d'époque, est le foyer de la vie citoyenne et de la défense des droits civiques pour les habitants actuels. Pourtant, quand il était enfant, Rex Ellis n'a jamais eu l'autorisation de s'y rendre. Quand il a demandé pourquoi à son père, celui-ci lui

1990

La Smithsonian Institution lance le projet du Musée national afro-américain.

1994

Le sénateur (blanc) Jesse Helms torpille le projet de loi de Lewis : « Chaque minorité va envisager de demander au contribuable de payer son propre musée. »

2001

J. C. Watts, Jr., membre du Congrès, et le sénateur Sam Brownback, deux républicains, se joignent à Joÿ Lewis, un démocrate, pour faire avancer la législation. J.-C. Watts, un Afro-Américain, avait auparavant déjà travaillé avec Lewis. Brownback affirme que l'idée de défendre la création du musée lui est venue à l'église, telle « une intervention divine ».

2003

George W. Bush signe la loi qui décide de la construction du musée.

2006

Choix d'un site près de l'obélisque du monument dédié à George Washington.

2008

La collecte de « trésors afro-américains » commence dans tout le pays.

2012

Lors de la pose de la première pierre, le président Barack Obama déclare que le musée « apporte la preuve que les choses les plus importantes dans la vie prennent le plus souvent beaucoup de temps ».

2016

Le National Museum of African American History and Culture emménage dans l'étonnant édifice qui l'héberge désormais.

a répondu : « Parce que c'est un endroit qui parle de l'esclavage, et que c'est quelque chose qu'on n'a pas besoin de connaître. »

Plus de dix ans plus tard, Ellis enseignait l'histoire du théâtre à l'université de Hampton (Virginie) quand un représentant du Colonial Williamsburg s'est présenté sur le campus, en quête d'acteurs pour jouer des rôles d'esclaves. Ellis roule de grands yeux. « On ne se rend pas dans une université à majorité noire pour faire une telle déclaration, à moins d'avoir une juste cause à défendre, d'être totalement "investi", comme disait ma grand-mère. Cet homme nous a dit qu'il voulait commencer à évoquer l'autre moitié de la population de Williamsburg durant le XVIII^e siècle, et il souhaitait qu'on l'aide. »

Rex Ellis ignorait que la moitié de la population de la ville était noire. Il a alors créé ce qui s'appelle aujourd'hui The Other Half Tour (« La visite de l'autre moitié ») : deux heures sur le site montrant la vie du point de vue des esclaves.

À Williamsburg, les Noirs avaient toujours joué en costumes – de forgerons, filles de cuisine, relieurs ou charpentiers –, mais des rôles muets. Ellis a renversé les choses : les interprètes des esclaves décrivaient en détail comment ils vivaient, travaillaient, retrouvaient un peu de dignité dans des rituels privés, et parvenaient à supporter l'esclavage et les brutalités.

Acteur expérimenté, Rex Ellis savait incarner un esclave sévèrement puni pour avoir voulu apprendre l'alphabet et, brusquement, changeant de rôle, se redresser et donner une éblouissante leçon d'histoire. Il faisait un tabac auprès des visiteurs. Mais il a été mis au ban de la communauté noire de Williamsburg.

« C'était très, très controversé, se souvient-il. Les deux ou trois premières années furent vraiment dures. Quand vous avez des employés noirs qui viennent voir ce que vous faites et puis vous tournent le dos, ou des gens qui vous approchent et, vous voyant en costume et vous entendant parler, se mettent à siffler *Dixie* [chanson à la gloire du Sud], ça peut vous faire très mal. »

Son père n'est jamais venu voir Ellis quand il interprétait un esclave. « À la fin, je pense qu'il a compris que je ne faisais pas que raconter notre histoire, mais que j'essayais de rendre aux gens la dignité dont leur place dans l'histoire les avait privés. La dignité », insiste-t-il.

Son père n'a pas vécu assez longtemps pour voir le musée, mais il n'est pas absent des pensées d'Ellis quand il en considère l'objectif : « Il nous faut convaincre certaines personnes de l'importance de ce travail. [...] Nous avons encore beaucoup à faire, et nous devons être très prudents pour gagner la confiance des gens. »

Étudier l'histoire de la population noire est crucial pour comprendre les États-Unis : les responsables du musée le rabâchent depuis une décennie. C'est une approche très risquée, surtout dans une institution telle que la Smithsonian, où l'on goûte (suite page 126)

DÉBRIS D'ATTENTAT Joan Mulholland a trouvé ces éclats de vitraux dans le caniveau après l'attentat à la bombe contre une église de Birmingham (Alabama), qui tua quatre jeunes filles noires, en 1963. Pendant des années, Mulholland a conservé un éclat dans son porte-monnaie – un rappel de la tragédie et du courage qu'il lui fallait pour affronter la haine.

DON DE LA COLLECTION TRUMPAUER-MULHOLLAND



Le champion d'athlétisme Carl Lewis a offert au musée neuf de ses dix médailles olympiques.



MÉDAILLE OLYMPIQUE DE CARL LEWIS Le sportif n'a gardé qu'une seule de ses médailles, pour la déposer dans le cercueil de son père. Auparavant, il les gardait toutes chez lui, jusqu'à ce qu'il apprenne l'existence du nouveau musée. « Je crois que si un enfant voit ces médailles, ça pourrait l'inspirer », confie-t-il.

DON DE CARL LEWIS





GUIARE DE CHUCK BERRY À ses débuts, quand il créa son style virtuose, le musicien jouait sur cette Gibson ES-350 T, qu'il surnommait « Maybellene ». Kevin Strait, conservateur au musée, raconte que le guitariste, alors âgé de 85 ans, y a plaqué quelques accords avant d'en faire don, en 2011.

DON DE CHARLES E. BERRY

ACTE D'AFFRANCHISSEMENT Quand l'esclavage était en vigueur, les esclaves libérés gardaient sur eux la preuve de leur statut. Joseph Trammel a fabriqué un étui en étain pour ses papiers. Ce document de 1852 décrit un « homme libre à la peau foncée » de 21 ans, avec des cicatrices sur le front et le bras gauche.

DON DE ELAINE E. THOMPSON



« Le fait qu'ils ont décidé d'inclure le hip-hop et le rap dans l'histoire des Afro-Américains, c'est déjà impressionnant », se réjouit Chuck D.

(suite de la page 120) peu les conflits culturels. Par exemple, en 1995, une exposition au Musée national d'histoire américaine, à Washington, a reconstitué la cafétéria du grand magasin Woolworth de Greensboro (Caroline du Nord). C'est devant celle-ci que, en 1960, quatre étudiants noirs avaient organisé un sit-in, car ils n'avaient pas le droit de s'y faire servir – et le mouvement avait pris une ampleur nationale.

En Caroline du Nord, des voix ont protesté : l'exposition jetait l'opprobre sur Greensboro. Woolworth s'est plaint : sa marque risquait d'en pâtir. Des Afro-Américains ont dénoncé un Disneyland mettant en avant le courage des étudiants au lieu du racisme qu'ils combattaient. Tant de bruit pour une seule reconstitution ! Alors, avec un fonds de près de 40 000 objets, imaginez un peu où cela peut mener !

Les pièces exposées assument un point de vue clair, mais sont choisies sur des critères très rigoureux. Et même si le musée fait surtout appel à des voix noires, sa vocation est d'attirer des publics de tous les horizons culturels.

Le parcours commence au sous-sol, comme pour rappeler le slogan de la National Association of Colored Women (« Association nationale des femmes de couleur ») : « *Lifting as We Climb* » (« Se redresser pour s'élever »). Il évoque d'abord une nation alors nouvelle, les États-Unis, qui luttait pour établir une société fondée sur le droit mais où, paradoxalement, l'idéal de liberté s'accommodait de l'esclavage.

Nulle part il n'est asséné que l'esclavage était une abomination, et la ségrégation, le mal absolu. Mais les expositions conçues avec soin poussent les visiteurs à examiner les problèmes économiques, politiques ou moraux d'un point de vue très personnel. L'idée est la suivante :

qui aura appris ce qu'étaient les fers portés par les esclaves sera mieux à même de réfléchir à ce que c'est de les porter soi-même, ou de les faire porter à quelqu'un d'autre.

« C'est vous-même que vous découvrirez ici, peu importe votre origine », affirme Mary Elliott, qui a contribué à la conception de l'exposition « Esclavage et liberté ». Celle-ci souligne les contradictions personnifiées par le troisième président des États-Unis, Thomas Jefferson, qui fut à la fois rédacteur de la Déclaration d'indépendance et propriétaire d'esclaves. « Nous montrons le côté humain de cette histoire, et donc, si vous êtes un homme, ou une femme, ou un enfant, vous penserez à Thomas Jefferson et vous vous direz : qu'aurais-je fait à sa place ? Comment me serais-je justifié ? »

Pour Chuck D, le chanteur de Public Enemy, groupe de rap très virulent politiquement, et qui a fait don du radiocassette de ses débuts, le musée agit dans le droit fil de *Fight the Power* (« Combats le pouvoir »). Dans ce grand succès de 1989, il déplorait : « La plupart de mes héros n'apparaissent même pas sur un timbre. »

« Le fait qu'ils ont décidé d'inclure le hip-hop et le rap dans l'histoire des Afro-Américains, c'est déjà impressionnant, se réjouit Chuck D. Ajoutez à cela qu'ils ont voulu confronter l'Amérique à elle-même, demander à l'Amérique de s'interroger, et de prendre en considération tous les peuples qui la composent, et toute leur histoire. C'est puissant. »

Pour l'athlète Carl Lewis, l'attrait du musée tient à ce qu'il procure une sorte d'immortalité. Lewis idolâtre la star noire du sprint Jesse Owens – quatre médailles d'or aux J.O. de Berlin, en 1936. Il s'étonne qu'un grand nombre de jeunes ignorent tout de l'histoire de son héros.

Carl Lewis a donné au musée neuf de ses dix médailles olympiques. Une façon, dit-il, de s'assurer que le public se souviendra de ses trophées, mais aussi du contexte dans lequel ils furent gagnés. « Je ne vais pas vous mentir, ajoute-t-il. C'est quand même assez bizarre de songer que, dans une centaine d'années, ces médailles se trouveront peut-être encore là. »

Même des objets synonymes de succès font ressortir, en toile de fond, les murs qu'il a fallu franchir. Prenons la Cadillac Eldorado décapotable, modèle 1973, de Chuck Berry. Une voiture sublime : couleur rouge à lèvres, pneus cerclés de blanc, sigle de capot qui étincelle comme un chandelier. Tout en clamant haut et fort l'accomplissement de son propriétaire, elle rappelle ce dont il fut victime. Lors du tournage du documentaire *Chuck Berry: Hail! Hail! Rock'n'Roll*, le guitariste, qui approchait de la soixantaine, est monté au volant de cette auto sur la scène du Fox Theatre de Saint-Louis. La même salle qui l'avait refoulé quand il était enfant. Dans le musée, Chuck Berry figure un pionnier de la guitare, dont la musique a séduit les jeunes – blancs ou noirs –, et ouvert la voie à de futures légendes telles que Keith Richards (The Rolling Stones), Pete Townshend (The Who) et Dave Grohl (Nirvana).

Dès l'origine, les concepteurs du musée ont voulu créer un fonds inédit, et non écumer les maigres collections d'autres établissements. Ses bureaux provisoires étaient pleins de tableaux blancs et de feuilles jaunes qui dressaient des listes de personnes, événements, moments-clés et thèmes de toutes sortes à fouiller : l'abolition de l'esclavage, la guerre de Sécession, la danse, les sports, la presse noire, les transports, les prisons, les mouvements de protestation, les quartiers d'affaires, l'agriculture, les activités maritimes, les coupes de cheveux, le cinéma, ou encore la vie de famille.

Les conservateurs cherchaient des objets qui, en plus de symboliser un moment historique, révélaient l'histoire personnelle de leurs propriétaires. Des objets ordinaires qui racontaient des histoires sortant de l'ordinaire.

La moisson a été riche. La tenue à la veste orange feu que la contralto Marian Anderson choisit de porter lors de sa prestation au Lincoln Memorial de Washington, en 1939, après que la société patriotique Daughters of the American Revolution l'eut empêché de chanter au Constitution Hall à cause de la couleur de sa peau. Une raquette d'Althea Gibson, première joueuse de tennis afro-américaine à l'US Nationals (et première Noire à remporter un tournoi du grand chelem, à Roland-Garros, en 1956). De minuscules fers pour un enfant esclave.

Cette collecte n'en finira jamais, déclarent les conservateurs. Qui continuent de réunir des objets en rapport avec l'histoire au quotidien – que ce soit le mouvement de protestation survenu en 2014 à Ferguson (Missouri) après qu'un policier blanc a tué un Noir désarmé, ou la fin du mandat présidentiel de Barack Obama.

L'un des objets ordinaires les plus extraordinaires renvoie directement à la sombre période où les Noirs étaient achetés et vendus comme des marchandises. Il rappelle aussi comment les esclaves noirs s'accrochaient désespérément à l'espoir de recouvrer la liberté.

Rex Ellis se souvient de ce jour où, en passant dans un couloir, il a entendu un collègue dire qu'une femme n'arrêtait pas de téléphoner en affirmant qu'elle détenait la bible de Nat Turner, le prédicateur qui dirigea une sanglante révolte d'esclaves, en 1831. Ellis s'est subitement figé, renversant à moitié le gobelet qu'il tenait à la main. Il a demandé le numéro de la femme et l'a appelée sur-le-champ. Non sans une pointe de méfiance, car les conservateurs commençaient à avoir l'habitude des pistes finissant en cul-de-sac, des propositions cupides et des gens cherchant à se faire mousser.

Rex Ellis a grandi non loin de la région marécageuse du comté de Southampton (Virginie) où Nat Turner mena sa rébellion. Il avait entendu des rumeurs à propos d'objets ayant appartenu au prédicateur que des familles blanches se seraient partagés : un chapeau ; une épée ; un porte-monnaie prétendument fait avec sa peau après sa pendaison. Quant à (suite page 131)

Les conservateurs cherchaient des objets qui, en plus de symboliser un moment historique, révélaient l'histoire de leurs propriétaires.



ENCRIER DE JAMES BALDWIN L'écrivain, l'un des artistes les plus en vue dans la lutte pour les droits civiques, gardait cet encrier au bouchon en laiton dans son manteau quand il s'installa à Saint-Paul-de-Vence, en 1970. On le voit ci-dessus avec sa sœur Paula. Également écrivain, sa nièce Aisha Karefa-Smart (ci-contre) a grandi parmi des objets de l'auteur de *La Conversion* et des récompenses qu'il a obtenues : « Nous n'avions jamais envisagé que ces pièces puissent intéresser d'autres personnes ou un musée. »

DON DE LA FAMILLE BALDWIN





CROIX DE GUERRE Au cours de la Première Guerre mondiale, le gouvernement français décora de cette médaille les soldats noirs du 369^e régiment d'infanterie, surnommés « Harlem Hellfighters » pour leur bravoure. Cette médaille appartenait à Lawrence Leslie McVey. Elle est restée au fond d'une boîte en métal jusqu'en 2010, quand sa petite-fille l'a retrouvée.

DON DE GINA R. MCVEY

(suite de la page 127) la bible, pour autant qu'elle existât, elle serait alors une pièce de premier plan de l'histoire de Turner. Prédicateur très en vogue, celui-ci avait appris à lire seul, et tenait une bible à la main quand il délivrait ses sermons ou baptisait des esclaves. Peut-être l'avait-il avec lui lors de la révolte qu'il mena dans les plantations, où lui et sa troupe libérèrent des esclaves et tuèrent au moins cinquante-cinq Blancs, dont des femmes et des enfants.

L'auteur des appels téléphoniques répétés était Wendy Creekmore Porter, professeure-adjointe au département d'Études féminines à l'université d'Old Dominion de Norfolk, en Virginie. La bible appartenait à son beau-père, Maurice Person, arrière-petit-fils de Lavinia Francis, une jeune fille blanche qui avait survécu à l'expédition de Turner grâce aux esclaves de sa famille, qui l'avait cachée.

Quand Rex Ellis est arrivé chez Porter, à Virginia Beach, la bible, du format d'un livre de poche, était posée sur la table de la salle à manger, enveloppée dans un vieux torchon. Il manquait ses deux couvertures ; ses pages, écornées, menaçaient de partir en morceaux. « Elle était si petite, se souvient Ellis, et c'est alors que j'ai su que ce pouvait être la vraie, car Nat Turner la gardait toujours dans sa poche. »

« Elle ne méritait pas de rester dans une maison, affirme Wendy Creekmore Porter. Elle méritait d'être exposée dans un espace plus grand, comme élément d'une histoire. Un lieu où le public puisse la voir. Un lieu qui permette de refermer des cicatrices. » Bruce Turner, arrière-arrière-arrière-petit-fils de Nat Turner, estime que le périple de cette bible s'achève au bon endroit : « Plus elle attirera de monde, plus on connaîtra l'histoire de Nat Turner. »

Tout objet déposé au sein de la Smithsonian Institution voit croître sa valeur symbolique.

C'est une sorte d'*imprimatur* culturel, une façon de dire : cela compte. Le National Museum of African American History and Culture ouvre ses portes à l'heure où le slogan « *Black Lives Matter* » (« Les vies des Noirs comptent », mouvement activiste né en 2013 aux États-Unis, à la suite de décès de Noirs lors de contrôles de police) entre dans le langage courant. Et c'est très bien ainsi. Car le cœur de la mission du musée est précisément celle-ci : aider quiconque en franchit les portes à comprendre que les vies des Noirs et l'histoire des Noirs comptent pour de bon.

Le message s'adresse à tous, et notamment à ceux qui ignorent leur propre histoire. Un demi-siècle s'est écoulé avant que Gina McVey ne découvre le passé militaire de son grand-père. Celui-ci est mort en 1968. On l'a trouvé seul, sur un banc, dans un parc de New York. Il avait été battu. Des millions de gens sauront désormais quel rôle héroïque fut le sien.

L'histoire des Afro-Américains a toujours été traitée comme une matière subalterne, seulement digne d'un astérisque. Mais, alors que le pays continue à débattre de ses valeurs fondamentales, il y a de grandes leçons à en tirer. Voilà bien ce que soutient Lonnie Bunch, le directeur du musée, depuis qu'il est entré à la Smithsonian Institution, en 1978.

« Si l'on veut comprendre les notions de résilience, d'optimisme ou de spiritualité américaines, quoi de mieux que l'expérience noire ? Si l'on veut comprendre les impacts des changements démographiques de nos villes, et les tensions qui s'ensuivent, quoi de mieux que la littérature et la musique de la communauté afro-américaine ? martèle Lonnie Bunch. La culture afro-américaine possède la puissance et la complexité nécessaires pour éclairer tous les recoins sombres de la vie américaine, et la capacité à éclairer toutes les possibilités et toutes les ambiguïtés de la vie américaine. »

Ce n'est pas la visite du nouveau musée qui fera penser le contraire. Alors, l'histoire des Noirs américains, un simple astérisque ? Non, un point d'exclamation ! □

Un bain chaud pour les macaques

Au Japon, des macaques aux attitudes très humaines se baignent dans une source chaude pour se garder du froid.

Texte et photographies de
JASPER DOEST

Lorsque j'ai visité le Jigokudani Yaen-koen (le parc aux singes de Jigokudani) pour la première fois, en 2007, la ressemblance entre les macaques japonais et les humains m'a frappé. Leurs expressions, leurs comportements sont aisément comparables aux nôtres. Et, de fait, ils évoquent irrésistiblement ce que je vois de moi-même dans un miroir, ou lorsque je regarde mes filles. Depuis, je suis retourné sur place à huit reprises, pour un total de deux mois et demi.

Les macaques japonais (*Macaca fuscata*) sont les seuls primates non humains à vivre sous des latitudes aussi septentrionales. C'est dans les années 1960, ai-je appris, qu'ils ont commencé à se baigner dans l'une des sources chaudes – *onsen*. Aujourd'hui, 160 macaques (suite page 136)

Assis sur une pierre, au milieu d'une source chaude, un macaque japonais secoue la neige et les gouttes de pluie de son pelage, dans le parc national de Joshin'etsukogen, sur l'île de Honshu.







LE MOMENT SIESTE

En plein hiver, par moins de 0°C, des macaques japonais se plongent dans l'eau d'une source à plus de 35°C, dans le parc de Jigokudani. Ainsi détendus, les singes s'assoupissent souvent pendant leur bain.





CHALEUR MUTUELLE Deux jeunes macaques se serrent pour se tenir chaud lors des frimas. Ces animaux intelligents et très sociaux vivent dans trois des quatre principales îles du Japon.

(suite de la page 132) environ y font régulièrement trempette. L'endroit est devenu une attraction touristique de premier plan, ainsi qu'une source de revenus pour la communauté locale. Des visiteurs du monde entier viennent contempler les singes, qui sont nourris par les agents du parc. Ce n'est pas un zoo, mais cela y ressemble un peu.

Au fil des années, à mesure que je connaissais mieux les macaques japonais, j'ai eu envie de réaliser des portraits valorisant la personnalité de mes modèles. Je souhaite que le public réfléchisse au bien-être de ces singes, ainsi qu'aux effets du tourisme sur leur santé. □





À LA PÊCHE À PIED

Un macaque étend le pied pour attraper la nourriture lancée par un garde. Tous les singes n'adoptent pas la même stratégie : certains plongent et nagent afin de saisir les aliments avant qu'ils tombent au fond.



UNE SOURCE DE RÉCONFORT

Le parc où les macaques japonais se baignent en groupe se situe à environ 850 m d'altitude. Plus de 1 m de neige y tombe en hiver. Il semble que la source chaude protège et apaise les singes.



EXCLUSIF !

Découvrez les hors-séries avec

5€40

PAR MOIS SEULEMENT



National Geographic
12 numéros par an



Les hors-séries

5 numéros par an

Sciences, destinations secrètes, mythologie...
5 fois par an, explorez une thématique grâce aux hors-séries. Retrouvez les qualités graphiques et photographiques de National Geographic à travers des reportages journalistiques spécifiques.

**+
VOTRE
CADEAU**

L'ensemble sac week-end + trousse de toilette

Compagnon de voyage indispensable, adoptez cet ensemble pratique et élégant !

**LE SAC
WEEK-END :**

Doté de grandes anses, ce sac de voyage vous permettra de ranger tous vos effets personnels le temps d'un week-end.

Dimensions : 35 x 20 x 48 cm



LA TROUSSE DE TOILETTE :

Disposant d'une large ouverture et d'une poignée, cette trousse est indispensable pour ranger votre nécessaire de toilette.

Dimensions : 28 x 18 x 10 cm

l'Offre Liberté!

LES 4 BONNES RAISONS DE CHOISIR L'OFFRE LIBERTÉ

€ SERVICE GRATUIT

Vous bénéficiez d'un paiement fractionné sans frais supplémentaires***

✈ SANS ENGAGEMENT

Vous êtes libre d'interrompre ou de résilier votre abonnement à tout moment par simple appel ou lettre

🧘 SOUPLE

Vous n'avancez pas d'argent et vous réglez votre abonnement tout en douceur

⌚ SIMPLE ET RAPIDE

Il vous suffit de renvoyer le mandat SEPA qui vous sera adressé par courrier après réception de votre bon d'abonnement

➡ EN SOUSCRIVANT UN ABONNEMENT, VOUS SOUTENEZ LES PROJETS DE LA NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

La National Geographic Society a pour mission d'inspirer «le désir de protéger la planète». L'abonnement au magazine contribue à financer des explorations dédiées ainsi que des programmes d'éducation ou de recherches spécifiques...

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
NATIONAL GEOGRAPHIC - Libre réponse 91149 - Service abonnements
62069 ARRAS CEDEX 9

1 JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

☐ Je m'abonne à **L'OFFRE LIBERTÉ**
National Geographic + 5 Hors-Séries (17 n°/an)
pour **5€40/mois** au lieu de **8€37***.
Je recevrai l'autorisation de prélèvement à remplir par courrier.

SANS
ENGAGEMENT
DE DURÉE

☐ Je m'abonne à **L'OFFRE COMPTANT**
National Geographic + 5 Hors-Séries (1 an / 17 n°)
pour **72€** au lieu de **100€50***. Je règle mon abonnement ci-dessous.

Soit pris de
30%
de réduction*

☐ Je préfère m'abonner à **National Geographic seul** (1 an / 12 n°)
pour **48€** au lieu de **66€***. Je règle mon abonnement ci-dessous.

+ EN CADEAU, je reçois l'ensemble sac week-end + trousse de toilette quelle que soit la formule choisie.

2 JE RENSEIGNE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

Offrez vous !

☐ Mme ☐ M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

MERCI DE
M'INFORMER DE
LA DATE DE DÉBUT
ET DE FIN DE MON
ABONNEMENT

Tel : _____

e-mail : _____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe PRISMA MEDIA.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe PRISMA MEDIA.

Si l'adresse est différente, j'indique les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement (obligatoire**) : ☐ Mme ☐ M

Offrez !

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

3 JE RÈGLE MON ABONNEMENT

☐ Chèque bancaire à l'ordre de NATIONAL GEOGRAPHIC

NGE205D

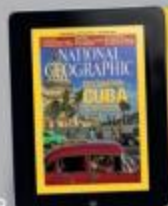
☐ Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° : _____

Date de validité : M M A A

Cryptogramme : _____

Date et signature obligatoires : _____



L'abonnement c'est aussi sur :
www.prismashop.nationalgeographic.fr

Si vous lisez la version
numérique, cliquez ici !



*Prix de vente au numéro. **A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. ***Hors frais de mise en place du prélèvement. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Photos non contractuelles. Délai de livraison du premier numéro et de la prime : 2 mois dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cl@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.



Invasions barbares, la fin du mythe



L'image des invasions barbares, un déferlement de hordes germaniques provoquant la chute de l'Empire romain, tient plus du mythe que de la réalité. L'archéologie brosse désormais un tableau plus nuancé des mouvements de population de la fin de l'Antiquité et du début du Moyen Âge. « Ce ne sont pas des invasions, plutôt de grandes migrations qui commencent dès le II^e siècle, souligne Isabelle Catteddu, archéologue à l'Inrap. Il y a des vagues violentes, mais, surtout, des déplacements progressifs et pacifiques. Beaucoup de traités sont passés entre Rome et les tribus germaniques, car l'Empire a besoin de main-d'œuvre. C'est une sorte d'immigration choisie, qui ne concerne que quelques dizaines de milliers de personnes. » Les fouilles de nécropoles européennes mettent en évidence l'intégration graduelle des nouveaux venus. Des Wisigothes mêlent ainsi bijoux de leur culture et fibules romaines, tandis que des Gallo-Romaines adopteront des modes orientales. « Les historiens s'accordent aujourd'hui pour reconnaître que les Germains étaient fascinés par Rome. Le but n'était pas de tout détruire. Mais les Francs prendront à terme le pouvoir. »

DÉCOUVERT À l'exposition *Quoi de neuf au Moyen Âge ?*, à la Cité des sciences et de l'industrie (Paris), du 11 octobre 2016 au 6 août 2017, et dans le catalogue de l'exposition, dirigé par Isabelle Catteddu et Hélène Noizet, coédition Universcience/La Martinière.

6 000

C'est l'altitude, en mètres, de l'une des mines les plus hautes du monde. À Chumar Bakar, dans les montagnes pakistanaïses, les mineurs creusent six mois par an dans la neige et dans une précarité absolue en quête d'aigues-marines. Sur le site, les températures peuvent descendre jusqu'à -20 °C.

LU DANS *Sur la piste des pierres précieuses*, de Patrick Voillot, éditions du Trésor.



Les Roms ont leur « capitale »

Shuto Orizari – l'une des dix municipalités qui composent Skopje, la capitale de la Macédoine – est une exception européenne : les Roms y sont majoritaires. La ville a financé les équipements principaux (écoles, mosquées, centre de santé...), et la diaspora, la construction des maisons. Les lieux sont toutefois perçus avec ambivalence par les 35 000 habitants roms. « Il y a la fierté d'habiter cette ville, qui est le seul endroit au monde où la

chakra, la roue symbole du voyage et de leurs origines indiennes, trône au milieu du marché, explique Gaël Turine, qui y a réalisé un photo-reportage. Mais ils ont conscience de vivre dans une bulle, hors de laquelle ils restent des citoyens de seconde zone. » Dans les Balkans, les leaders roms n'en prennent pas moins Shuto Orizari en exemple, et militent pour la création d'autres municipalités de ce type.

À DÉCOUVRIR AU Festival Photoreporter, en baie de Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor), du 1^{er} au 30 octobre.

Le Mandela congolais

Nelson Mandela n'est pas le premier à avoir prôné la résistance passive en Afrique. Au début du xx^e siècle, au Congo belge (actuelle RDC), le baptiste Simon Kimbangu professait la non-violence, le refus de l'impôt et de l'enrôlement militaire pour résister aux colons. Il mourut en prison en 1951, après trente ans de détention. Aujourd'hui, des Congolais s'inspirent encore de ce modèle pacifique quand ils commettent de menus larcins contre les biens de l'État, qu'ils jugent défaillant.

LU DANS Congo. *Kinshasa aller-retour*, de Colette Braeckman, collection L'âme des peuples, éditions Nevicata.



C'EST VOTRE PHOTO !

Ces flamants des Caraïbes ont été saisis en plein affrontement au Zoo Aquarium de Madrid par Pedro Jarque Krebs, notre photographe du mois.

Partagez vos photos sur : <http://communaute.nationalgeographic.fr>



Piège de cristal au Mexique

Ces spéléologues ont l'air de fourmis au milieu des formations de la grotte des Cristaux, près du village de Naica, dans le nord du Mexique. Le site a été découvert en 2000, à 300 m de profondeur, dans une mine d'argent. La forte humidité et les températures élevées qui

montent parfois jusqu'à 46 °C rendent son exploration difficile et expliquent la taille exceptionnelle des cristaux de sélénite, une variété de gypse. Les plus grands atteignent plus de 9 m de long.

LU DANS *Rare. Révéler l'extraordinaire*, de Stephen Alvarez et Susan Tyler Hitchcock, éditions National Geographic.

Pourquoi porter de tels souliers ?

Des semelles trapézoïdales de 15 cm de haut. Les femmes mandchoues de la fin du XIX^e siècle s'imposaient de drôles de souliers. Dans la Chine impériale, les femmes de l'ethnie majoritaire des Han avaient coutume d'avoir les pieds bandés et de porter des chaussures minuscules, symboles de beauté et de rang social élevé. Les Mandchoues, elles, n'y étaient pas autorisées. Elles utilisaient donc ces chaussures à plateforme : leurs vêtements longs ne laissaient entrevoir que la base étroite de la semelle, donnant ainsi l'illusion de petits pieds.

DÉCOUVERT À l'exposition *À vos pieds*, au Musée des confluences (Lyon), jusqu'au 30 avril 2017.



Tortueuses élections vénitiennes

Dans la Venise du XIII^e siècle, un savant mélange de votes et de hasard avait été mis au point pour choisir les 41 membres du comité chargé d'élire le dirigeant de la république – le fameux doge. Le but : éviter le risque de voir désignés des incompetents, tout en laissant à chaque parti une chance d'être représenté. Ainsi, parmi les 2 000 sénateurs, 9 étaient d'abord tirés au sort. Ceux-ci en élaient ensuite 40. Puis 12 d'entre eux, à nouveau déterminés par le hasard, votaient pour 25 sénateurs. Le tirage au sort en désignait alors 9, qui votaient pour 45 sénateurs, encore réduits à 11 par le sort. Ces derniers élaient enfin les 41 membres du comité. Quant à l'instrument du sort, c'était un enfant, lui aussi choisi au hasard dans la rue. Ses mains innocentes tiraient les boules désignant les électeurs.

LU DANS *Le Hasard*, d'Ivar Ekeland et Étienne Léacroart, coll. La petite bédéthèque des savoirs, éd. Le Lombard.



Comment les araignées ont conquis le monde

À l'exception des deux pôles, les araignées ont colonisé la planète entière. Leur secret ? La dispersion par le vent. Jeunes, elles lèvent leurs pattes en émettant un fil de soie et s'envolent au moindre souffle. Elles parcourent ainsi des milliers de kilomètres, portées par les alizées. Certains spécimens ont même été récupérés par des ballons-sondes... à 4 000 m d'altitude.

VU DANS *Super Spider, le règne de l'araignée*, un documentaire de Vincent Amouroux, édition Zed.

105 CADEAUX POUR NOS ABONNÉS



20 DVD

du documentaire *Super Spider, le règne de l'araignée* sont à gagner au 0826 963 964, à partir du 4 octobre 2016, à 9 h (0,15 €/min). Les gagnants seront les premiers à appeler. Offre limitée à 1 DVD par foyer.

20 livres

Congo. Kinshasa aller-retour sont à gagner au 0826 963 964 à partir du 4 octobre 2016, à 9 h (0,15 €/min). Les gagnants seront les premiers à appeler. Offre limitée à 1 livre par foyer.



50 invitations



pour l'exposition *Quoi de neuf au Moyen Âge ?* (à Paris) sont à gagner au 0826 963 964 à partir du 5 octobre 2016, à 9 h (0,15 €/min). Les gagnants seront les premiers à appeler. Offre limitée à 2 invitations par foyer.

15 livres

Rare. Révéler l'extraordinaire sont à gagner au 0826 963 964 à partir du 5 octobre 2016, à 9 h (0,15 €/min). Les gagnants seront les premiers à appeler. Offre limitée à 1 livre par foyer.





VOLKSWAGEN MET A JOUR UP !

Avec un choix de motorisations essence puissantes, au gaz naturel efficient ou à l'électrique, la nouvelle up! répond à tous les besoins en termes de motorisations. De nombreuses versions font leur apparition - 3 finitions, la version Cross et la spacieuse load-up 2 places -, ainsi que de nouvelles couleurs extérieures, selleries, tableaux de bord et applications décoratives qui donnent à la up! un caractère personnalisé. Autre nouveauté : l'intégration du Smartphone, qui permet d'accéder à la navigation, la musique et les données du véhicule lorsqu'il est utilisé avec Volkswagen app.

www.volkswagen.fr



MARTINI® SCHWEPPES® : LA NOUVELLE STAR DE L'APÉRO DE L'ÉTÉ

En s'associant à SCHWEPPES®, marque emblématique du marché des soft drinks, MARTINI® compte bien bousculer les idées reçues. Avec ses arômes riches et rafraîchissants, le MARTINI® SCHWEPPES® va réveiller l'aperitivo ! Son histoire est avant tout celle d'un juste équilibre entre peps et simplicité, entre amertume et rondeur. Très facile à réaliser, MARTINI® SCHWEPPES® plaira à tous les amateurs de cocktails, que ce soit à la terrasse d'un café ou à déguster à la maison.

www.martini.fr

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé.
À consommer avec modération.

OBAN

Oban, l'une des plus petites et anciennes distilleries d'Écosse, dévoile un nouveau single malt d'exception. Oban Little Bay, fruit du savoir-faire et de la patience des maîtres distillateurs, est un single malt moelleux et floral sans mention d'âge. En vente chez les meilleurs cavistes au prix indicatif de 67 €

www.mhdkk.com/en/brands/oban

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé.
À consommer avec modération.



FUJIFILM LANCE LE X-T2

Dernier-né des appareils photo numériques à objectif interchangeable de la Série X, le FUJIFILM X-T2 sera disponible dès septembre 2016. D'une rapidité décisive, réactif en toutes situations et d'une qualité d'image du plus haut niveau tant en résolution qu'en rendu photographique, ce boîtier robuste, compact

et mobile profite d'une ergonomie éprouvée en harmonie avec le style abouti de la tradition photo... Résistant aux intempéries (pluie, poussière, froid), ce nouvel appareil est résolument taillé pour l'exploit et enregistre même des vidéos au format 4K !

Boîtier nu : 1 699 €

Kit X-T2 + XF18-55mm F2.8-4 R LM OIS : 1999 €

www.fujifilm.fr

FESTINA HOMME

La collection Prestige se compose de chronographes exclusifs au design élégant et intemporel. L'excellence de ses finitions et son intemporalité sauront séduire les hommes les plus exigeants. Taillés dans l'acier inoxydable 316L et dotés d'un verre minéral, les différents modèles de la collection Prestige allient robustesse et durabilité. Dotés d'une large boîte de 44,5 mm de diamètre et étanches 10 ATM, ils sont proposés sur un élégant bracelet en cuir travaillé ou sur bracelet en acier inoxydable. Le traitement IP de la boîte (bleu ou noir) et de la lunette (bleu, noir ou or rose) offre un large éventail de combinaisons de couleurs afin que chacun puisse choisir le modèle le plus adapté à son style.

www.festina.com



Dans notre prochain numéro

En kiosque le 28 octobre



Coloniser Mars

La planète Rouge est la prochaine grande aventure spatiale de l'humanité. Comment allons-nous nous y prendre pour nous installer là-bas ?



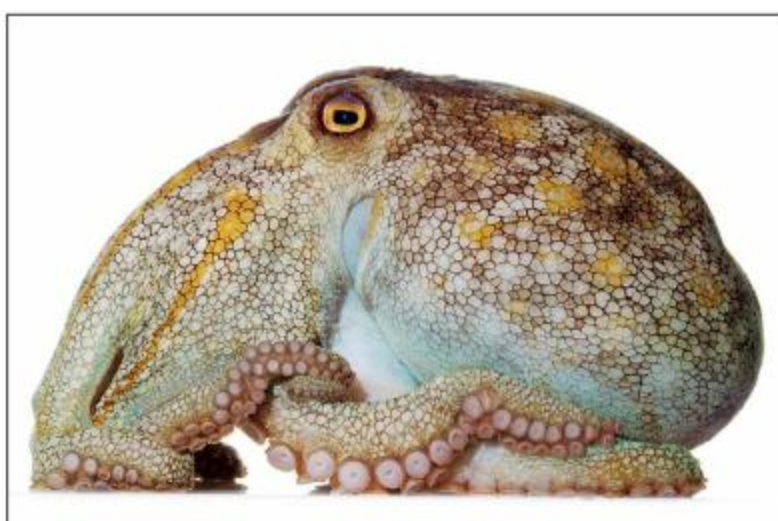
Retour au Sri Lanka

La guerre civile est terminée. Mais il y a toujours des dizaines de milliers de sans-abri et autant de disparus.



Les Américains débarquent à Cuba

À la suite du réchauffement des relations avec les États-Unis, Cuba se prépare, avec optimisme et prudence, à l'assaut des touristes.



Le secret des pieuvres

Les pieuvres ressemblent à des extraterrestres, mais elles sont étonnamment proches des hommes.

« Avec de l'audace,
on peut tout entreprendre »
Napoléon Bonaparte



Découvrez les
meilleures villes où
faire du business

Lille, Paris, Strasbourg,
Nantes, Bordeaux,
Grenoble, Lyon,
Marseille, Montpellier



EN KIOSQUE JUSQU'AU 20 OCTOBRE

Et en version numérique

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

DISPONIBLE SUR
Google play

Retrouvez-nous sur



NATIONAL GEOGRAPHIC FRANCE

13, rue Henri-Barbusse - 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 60 96

RÉDACTEUR EN CHEF JEAN-PIERRE VRIGNAUD
RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE Catherine Ritchie
DIRECTRICE ARTISTIQUE Elsa Bonhomme
CHEF DE SERVICE Corinne Soulay
SECRÉTAIRES DE RÉDACTION Fabien Maréchal,
Sophie Hervier
MAQUETTISTE Hélène Verger
**VERSION NUMÉRIQUE ET ASSISTANTE
DE LA RÉDACTION** Nadège Lucas
SITE INTERNET Olivier Liffra

CONSULTANTS SCIENTIFIQUES
Philippe Bouchet, *systématique*
Jean Chaline, *paléontologie*
Françoise Claro, *zoologie*
Bernard Dézert, *géographie*
Jean-Yves Empereur, *archéologie*
Jean-Claude Gall, *géologie*
Jean Guillemin, *préhistoire*
André Langaney, *anthropologie*
Pierre Lasserre, *océanographie*
Hervé Le Guyader, *biologie*
Hervé Le Treut, *climatologie*
Anny-Chantal Levasseur-Regourd, *astronomie*
Jean Malaurie, *ethnologie*
François Ramade, *écologie*
Alain Zivie, *égyptologie*

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO :
Emanuela Ascoli, Philippe Babo, Béatrice Bocard,
Philippe Bonnet, Jean-François Chaix,
Sonia Constantin, Bernard Cucchi,
Joëlle Hauzeur, Hélène Inayetian,
Marie-Pascale Lescot, Hugues Piolet, Sylvie Porté

Licence de NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS

Magazine mensuel édité par : **NG France**
Siège social : 13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex
Société en Nom Collectif au capital de 5 892 154,52 €
Ses principaux associés sont : PRISMA MÉDIA et VIVIA
ROLF HEINZ,
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION, GÉRANT
13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Tél. : 01 73 05 60 96

MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT

Julie Le Floch, **directrice
DIFFUSION**
Serge Hayek, **Directeur Commercial Réseau** (01 73 05 64 71)
Bruno Recurt, **Directeur des ventes** (01 73 05 56 76)
Laurent Grolée, **Directeur Marketing Client**
(01 73 05 60 25)
Charles Jouvin, **Directeur Marketing, Études
et Communication** (01 73 05 53 28)
PUBLICITÉ
DIRECTEUR EXÉCUTIF PRISMA MÉDIA SOLUTIONS :
Philipp Schmidt (01 73 05 51 88)
DIRECTRICE COMMERCIALE : Virginie Lubot (01 73 05 64 50)
DIRECTRICE COMMERCIALE (opérations spéciales) :
Géraldine Pangrazzi (01 73 05 47 49)
DIRECTEUR DE PUBLICITÉ :
Arnaud Maillard (01 73 05 49 81)
DIRECTRICES DE CLIENTÈLE :
Evelyn Allain Tholy (01 73 05 64 24); Laetitia Barrau
(01 73 05 69 80); Sabine Zimmermann (01 73 05 64 69)
DIRECTRICE DE PUBLICITÉ - SECTEUR AUTOMOBILE ET LUXE :
Dominique Bellanger (01 73 05 45 28)
Responsable Back Office : Katell Bideau (01 73 05 65 62)
Responsable Exécution : Albane Ojardias (01 73 05 64 94)
Assistante Commerciale : Corinne Prod'homme
(01 73 05 64 50)

FABRICATION

Stéphane Roussiès, Mélanie Moitié
Imprimé en Pologne : RR Donnelley, ul. Obr. Modlina 11,
30-733 Kraków, Pologne
Dépôt légal : octobre 2016
Diffusion : Presstalis. ISSN 1297-1715.
Commission paritaire : 1214 K 79161.

PRESIDENT AND CEO Gary E. Knell

BOARD OF TRUSTEES

CHAIRMAN: Jean N. Case
VICE-CHAIRMAN: Tracy R. Wolstencroft
Wanda M. Austin, Brendan P. Bechtel, Michael R.
Bonsignore, Alexandra Grosvenor Eiler, William R. Harvey,
Gary E. Knell, Jane Lubchenco, Mark C. Moore, George
Muñoz, Nancy E. Pfund, Peter H. Raven, Edward P. Roski,
Jr., Frederick J. Ryan, Jr., Ted Waitt, Anthony A. Williams,

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

CHAIRMAN: Peter H. Raven
Paul A. Baker, Kamaljit S. Bawa, Colin A. Chapman, Janet
Franklin, Carol P. Harden, Kirk Johnson, Jonathan B. Losos,
John O'Loughlin, Steve Palumbi, Naomi E. Pierce, Jeremy A.
Sabloff, Monica L. Smith, Thomas B. Smith, Christopher P.
Thornton, Wirt H. Wills

EXPLORERS-IN-RESIDENCE

Robert Ballard, Lee R. Berger, James Cameron, Sylvia Earle,
J. Michael Fay, Beverly Joubert, Dereck Joubert, Louise
Leakey, Meave Leakey, Enric Sala

FELLOWS

Dan Buettner, Bryan Christy, Fredrik Hiebert, Zeb Hogan,
Corey Jaskolski, Mattias Kium, Thomas Lovejoy, Sarah
Parcak, Paul Salopek, Joel Sartore

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS

CEO Declan Moore

SENIOR MANAGEMENT

EDITORIAL DIRECTOR: Susan Goldberg
CHIEF FINANCIAL OFFICER: Marcela Martin
GLOBAL NETWORKS CEO: Courtney Monroe
CHIEF COMMUNICATIONS OFFICER: Laura Nichols
CHIEF OPERATING OFFICER: Ward Platt
LEGAL AND BUSINESS AFFAIRS: Jeff Schneider
CHIEF TECHNOLOGY OFFICER: Jonathan Young

BOARD OF DIRECTORS

CHAIRMAN: Gary E. Knell
Jean N. Case, Randy Freer, Kevin J. Maroni, James
Murdoch, Lachlan Murdoch, Peter Rice, Frederick J. Ryan, Jr.

INTERNATIONAL PUBLISHING

SENIOR VICE PRESIDENT: Yulia Petrossian Boyle
VICE PRESIDENT OF STRATEGIC DEVELOPMENT: Ross Goldberg
Ariel Deiacco-Lohr, Kelly Hoover, Diana Jaksic, Jennifer Jones,
Jennifer Liu, Leigh Mitnick, Rossana Stella

NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

EDITOR IN CHIEF Susan Goldberg

DEPUTY EDITOR IN CHIEF: Jamie Shreeve.
MANAGING EDITOR: David Brindley.
EXECUTIVE EDITOR DIGITAL: Dan Gilgoff.
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY: Sarah Leen.
EXECUTIVE EDITOR NEWS AND FEATURES: David Lindsey.
CREATIVE DIRECTOR: Emmet Smith.

INTERNATIONAL EDITIONS

EDITORIAL DIRECTOR: Amy Kolczak.
DEPUTY EDITORIAL DIRECTOR: Darren Smith.
MULTIMEDIA EDITOR: Laura L. Toraldo.
PRODUCTION: Beata Kovacs Nas.

EDITORS

ARABIC: Alsaad Omar Almenhaly. **BRAZIL:** Ronaldo Ribeiro.
BULGARIA: Krassimir Drumev. **CHINA:** Ai Shaoqiang. **CROATIA:**
Hrvoje Prčić. **CZECHIA:** Tomáš Tureček. **ESTONIA:** Erkki Peetsalu.
FARSI: Babak Nikkhal Bahrami. **FRANCE:** Jean-Pierre Vignaud.
GEORGIA: Levan Butkhuizi. **GERMANY:** Florian Gless. **HUNGARY:**
Tamás Vitray. **INDIA:** Niloufer Venkatraman. **INDONESIA:** Didi
Kaspi Kasim. **ISRAEL:** Daphne Raz. **ITALY:** Marco Cattaneo.
JAPAN: Shigeo Otsuka. **KAZAKHSTAN:** Yerkin Zhakipov. **KOREA:**
Junemo Kim. **LATIN AMERICA:** Claudia Muzzi Turullols.
LITHUANIA: Frederikas Janssonas. **NETHERLANDS/BELGIUM:** Aart
Aarsbergen. **NORDIC COUNTRIES:** Karen Gunn. **POLAND:**
Martyna Wojciechowska. **PORTUGAL:** Gonçalo Pereira.
ROMANIA: Catalin Gruia. **RUSSIA:** Andrey Palamarchuk.
SERBIA: Igor Rill. **SLOVENIA:** Marja Javornik. **SPAIN:** Josep
Cabello. **TAIWAN:** Yungshih Lee. **THAILAND:** Kowit
Phadungruangkij. **TURKEY:** Nesibe Bat.

La rédaction du magazine n'est pas responsable de la perte ou détérioration des textes ou photographies qui lui sont adressées pour appréciation. La reproduction, même partielle, de tout matériel publié dans le magazine est interdite. Tous les prix indiqués dans les pages sont donnés à titre indicatif.

Copyright © 2015

National Geographic Partners, LLC

All rights reserved. National Geographic and Yellow Border: Registered Trademarks & Marks Registradas. National Geographic assumes no responsibility for unsolicited materials.

Retrouvez-nous sur Instagram
natgeo_france



Suivez notre actu photo au quotidien :
reportages, expos, beaux livres...



Faites le plein d'actus sur
www.nationalgeographic.fr

Rendez-vous sur notre site Internet
nationalgeographic.fr
pour découvrir davantage d'actualités,
de grands reportages et de vidéos.

Notre communauté photo permet
également aux amateurs et professionnels
de poster leurs plus belles images.

National Geographic,
la passion de la planète.

SERVICE ABONNEMENTS

**National Geographic France
et DOM-TOM**
62066 Arras Cedex 09. Tél. : 0811 23 22 21
prismashop.nationalgeographic.fr

Canada : Express Magazine
8155, rue Larrey - Anjou - Québec H1J2L5
Tél. : 800 363 1310

États-Unis : express magazine
PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239.
USACAN MEDIA CORP.
123A Distribution Way Building H-1,
Suite 104 Plattsburgh, NY 12901

Belgique : Prisma/Edigroup
Bastion Tower Étage 20 -
Place du Champ-de-Mars 5
1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304
prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Edigroup
39, rue Pellonnex - 1225 Chêne-Bourg
Tél. : 022 860 84 01 - abonne@edigroup.ch

Abonnement un an/12 numéros :
France : 56 €, Belgique : 56 €,
Suisse : 14 mois - 14 numéros : 79 CHF,
Canada : 73 CAN\$ (avant taxes).
(Offre valable pour un premier abonnement)

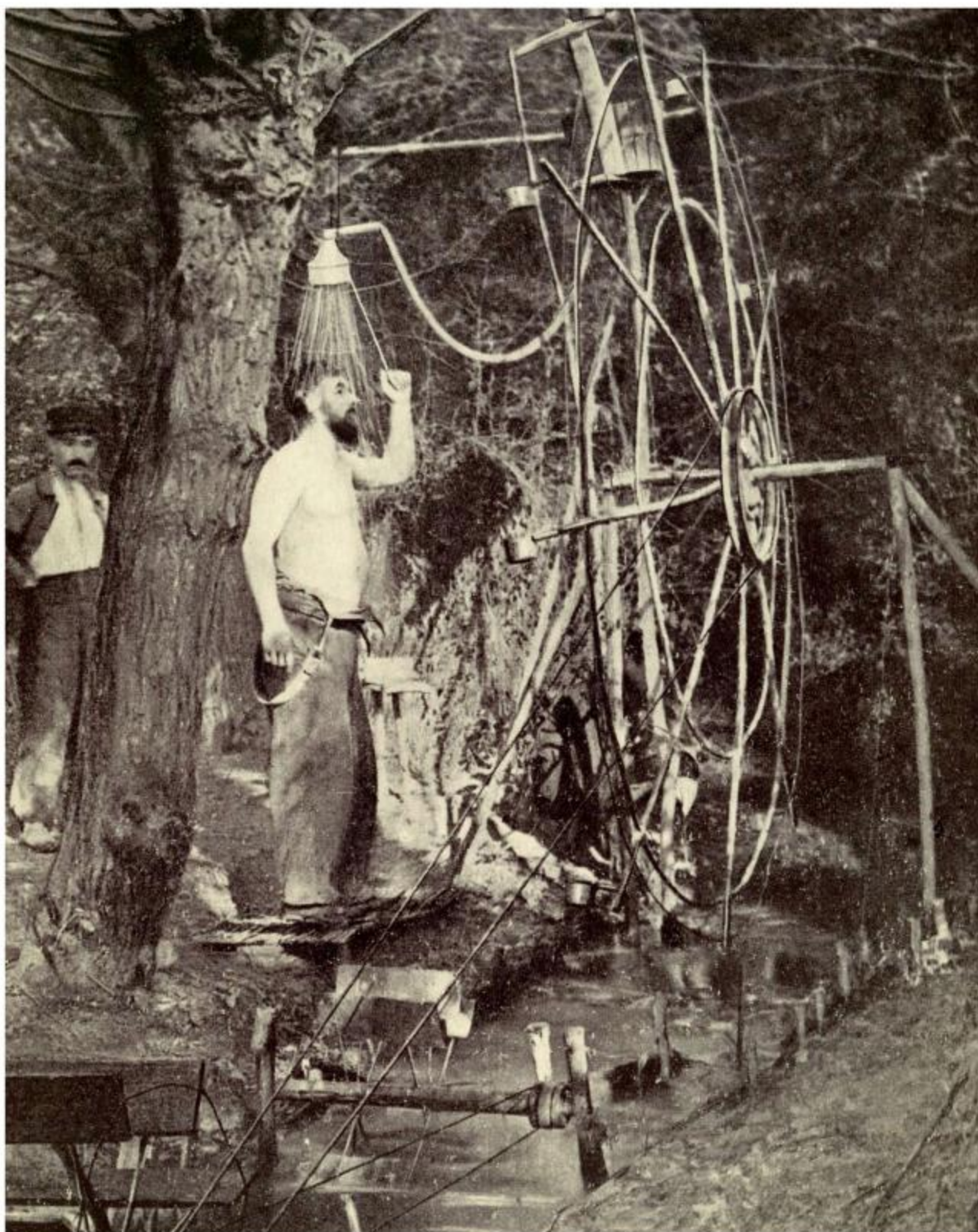
vente au numéro et consultation
Tél. : 0811 23 22 21
(prix d'une communication locale)

COURRIER DES LECTEURS
National Geographic
13, rue Henri-Barbusse
92624 Gennevilliers Cedex
nationalgeographic@ngm-f.com



DANS NOS ARCHIVES

Une photo ancienne décryptée



Publié en avril 1917
dans notre magazine.

La douche du poilu

1917 Pendant la Grande Guerre, l'ennemi des poilus, c'est le manque d'hygiène. Les soldats peuvent rester des jours sans se laver ni se changer. Mais cet homme a trouvé la solution : une douche de bric et de broc, actionnée par le courant d'un ruisseau. Ce cliché est paru dans un article du *National Geographic* américain consacré à la vie des Français en temps de guerre. Le journaliste évoque les femmes travaillant à la fabrication d'obus ou la débrouillardise des soldats, offrant une vision idéalisée de l'allié français. Épaté par cette installation, il loue d'ailleurs l'ingéniosité « toute yankee » de l'inventeur. — *Corinne Soulay*

PLONGEZ AU CŒUR DE LA CULTURE JAPONAISE



**NUMÉRO
SPÉCIAL**

Également disponible sur :

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

DISPONIBLE SUR
Google play



NATIONAL
GEOGRAPHIC

SCIENCE • AVENTURE • EXPLORATION

+ LES GOÛTS
D'UNE LÉGENDE* +



BK RCS Saverne 775 614 308

— 1128 —
+ GRIMBERGEN +
BIÈRE D'ABBAYE - ABDIJBIER

*Grimbergen, une gamme large de bières, la légende de la marque née en 1128.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.